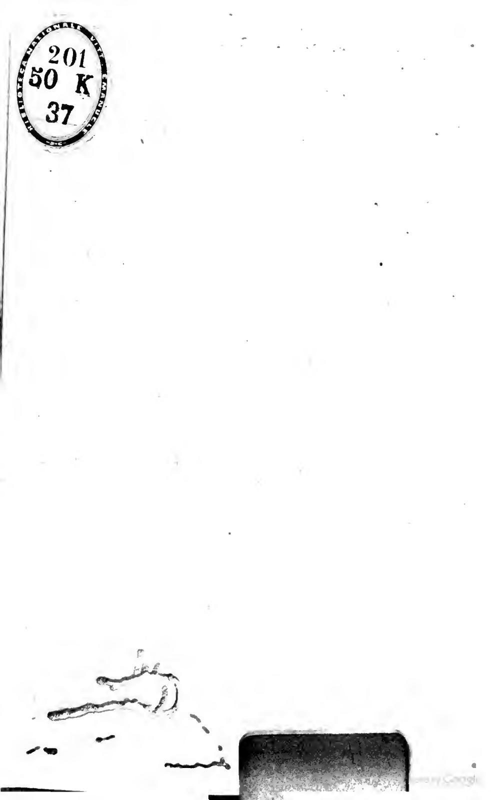
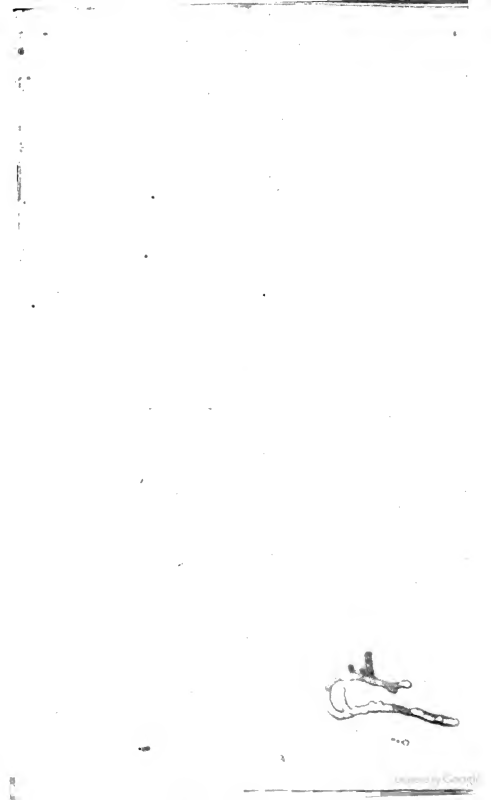
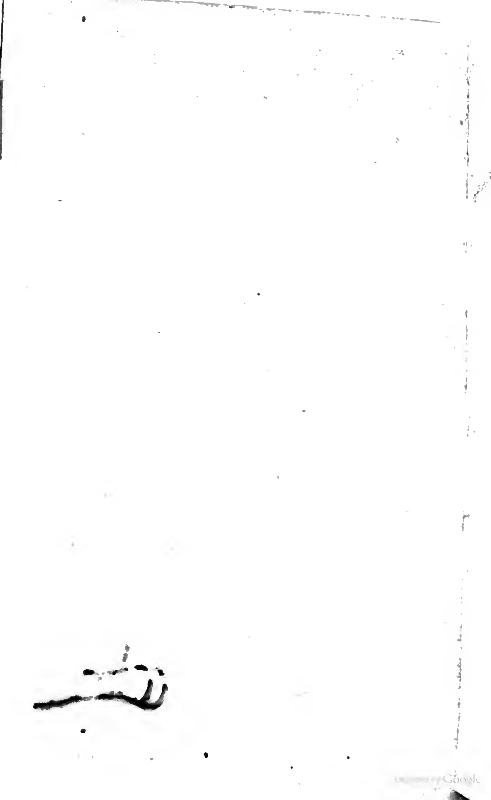
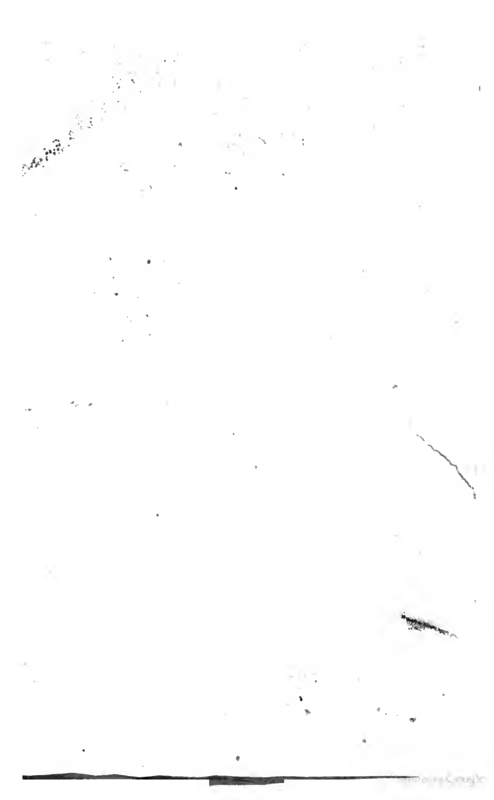



BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
201
50 K
37







L'ÉDUCATION

DE LAURE

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

IDÉES ANTI-PROUDHONIENNES. 3ᵉ édition.	1 vol.
MON VILLAGE. 2ᵉ édition.	1 —
LE MANDARIN. 2ᵉ édition..	1 —
RÉCITS D'UNE PAYSANNE. 3ᵉ édition..	1 —
VOYAGE AUTOUR DU GRAND-PIN. 2ᵉ édition.	1 —
DANS LES ALPES.	1 —

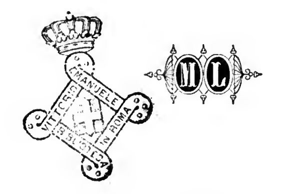


PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

L'ÉDUCATION
DE LAURE

PAR

JULIETTE LAMBER



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
2 BIS, RUE VIVIENNE, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869



A MON AMI

M. A. PEYRAT



L'ÉDUCATION
DE LAURE

PREMIÈRE PARTIE

I

En août 1855, aux Tournelles, quoiqu'il fût dix heures du soir, ni les maîtres ni les domestiques n'étaient couchés.

La grosse Fanchon ouvrait toutes grandes, à cette heure tardive, les portes de ses poulaillers, oubliant pour la première fois de sa vie ce qu'elle appelait la tribu dévorante, mangeuse de vo-

laille, c'est-à-dire les fouines, les putois, les renards, très-nombreux dans les bois de sapins qui entourent la ferme.

Après avoir culbuté cent tas de foin dans les granges, le premier charretier Louis et ses deux garçons de charrue entrèrent à l'écurie ; furetant partout, ils allèrent jusqu'à secouer la paille des râteliers, espérant bien toutefois ne pas trouver là ce qu'ils cherchaient.

D'instant en instant, M. Lepreux, qui tournait sur place au milieu de la cour, s'écriait d'une voix lamentable :

— L'apercevez-vous, mes amis?

Madame Lepreux courait éperdue d'un coin à l'autre de la maison, impatientée de ne rien découvrir, elle sortit.

— Sosthènes, dit-elle en s'adressant à son mari, notre mignonne est peut-être au fond de la petite cuve du pressoir, où elle aime à se cacher.

— On y est allé, répondit brusquement M. Lepreux. Par ma foi ! c'est bien le cas d'appeler la pauvre fillette votre mignonne. Ah ! tenez, Lucrèce, si avec vos gronderies, vos menaces, vous avez poussé Laure à quelque acte de désespoir ; je vous jure que vous vous en repentirez !

— Suis-je donc coupable de l'absence de cette enfant ?

— Oui, Fanchon a ramassé dans l'avenue un morceau du collier de Laure, et je suis certain que notre petite fille s'est cachée parce qu'elle a perdu ou brisé ce maudit collier.

— Notre maître, cria tout à coup Fanchon, je vas voir dans le jardin ; j'ai comme une idée que mademoiselle est sous le berceau.

— Cours, Fanchon ; si tu ne la trouves pas nous irons à la vieille maison. Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? continua M. Lepreux. La chère fillette s'est crue en danger, et elle a été demander asile à son oncle Jehan.

— Il l'aurait ramenée, dit madame Lepreux.

— Maudit collier ! répéta Sosthènes. Quelle exagération ! menacer une petite fille de l'enfermer dans une armoire et de l'y laisser si elle perd un pauvre bijou !

— Monsieur, dit tristement Fanchon qui revenait du jardin, notre demoiselle, bien sûr, n'est pas dans la charmille.

— Allons à la vieille maison ! Louis, éteins ta lanterne, voilà que la lune se lève. Précède-nous, mon garçon, et cours de toute la vitesse de tes jambes.

Louis s'élança dans la grande allée qui conduit à l'ancienne ferme des Tournelles. Bientôt un cri de joie retentit ; le charretier venait de voir Laure couchée sous un des sapins de l'avenue. La rosée avait détrempé la robe de mousseline, glacé les épaules et les bras nus de la fillette ; ses beaux cheveux, soigneusement bouclés d'ordinaire, se répandaient en

mèches plates, humides et comme éplorées autour de sa tête. Cependant Laure s'était endormie, tenant dans sa main crispée quelques fragments d'un collier d'or.

Sosthènes accourut, prit la fillette, et lui fit un chaud vêtement de ses deux bras. Laure, s'accrochant inquiète au cou de son grand-père, lui dit sans s'éveiller entièrement :

— Non, non, il ne faut pas me mettre dans une armoire, cela me ferait mourir, et je ne veux pas mourir, jamais !

— Vous êtes vraiment méchante, dit M. Lepreux à sa femme qui venait de le rejoindre avec Fanchon et c'est vous qui mériteriez d'être enfermée. Un jour ou l'autre, Lucrèce, vous me payerez le tout ensemble !

Madame Lepreux s'arrêta étonnée. Dans la bouche de Sosthènes, soumis à sa femme depuis trente ans, une pareille phrase était pleine de surprises.

Fanchon tira le grand Louis par la blouse et lui dit :

— Je crois que notre maître, de cette affaire-là, va devenir le maître.

— Mignonne, demanda M. Lepreux à sa petite-fille, pourquoi t'es-tu cachée dans l'avenue ?

— Parce que, grand-père, j'avais cassé mon collier d'or et que j'en avais perdu presque tous les morceaux. Tu sais bien ce que grand'maman m'avait dit ce matin. Aussi pourquoi ne me fait-on pas de poche? ajouta Laure avec colère ; j'ôterais mon collier lorsque je vais jouer chez mon oncle dans son jardin de broussailles et je le remettrais pour rentrer à la ferme.

— Comment n'as-tu pas prié Jehan de te garder et de te défendre contre ta grand'mère?

— Bon papa, reprit Laure très-sérieuse, l'oncle ne m'aurait pas défendue; il est fâché contre moi parce que je me laisse habiller comme les demoi-

selles qui sont sur les images des journaux de mode, et il ne me plaint pas du tout quand il sait que grand'maman me gronde à cause de mes toilettes. Il dit que je suis maintenant assez grande pour ne plus mettre des robes brodées ; c'est bon pour les petites filles ! Je veux des robes de toile et pas de collier, pas de collier ! J'ai eu trop peur aujourd'hui et j'ai trop pleuré. Si j'avais été brave, je me serais enfermée toute seule dans une armoire pour punir grand'mère ; comme ça on ne m'aurait retrouvée qu'après ma mort !

— Tu aurais fait comme Gribouille qui se jetait dans la rivière pour éviter la pluie.

— Tu ne comprends pas, grand-père, j'ai des idées à moi que mon oncle m'expliquera demain...

— Hélas ! repartit M. Lepreux tristement, peut-on par de folles exagérations tourmenter ainsi une petite fille ! Que l'Être suprême vous

pardonne, Lucrèce, moi je vous en veux pour longtemps.

— Oui, bon papa, commence ta bouderie de huit jours, grand'maman l'a bien mérité.

— Laure est si capricieuse, Sosthènes, dit sévèrement madame Lepreux, que vous ne devriez point devant elle prendre ce ton ridicule pour la soutenir.

— Garde ton ton, tontaine ton ton, grand-papa ! et défends-moi ; je te défendrai aussi lorsque grand'maman te grondera. L'oncle dit que nous devrions nous allier contre elle tous les deux, alors nous remporterions des victoires comme dans les batailles du fameux empereur qui a couché aux Tournelles. Mais, bon père chéri, il ne faudra pas faire comme ce que tu racontes le dimanche, il ne faudra pas tu sois le premier à la retraite et le dernier au combat.

La maligne fillette imitait, en répétant ces paroles, l'accent traînard et grasseyant que son

grand-père avait lorsque le vin de Sillery lui faisait voir ses idées à l'envers.

A ce discours, madame Lepreux rit beaucoup. Sosthènes, toujours émerveillé des paroles de Laure, dit à sa femme sans aigreur :

— Ma chère Lucrèce, je crois que notre petite fille aura beaucoup d'esprit.

— Voilà qu'il se raccommode ! s'écria l'enfant.

— Voilà qu'il bat en retraite ! ajouta madame Lepreux.

Ni Laure, ni ses parents n'avaient soupé. On se mit à table fort gaiement ; mais, dès que la fillette fut assise sur sa haute chaise, elle s'endormit d'un profond sommeil.

II

Le corps de logis habité par les propriétaires des Tournelles eût été incommode pour tout autre que pour les Lepreux ; il semblait fait pour leurs habitudes et pour leurs goûts. Toutes les pièces du rez-de-chaussée étaient desservies par un énorme corridor. La chambre du maître venait la première, puis une chambre d'amis, puis la salle à manger qu'une porte intérieure reliait au salon, puis la chambre de Laure et enfin celle de madame Lepreux.

Les deux époux, chacun à l'extrémité de leur maison, vivaient d'une vie tout opposée. Jamais le mariage, si moqueur parfois, n'avait uni des créatures plus dissemblables de tempérament et d'humeur.

Après trente années de perpétuelles contradictions les époux s'étaient cependant trouvés d'accord sur deux points : le désir de quitter Reims où M. Lepreux faisait de la médecine avec succès, et celui d'habiter leur triste ferme des Tournelles. Cette propriété leur plaisait pour des motifs différents. Lucrèce l'aimait parce qu'elle y pouvait vivre enfermée, et M. Lepreux parce qu'il y humait le grand air tout le jour et qu'il échappait au fatigant devoir d'aller de chambre en chambre visiter des malades.

Située au milieu d'un bois de huit cents hectares planté de sapins, la ferme des Tournelles avait dans toute la Marne la réputation d'être le plus beau des rendez-vous de chasse et la plus

mauvaise des terres. Malgré ses trois charrues, les Tournelles ne rapportaient presque rien. On tirait seulement des vignes un vin de Sillery estimé dont M. Lepreux abusait tous les jours, et qui, disait-il, l'aidait à voir la vie couleur de rose.

Avec un bon cheval Sosthènes parcourait deux fois la semaine, en une heure et demie, les quatre lieues qui séparent les Tournelles de Reims. Il n'avait point abandonné son cercle ni sa partie d'impériale. La situation de sa chambre, éloignée de celle de sa femme, le servait merveilleusement pour ces fugues qui ne dérangeaient personne, excepté le grand Louis très-dévoué à son maître.

Sosthènes Lepreux était un de ces hommes que l'on aime à première vue pour leur rondeur et pour leur gaieté. Vivre, le rendait heureux chasser, jouer et boire, l'amusaient encore à cinquante-neuf ans comme à vingt. Sauf le caractère

de sa femme, tout lui paraissait fait pour le mieux. Les plaisirs uniformes ne pouvaient le lasser; l'éternité elle-même n'eût point calmé son appétit sans cesse renaissant des jouissances faciles. Bavard, léger, bruyant, menteur après boire, il affichait plaisamment ses défauts, les cultivait en lui avec tendresse, s'aimait et savait, en ne pensant à rien, se supporter mieux que personne. Ennemi des pleurs et de la souffrance, il était bon, serviable, généreux même, quand la douleur s'offrait à ses regards ; la douleur une fois hors de sa vue, il l'oubliait sans efforts. A Reims, ses vulgaires admirateurs disaient de lui qu'au sortir de la chambre d'un mourant, il avait le mot pour rire. Sa clientèle, plus nombreuse que choisie, applaudissait à son insouciance, qu'elle prenait pour de la force. Très-spirituel, très-vaniteux, très-naïf dans ses vantardises, le vieux médecin possédait une qualité pour laquelle il s'estimait haut : il avait le courage né-

cessaire à sa profession et bravait sans peur les maladies les plus contagieuses. En revanche, il craignait singulièrement, sans l'avouer toutefois, ce qu'il appelait : la mort violente.

Vers 1814, pendant la campagne de France, l'empereur ayant couché une nuit aux Tournelles, le malheureux Sosthènes, âgé de dix-huit ans, avait été emmené comme guide par un colonel d'état-major et avait assisté à un engagement de quelque importance aux alentours de Châlons. Quoiqu'il prétendît s'être comporté bravement, il avait manqué durant le combat devenir fou de terreur.

Le tonnerre, qui rappelait à Sosthènes le bruit abhorré du canon, le jetait dans l'épouvante. Il invoquait au premier coup celui qu'il nommait pompeusement l'Être suprême, et dont il se souciait fort peu dès que la foudre se taisait. De même qu'il oubliait l'Être suprême pendant

l'hiver et les jours calmes de l'été, de même, lorsque la paix lui semblait durable, il oubliait ses peurs et parlait impudemment de sa bravoure. Pareil à beaucoup de poltrons ses contemporains, Sosthènes Lepreux ne jurait que par l'empereur Napoléon Ier, et il portait religieusement tous les jours au moins un toast à la glorieuse mémoire de son idole. Pourtant, si l'on fût venu dire à l'ex-guide que l'empereur Napoléon était ressuscité, qu'il refaisait la campagne de France, il eût bien vite invoqué l'Être suprême contre ce foudre de guerre. Le brave Sosthènes eut peut-être été jusqu'à se sauver à toutes jambes pour échapper à l'honneur de loger Napoléon et surtout ses colonels d'état-major !

Le propriétaire des Tournelles était ce qu'on appelle un bon vivant. Plein d'indifférence pour la nature lorsqu'elle se tenait en repos, sans orages et sans tempêtes, il vivait pour vivre et ne se croyait pas plus fou qu'un autre. Aimant

l'existence, il n'éprouvait pas le besoin d'en rechercher les causes premières. Capable de donner un coup d'épaule à la terre enrayée, s'il avait vu ses sapins les racines en l'air, il ne prenait point la peine d'admirer le bel enchaînement, la belle marche régulière des choses.

« Pourvu que l'Être suprême, disait-il parfois, me donne en trop tous les jours une bouteille de mon Sillery, qu'il empêche Lucrèce de me tourmenter, qu'il oblige ma petite-fille à suivre l'un de ses meilleurs commandements : « Ton grand-père tu aimeras ! » je me déclare satisfait. L'univers peut rouler toutes ses bosses sans que je l'en empêche. »

Ne demandant au vieux destin qu'une destinée tranquille et petite, n'exigeant de la société que de vulgaires plaisirs, il n'attirait sur sa tête ni grande fortune ni grande épreuve. Si la foudre lui révélait son Dieu, la vue de la souf-

france lui enseignait ses devoirs d'homme. En dehors donc de toute mise en demeure d'agir, il vivait le plus inutilement possible.

Cette façon de pratiquer l'existence profita merveilleusement à sa santé ; il était encore à cinquante-neuf ans d'une verdeur superbe ; à peine quelques fils argentés se glissaient-ils dans sa chevelure châtaine, rare et plate. M. Lepreux s'était toujours efforcé de ne rien perdre de la fière tournure que lui donnaient cinq pieds six pouces. Ses amis, voyant sa préoccupation constante de garder sa taille droite, le crurent longtemps un séducteur ; ils se trompèrent. Craignant sa femme, détestant les émotions, prêt à reculer à la moindre menace du plus petit péril, M. Lepreux n'eut jamais le caractère d'un conquérant. Sa figure non plus n'était pas de celles qui frappent les femmes romanesques. Ses gros yeux gris, voilés par de longues paupières, son front étroit, son nez aux ailes épaisses, sa bouche

grande et sensuelle, formaient une physionomie un peu moqueuse, un peu bienveillante et très-banale.

III

Par contre, le visage de l'épouse redoutée de M. Lepreux avait du caractère. Lucrèce était rousse, d'un roux brûlé, disait Fanchon la fille de basse-cour; son œil d'un bleu trouble, ordinairement vague, tenait en réserve le regard le plus dur qu'il y eût au monde. Son nez long, droit et ferme, sa bouche petite, son menton large et carré, tout marquait en elle une énergique volonté.

Malgré la domination qu'il subissait depuis

trente ans, malgré les colères de sa femme, M. Lepreux pouvait, à bon droit, ne point se croire le plus malheureux des hommes dans son ménage. Lucrèce n'était pas méchante, elle avait le cœur sensible, un genre de beauté que le médecin était fait pour comprendre et des prétentions, qu'en esclave habile, Sosthènes savait flatter.

A Reims, on n'a point oublié la grande réputation de beauté de corps, qu'eut madame Lepreux à la fin de la restauration. Durant plusieurs années sa taille, d'une élégance incomparable, se dessina aux yeux des Rémois éblouis. Un sculpteur parisien, homme de talent, venu à Reims pour refaire quelques-unes des statues du portail de la cathédrale, sollicita et obtint de mouler les beaux bras et les magnifiques épaules de Lucrèce. Émerveillé, l'artiste répéta dans la ville qu'il ne lui avait jamais été donné de contempler une statue plus admirable; mais

il ajouta qu'il voudrait que cette statue fût de marbre et qu'on pût lui briser la tête.

Ce laid visage dur et froid, aux contours à peine ébauchés, et ce corps si finement modelé, formaient un contraste douloureux à voir. Cependant madame Lepreux avait eu de nombreux adorateurs, mais des adorateurs sans idéal, souvent vulgaires dans l'expression de leur amour, et dont elle ne parlait qu'avec aigreur. Sosthènes disait fièrement que sa femme s'était montrée digne de porter le nom de Lucrèce. Plus d'une fois madame Lepreux en recevant ce témoignage d'estime sourit avec amertume et se demanda si vraiment elle le méritait. Ah! si Lucrèce eût rencontré l'homme de ses rêves, le héros qu'elle pleurait sans l'avoir perdu! qui sait si la béatitude du pauvre Sosthènes n'eût point été troublée?

Madame Lepreux, romanesque à la façon des dames du moyen âge, n'admettait en amour

que l'adoration idéale. Rejetant le désir comme une offense, elle ne s'y fût soumise qu'après un long stage du soupirant choisi, bien des sacrifices faits au devoir, mille épreuves comme au temps des chevaliers. Or ce qu'on avait toujours offert à Lucrèce, c'était le désir impatient, quand elle eût voulu des soupirs, une émotion contenue, des dissertations platoniques sur le sentiment.

Née en 1808, mariée en 1826, elle avait vécu au milieu de la génération léguée par l'empire, au milieu de ces jeunes hommes destinés presque tous à devenir soldats, formés la plupart pour le métier des armes, ignorants, légers, avides de plaisirs, et qui traitaient les femmes comme les militaires traitent pendant la paix des conquêtes de garnison. Lucrèce méprisait les hommes de son temps et répétait sans cesse qu'il n'y avait jamais eu plus détestable génération de viveurs.

Et pourtant madame Lepreux regrettait les modes de l'empire, qui eussent montré sans voiles ses beaux bras et sa poitrine magnifique; elle regrettait les robes étroites qui eussent dessiné ses hanches superbes. Pourquoi cette préoccupation de faire admirer des formes dont elle ne permettait point qu'on lui parlât avec chaleur? contradiction de cet esprit capricieux, étrange, bourré des lectures les plus diverses! madame Lepreux lisait le jour, la nuit, durant ses repas, et donnait plus à faire aux cabinets de lecture que toutes les Rémoises ensemble.

Lassée du monde à quarante-sept ans, très-belle encore de cette beauté de formes qui se perd la dernière, Lucrèce avait désiré vivre au fond des bois en tête-à-tête avec ses rêves et les romans qui lui fournissaient une pâture finement dégustée.

Seule dans sa chambre, entourée des gravures de ses héros de prédilection, la dame des

Tournelles lisait, oubliant les heures de la vie réelle.

La mort très-brusque d'une fille que Lucrèce avait mariée au sortir de pension, la mort de son gendre, l'arrivée à la ferme de la petite Laure, devenue orpheline, n'avaient modifié en rien le caractère de madame Lepreux.

IV

Laure comptait sept ans. C'était une personne à la fois gâtée et raisonneuse comme toutes les petites filles intelligentes élevées dans la solitude par des vieillards ; elle avait aux Tournelles une situation considérable ; idolâtrée de son grand-père, adorée des domestiques qu'elle protégeait sans cesse, elle osait seule braver les emportements de madame Lepreux.

Le lendemain de la soirée où on l'avait tant cherchée, la petite fille se leva de bonne heure,

entr'ouvrit doucement la porte de sa chambre, et se glissa jusque dans la salle à manger, où elle eut l'ennui de trouver son grand-père à table.

— Oh! oh! déjà levée, fillette! lui dit-il; escapade le soir, escapade le matin, c'est trop! Allons, viens donc que je t'embrasse et que je t'habille; ta robe est mal attachée.

— Embrasse-moi si tu le veux, grand-père chéri, répliqua Laure d'un ton câlin, mais ne t'occupe pas de ma robe; je suis très-pressée, il faut que je parle à mon oncle de beaucoup d'idées que j'ai et qu'il m'expliquera.

— Diable! c'est sérieux, des idées à expliquer; va vite de peur qu'elles ne s'envolent tes idées! ajouta-t-il en riant de tout son cœur de l'air important de sa petite-fille.

Laure se dirigea vers la grande porte de la ferme, mais elle fut encore arrêtée par Fanchon.

— La la, notre demoiselle, lui dit la fille de basse-cour, où allez-vous de si bonne heure sans personne? Laissez-moi au moins vous conduire.

— Je vais chez mon oncle, Fanchon.

— Il y a donc un charme qui vous attire à cette vieille maison, dans ce vieux vilain jardin où il ne pousse que des épines et de mauvaises herbes? Vous êtes toujours là-bas, notre demoiselle; quoique votre oncle soit mon parrain à moi, j'en suis jalouse, et, de ne plus vous voir jouer avec ma volaille, je vous assure que ça me fait comme du chagrin.

Laure, qui était bonne et sensible, répondit à Fanchon dont les yeux se mouillaient de larmes :

— Je sais bien que la volaille de mon oncle n'est pas soignée comme la tienne; mais, ma Fanchon, j'ai besoin aujourd'hui de parler tout de suite à mon Jehan; sans cela je te prou-

verais que tu ne m'aimes pas comme il taut aimer.

— Prenez garde aux pauvres, demoiselle ; il y en a beaucoup qui rôdent dans les bois.

— Quand même je rencontrerais un pauvre, qu'est-ce qu'il me ferait? dit la petite fille en s'éloignant.

— Dieu du ciel! il vous volerait donc, et pour vous vendre! vous êtes si jolie!

— Je te défends de dire que les pauvres sont voleurs d'enfants, repartit la fillette, qui se retourna, l'air sévère ; c'est très-mal et ça empêchera grand-père de leur donner de l'argent et du pain.

— Bon, bon, demoiselle! je ne quitterai la porte que quand vous serez entrée dans le jardin de votre oncle.

Laure haussa les épaules et ne protesta plus. Sachant bien qu'elle perdrait son temps avec l'entêtée paysanne, elle s'engagea dans l'avenue

de sapins qui conduit de la ferme à la vieille maison.

La petite fille marchait lentement ; indifférente aux coquetteries des fleurettes qu'elle ramassait d'ordinaire en gros bouquets pour son oncle, l'enfant rêvait. Son beau regard, singulièrement profond pour son âge, errait sans voir d'un arbre à l'autre, du ciel au gazon ; sa tête charmante, un peu alourdie par de graves réflexions, se balançait mollement.

« Fanchon a peur des pauvres, pensait Laure, grand-papa a peur des orages et du canon, je puis bien dire à mon oncle que j'ai eu peur de grand'maman. Je vais lui demander qu'il me soutienne pour qu'on m'habille avec des robes de toile grise et pour que surtout on ne me mette plus de collier d'or !... Tiens, ajouta tout haut la fillette, voilà que je me fais des discours comme mon Jehan. »

Elle entra dans un vaste enclos à l'aspect dé-

solé que les herbes, les ronces, les vignes folles, envahissaient de toutes parts. Quelques arbres fruitiers, noueux, moussus, impuissants à se débarrasser de leurs branches mortes, montraient çà et là leur silhouette attristée. Une troupe innombrable de poules, de coqs, d'oies, de dindons, par-dessus lesquels voltigeait une nuée de pierrots effrontés, animait seule ce lieu morne entouré de sapins noirs. Les oisillons étaient là si nombreux que Laure, dont les connaissances en politique avaient quelques lacunes, disait que c'était une république de pierrots dont son oncle était l'empereur.

Dès que la petite fille fut dans l'enclos, elle appela Jehan, mais Jehan ne répondit pas. Habituée à le rencontrer toujours chez lui, Laure courut au milieu des ronces, se perdit dans les hautes herbes et finit par revenir à la vieille maison, dont elle essaya de forcer les portes. Les portes ayant résisté, la fillette monta sur un

banc de pierre et interrogea des yeux la lisière du bois, un grand champ de vigne, l'allée de sapins.

Pendant ce temps là, Fanchon était retournée à son travail; et, bientôt après, dans l'avenue, apparaissait un grand vieillard maigre et pâle vêtu d'un costume entièrement noir, comme celui d'un prêtre.

Il entra dans le jardin par la même porte que Laure avait ouverte une demi-heure auparavant.

— Nous avons joué à cache-cache, mon oncle, lui cria la petite fille; où donc étais-tu?

— A la ferme. J'allais te chercher pour te garder chez moi jusqu'au dîner. C'est aujourd'hui dimanche.

— Je comprends, mon Jehan, tu auras fait un long discours et alors tu te seras un peu perdu.

— Oui, je suis rentré par le bois, ton grand-

père m'ayant dit qu'il fallait ce matin te laisser dormir très-tard. Il s'est passé de graves événements hier au soir; ne hoche pas la tête, Sosthènes m'a tout raconté.

— Oh! il a eu tort, mon oncle, j'étais dans une grande colère, et, tu le sais, les paroles qu'on dit dans une grande colère ne sont jamais vraies.

— Doit-on me cacher quelque chose à moi, petite? est-ce que je suis un étranger? ajouta l'oncle, qui s'assit sur le banc de pierre et prit sa nièce sur ses genoux.

— Non, non! et même tout à l'heure, en frappant à tes vilaines portes qui faisaient les sourdes, je pensais que je serais bien malheureuse si tu n'étais plus dans ta vieille maison. Mais attends, je veux te dire des idées à moi qui me sont venues après de grandes réflexions.

— Parle, répliqua l'oncle attentif, je suis digne de ta confiance.

L'oncle Jehan était un homme étrange. Son existence, soumise dans ses moindres actes à ses opinions, paraissait remplie des faits les plus contradictoires, et n'était logique que pour lui seul. Vers la fin de la Restauration, libre à Paris, possesseur de quelque fortune, il s'était laissé émouvoir par les idées nouvelles, qui prenaient alors toutes les formes. Très-lié, depuis le collége, avec les jeunes hommes de son temps, il fut entraîné dans le groupe des saint-simoniens mystiques. Il contribua puissamment à créer la hiérarchie saint-simonienne; il inventa le nom de Père pour le chef de l'école. Spiritualiste à outrance, très-antilibéral, partisan de l'autorité en tout et partout, ne comprenant rien au mouvement politique et prenant à rebours le mouvement social, Jehan ne voyait la nature et la société qu'à travers les formules de la métaphysique religieuse. Déiste

entêté, admirant l'ordonnance établie en haut par une monarchie absolue, il voulait qu'on représentât la même forme de gouvernement sur la terre. Il y a toujours un élu de l'Esprit divin au milieu de quelques hommes, et celui-là doit régner sur les autres, répétait-il sans cesse. Cependant, repoussé par la forme qu'on donnait dans le saint-simonisme à la recherche d'une morale nouvelle, seulement humaine, il ne vit de solution possible à ces grands problèmes que dans la révélation divine et quitta l'école.

Épouvanté par les systèmes sociaux qui, surgissant de toutes parts, créaient l'anarchie en philosophie comme en politique, il prit pour de la raison sa faiblesse, et son impuissance à marcher en avant le rejeta dans le passé. Convaincu que les idées révolutionnaires entraînent forcément les intelligences à discuter les attributs de la Divinité, il se

fit l'ennemi acharné de la Révolution. Persuadé qu'un socialiste est obligé d'écarter toutes les considérations religieuses pouvant le détourner d'un but matériel exclusif, il détesta le socialisme. Le gouvernement d'un vrai spiritualiste, selon Jehan, était la monarchie. Un républicain, ajoutait-il, ne doit désirer ici-bas que le jeu des forces sociales et là-haut que le jeu des forces naturelles.

Néo-catholique d'abord, Jehan devint avant 1848 réactionnaire et ultramontain; il disparut un instant du monde pour enseigner la scolastique dans un établissement religieux. Mais, révolté bientôt par le matérialisme du culte romain, il se plongea dans l'étude des premiers temps du christianisme. Là, spiritualisant encore, se rangeant du côté des mystiques les plus exagérés, il en arriva à renier la nature, à excommunier le sentiment, l'amour, la fraternité, et fit de la créature humaine privilégiée,

de l'élu de Dieu sur la terre, une sorte d'individualité spirituelle détachée des conditions sociales, dominant toute émotion humaine, pour se rapprocher de l'Esprit divin auquel tout savoir doit aboutir. Aux ultramontains qui lui reprochèrent son hérésie, comme à ses amis du passé qui l'accusaient d'être un renégat, Jehan répondait paisiblement qu'il n'était pas né comme beaucoup de gens avec des opinions toutes faites, que ses opinions personnelles avaient toujours été le résultat de ses études et découlaient des principes auxquels il s'arrêtait.

Ennemi des luttes de la vie réelle, ennemi des vaines joies du monde, maladif, vieux avant l'âge, rêveur acharné, fort mystique, lassé par quelques années de professorat, l'oncle avait choisi pour s'écouter mieux penser et déduire, la solitude des Tournelles. Trop à l'étroit dans les formules catholiques, il voulait pouvoir s'élever librement dans les espaces où les vrais

élus de Dieu se spiritualisent chaque jour davantage et vivent comme les anachorètes d'une mort anticipée.

La nature jalouse ramène à elle ces fugitifs quand ils ne sont pas entièrement égarés ; elle leur fait aimer une plante, un animal, une fleur, une divinité de forme humaine. Jehan était ramené à la nature par une enfant.

Depuis trois années il prenait un plaisir extrême à voir croître les facultés de sa petite nièce. N'ayant pas été marié, n'ayant jamais vécu dans l'intimité de très-jeunes enfants depuis qu'il philosophait, il se plut au spectacle de cet esprit original, grandissant avec mesure, degré par degré, et qui devint pour lui un sujet perpétuel d'étonnement. Il s'appliquait à cette étude, y découvrait tous les jours un prétexte pour donner des formes nouvelles à ses vieilles idées.

— Comme tu m'oublies ! à quoi songes-tu,

mon Jehan ! dit Laure, qui, grimpée sur les genoux de l'oncle, le frappait à l'épaule avec impatience sans pouvoir le ramener aux choses présentes, qu'à tout instant le penseur abandonnait.

Des lierres énormes recouvraient la vieille maison et en cachaient les nombreuses lézardes. Ces lierres, habités par cent oiseaux gazouillants, formaient le cadre le plus gracieux qu'on pût voir autour du visage de Jehan et de celui de la petite fille. Un pareil groupe eût fait rêver bien des peintres. L'oncle avait la tête découverte, de beaux cheveux, déjà très-blancs, des yeux bleus, le front élevé, une physionomie austère, fine, distinguée. Formaliste et d'une dignité excessive, il s'habillait tous les jours à sept heures du matin et n'eût point été faire visite à son beau-frère sans mettre son sévère costume de drap noir.

Le soleil perçait de ses feux pâles le brouil-

lard retenu à la cime des arbres ; la solitude, le silence, n'étaient troublés que par les cris des pierrots, par la voix sonore des coqs et le timide caquetage des poules. A travers les arbres de la grande avenue, on voyait sortir de la ferme les chariots vides qui devaient rapporter ce jour-là les dernières gerbes de la moisson et auxquels le grand Louis avait attaché des bouquets de fleurs noués par de longs rubans. Le paysage plat, sans horizon, presque sans lumière, était calme, froid, et pourtant plus doux que triste.

— Oui ou non veux-tu m'écouter, monsieur le faiseur de discours? reprit Laure en appuyant sur cette dernière phrase dans l'espérance qu'elle froisserait l'oncle et l'arracherait à ses rêveries.

— J'écoute, fillette impatiente.

— Voilà ! je dis que si j'ai fait mal de perdre mon collier, grand'mère a eu tort de me le mettre.

— Je suis donc le juge?

— Je ne sais pas ce que c'est qu'un juge; mais je veux que tu répondes s'il faut me gronder ou gronder grand'maman.

— La perte du collier ne serait rien, Laure, si ta grand'mère ne t'avait point fait de menaces ou si tu en avais compris l'exagération.

— Certainement.

— Tu aurais dû penser...

— Mon oncle, tu veux me rendre coupable parce que je n'ai point deviné le mensonge de grand'maman.

— Pas un mensonge, une exagération.

— C'est la même chose.

— Non, le mensonge cache, fausse, détruit la vérité, tandis que l'exagération la dépasse et ne trompe personne.

— Avant de faire des exagérations aux petites filles leur montre-t-on en image, si elles

ne savent pas lire, la différence qu'il y a entre un mensonge et une exagération?

— Ma nièce, dit l'oncle enchanté, voilà un raisonnement qui, à lui seul, justifierait toutes les espérances que j'ai mises en toi!

— Écoute encore! il faut que je te confie mes autres idées, car j'en ai beaucoup depuis hier. Je déclare grand'maman exagérée, si tu ne veux pas trompeuse, et mon grand-papa très-poltron, comme Louis appelle ses peurs. Moi j'ai sept ans, et j'ai décidé, en venant toute seule par la grande avenue à ta vieille maison, que je prouverais à grand'-mère qu'elle est exagérée, que je défendrais bon papa contre sa femme, contre le tonnerre et le canon, car, vois-tu, mon oncle, je veux être à la ferme la plus brave et la plus raisonnable.

En écoutant ce discours précis, tranchant comme le glaive de la justice, le penseur de-

meura frappé d'admiration ; il lui eût été facile de combattre avec quelques phrases émues et tendres ces raisonnements d'une intelligence précoce ; mais il n'était point de ceux qui recherchent les manifestations du sentiment, et il subissait plus que personne l'influence de la logique, de sa logique à lui. De tout temps il avait préféré les théories aux faits, l'argumentation la plus sèche aux actes les meilleurs, parce que ces derniers, disait-il, sont toujours intéressés ou fatals, accidentels, passionnés. Bon, généreux et dévoué, sûr dans ses affections, mais raisonneur acharné, l'oncle prétendait que les grands esprits sont de beaucoup supérieurs aux grands cœurs ; qu'enfin le sentiment est donné avec surabondance à tous les êtres vulgaires, voire aux animaux, tandis que la faculté de déduire, d'argumenter, d'abstraire, est le lot d'un petit nombre d'hommes privilégiés.

— Tu seras ma fille plus que la leur, dit-il en montrant la ferme; je ne laisserai pas périr des germes si précieux; je cultiverai ton intelligence pour me retrouver en quelqu'un. Dans les sacrifices que j'ai faits à mon caractère de philosophe religieux je n'ai regretté que les enfants. Dieu est juste, il me récompense en m'envoyant une fille qui raisonne à sept ans!

— Je n'ai rien compris à ton discours, mon oncle, repartit la petite après un silence, mais j'ai vu que tu étais content de le faire et je n'ai pas du tout parlé. Ce que tu marmottes ne fera pas toujours taratata à mes oreilles; je le comprendrai à la fin et je veux devenir aussi savante que toi.

— Ce soir, si tu y consens, Laure, je demanderai à ta grand-mère l'autorisation de t'instruire, et, si elle m'accepte comme professeur tu ne quitteras point les Tournelles pour aller en pension. Je t'apprendrai tout ce que je sais,

et nous commencerons notre travail demain lundi.

— Quel bonheur, mon Jehan! Tu empêcheras aussi grand'mère de me mettre des colliers d'or et des robes brodées pour venir à ton école, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Alors aujourd'hui c'est dimanche, je suis en vacances et je vais m'amuser un peu. Laisse-moi prendre un panier et aller cueillir des prunes noires à un joli petit prunier que tes vilaines épines n'ont pas encore fait mourir.

Tandis que la fillette courait joyeusement dans l'enclos parmi les ronces, le facteur entra et remit une lettre à Jehan. Celui-ci reconnut l'écriture d'un ami et en brisa vivement le cachet.

V

LE COLONEL BARRON A JEHAN

« Bélise, 24 août 1855.

« Mon vieux camarade,

« J'ai donné ma démission. Je me suis enfin lassé de cette espèce d'internement qu'on m'impose depuis 1852. Mal vu par l'empire à cause de mon républicanisme, mal noté par mes chefs que je pouvais compromettre, j'ai quitté la place. L'Afrique d'ailleurs est comme le pâté

3.

d'anguille, il n'en faut pas trop; toujours du soleil, toujours du soleil, pour un Bourguignon ça fatigue à la fin comme les mets trop choisis. Pour la première fois de ma vie j'ai eu la fièvre, je me suis senti abattu. Je vais mieux, mon ami; quelques jours de Bourgogne ont fait miracle. Mon père, colonel sous la première république, envoyé aux colonies par l'empereur Napoléon, fut ramené à Bélise presque mourant. Je suis en Afrique depuis le coup d'État, je reviens malade, tout ça se ressemble et c'est assez!

« De même que les comtes de Barron mes ancêtres, je rentre dans mes terres après avoir servi la France. J'aime à te parler de mes titres pour me moquer de toi, manant, fils d'ouvrier, renégat! pour te berner, vieux monarchiste, vieux partisan des vieilles idées! Si mon manoir a des mâchicoulis, apprends que ce n'est point pour verser l'huile et la poix bouillante;

s'il a des oubliettes profondes, ce n'est plus pour y jeter le serf téméraire qui ose rêver d'indépendance. Le fossé qui protégeait le château de Bélise des attaques ou des révoltes est devenu un beau potager ; du pied de mes tourelles la vigne bourguignonne descend en gradins jusque dans les terres de mes vassaux et s'y mêle fraternellement. Si je rentrais comme seigneur et maître, je ne serais point accueilli avec tant de chaleur. Ami, les temps sont changés, pourquoi veux-tu les faire revenir? Pourquoi parler des familles protégées du ciel, quand l'intelligence brille aujourd'hui dans le regard des plus humbles? Le droit nouveau ne peut se greffer sur les droits anciens. Ce qui a été fait par tes pères contre les nôtres ne se défera point! Je m'arrête, car j'ai cent choses à te dire et nous n'allons pas recommencer nos sempiternelles discussions politiques.

« J'ai retrouvé ma vieille mère encore

jeune, mon beau garçonnet avec seize ans. Voilà un homme! quel amoureux de l'existence! je n'en ferai point un militaire! c'est assez de deux Barron arrêtés au grade de colonel par deux empires! La chose deviendrait à la fin par trop monotone dans la famille.

« Je suis donc à présent soldat vigneron. Ne crois pas que je me repose et que je vais flânant par les sentiers et songeant, comme toi, aux grandes causes des faits. J'ai toujours été agissant et mourrai tel; penser n'est point mon affaire; j'aime l'occasion brusque, qui passe au galop comme un cheval sauvage, et que je dompte. Me suis-je agité, bon Dieu!

« Et toi, mon vieux camarade, as-tu enfin pris ton parti de vivre? L'esprit, flamme sacrée, étincelle divine, a-t-il réduit tout en cendres dans ton être? te sens-tu délivré du joug de la matière, comme sorti du monde? contemples-tu Dieu face à face? Ah! j'ai fidèlement

noté tous tes désirs, tes ambitions spirituelles : est-ce que je me les remémore en termes convenables? Tu t'es congelé, peut-être, tu es arrivé à ce fameux détachement de l'existence auquel toute âme élevée doit tendre? ta température s'abaisse insensiblement jusqu'au dessous de zéro? Le froid, le détachement, ou l'être dévoré par un feu intérieur, tout cela, mon cher toqué, c'est un état maladif, accidentel de la créature, ce n'est pas un but suprême, mais souvent la fin et la mort. Tu vas me répondre, je t'entends, que la mort est l'heureuse délivrance de la vie et que penser, penser seulement, sans entraves matérielles, c'est la vraie joie! Je la connais cette réponse-là, et je ne l'ai jamais comprise. Mon fils dit qu'elle n'a rien d'original et que tu copies tout simplement les dévots des religions en décadence; que cette avidité de la mort, tu l'empruntes aux chrétiens, qui l'ont empruntée à la pauvre Grèce,

lasse d'avoir produit trop de civilisation en trop peu de temps, à la Judée lépreuse, à la vieille Rome dégoûtée d'elle-même. O le joli discours que me fit Pierre à ton propos, il faut que je t'en régale! «La mort, me dit-il, voilà « un beau but, voilà un bel argument pour en- « courager les sociétés à la recherche du bien « social et les hommes à conquérir le progrès « humain! Les idéologues, les spiritualistes « purs, sont des fainéants et des sceptiques, oui « des sceptiques! Si nous ne croyons point « à l'action, au mouvement, au fait, à la « science, à la vie, mais, mon père, à quoi « croirons-nous? Si nous ne croyons pas à nous- « mêmes en tant que créatures, tels enfin que « nous pouvons nous voir et nous comprendre, « à notre raison, à ce qui existe, et se constate, « et se prouve, lequel de nous consentira à « vivre, à aider son semblable, à étudier, à « construire, à aimer? Qu'ils seraient dange-

« reux, les spiritualistes comme votre ami,
« mon père, s'ils n'avaient fait de tout temps
« le contraire de ce qu'ils enseignent ! Tant pis
« pour les peuples qu'ils détachent de la con-
« dition humaine, ceux-là se dégradent, pé-
« rissent et deviennent ce que les spiritualistes
« leur ont prêché qu'ils étaient : de la boue,
« du fumier, de la poussière ! »

« Celui qui parle ainsi, mon vieux Jehan, se porte bien ; c'est un gaillard sain de corps et d'intelligence, vivant, qui aime et admire dans l'univers tout ce qui se meut visiblement, s'éclaire, se colore et marche. Rassure tes craintes ! sur cette terre, que tu trouves misérable et stérile, il y a place pour les inutiles et les dédaigneux.

« Apprends que mon fils me ressemble par certains côtés ; mais il sera autrement instruit que ton humble serviteur. Je crois que ça sera un rumineur comme toi et un homme de geste

comme moi. Sa grand'mère l'éduque à merveille. Tu sais que Bélise est à deux kilomètres de Dijon, et que je voulais autrefois mettre mon fils au collége comme externe. Ma mère a fait mieux. Elle a décidé les professeurs du lycée à venir tour à tour donner des leçons à Pierre. Elle dirige, gouverne l'éducation du garçon, et depuis quelques mois elle est admirablement secondée par un professeur de philosophie en disgrâce à Paris, à cause de ses opinions libérales, savant s'il en fut, et qui se console d'être échoué à Dijon depuis qu'il nous connaît.

« Mon fils est déjà un être complet ! Il monte à cheval comme un colonel de cavalerie, et calcule au galop, le nez en l'air, les carrés des distances entre les étoiles ; il ramasse ici une fleur pour l'étudier, casse par là un caillou, chasse un papillon en même temps qu'un lièvre, tue l'un, attrape l'autre, pêche des poissons, prend des libellules, chante, rit, interpelle gaie-

ment ceux qu'il rencontre, réfléchit aussitôt qu'il est seul, voit tout à sa place, à son point, sans froideur, sans folie, cultive en lui l'enthousiasme, éprouve la poésie. Ah! le beau gars! c'est bien l'élève de ma mère, que je te donne pour une femme extraordinaire avec ses soixante-dix ans! Elle est restée dans sa solitude plus réellement vivante que les jeunes femmes affolées de notre temps. Pourquoi? Parce qu'elle a cultivé, malgré cent épreuves, la plus saine des vertus humaines, celle qui conserve à l'esprit sa souplesse, au cœur sa bienveillance, une vertu que tu ne connaîtras jamais : la gaieté! car tu n'es point gai, mon ami, et la souplesse ne me paraît pas ce que tu cherches. Lorsque tu enfourches une toquade, ô pékin, tu te cramponnes de toutes tes forces à ta monture et tu ne lui permets pas de brouter la moindre fleurette.

« A propos sais-tu qu'en relisant l'autre jour

l'*Émile* de Rousseau, que je retrouve insupportable, j'ai vu que ce misanthrope et toi vous cultivez bien des idées semblables; or, comme tu es venu après Rousseau, je suis naturellement porté à croire que tu copies sur quelques points son spiritualisme. Prends garde, cet homme austère et corrompu à la fois n'est pas des tiens!

« Mais que fais-tu? j'exige que ta réponse soit, comme cette lettre, tout un journal et ne concerne que toi seul. Je ne suis plus dans le secret de tes trouvailles métaphysiques. Confie-les-moi, je me les ferai traduire par mon fils. Ne regrettes-tu jamais cette chaire au pied de laquelle tant de jeunes hobereaux applaudissaient à tes tirades sur le droit divin? Ne la regrette pas! ces freluquets ne pouvaient te comprendre, tu étais trop intelligent pour eux. Un de mes sous-lieutenants, sorti de ta jésuitière, m'a raconté que ton successeur avait

prouvé, clair comme le jour, que tu es un hérétique, un affreux matérialiste, que tu raisonnes, que tu doutes! Voilà des gens que le Dieu moqueur de la Bible semble avoir frappés d'aveuglement. Sépare-toi d'eux autant qu'ils se séparent de toi!

« Comment me tolères-tu, et pourquoi donc est-ce que je te reviens toujours quand nous sommes si dépareillés en toutes choses? Il faut que nous aimions crânement les contrastes tous les deux.

« Pardonne-moi mes injures et n'oublie pas que je te suis attaché de vrai cœur.

« Barron. »

Lorsqu'il eut achevé sa lecture, Jehan appela Laure, qui revint en courant auprès de l'oncle. La petite fille montra fièrement son panier tout rempli de prunes et se donna le plaisir

d'appeler son Jehan un paresseux. Ils rentrèrent à la maison, et l'enfant ne tarda pas à demander l'histoire de la lettre que l'oncle avait reçue.

VI

Depuis trois années qu'il habitait les Tournelles, Jehan soupait tous les jours à la ferme. Sa sœur l'avait voulu ainsi, et, pas plus que Sosthènes, il ne résistait aux volontés de Lucrèce. On lui portait son déjeuner chaque matin, on faisait son ménage à la hâte, et le penseur, à sa grande joie, se trouvait ainsi débarrassé des soucis d'un intérieur, de tout bruit, de toute occupation domestique.

Madame Lepreux était fière de Jehan, du

nom qu'il s'était fait comme écrivain et comme professeur à Paris ; elle admirait en lui cette passion du travail qu'elle comparait à sa passion personnelle pour la lecture, et se plaisait à retrouver dans l'esprit de son frère le tour mystique, la soif d'idéal, qu'elle rencontrait dans son propre esprit ; mais elle reprochait deux infériorités capitales à Jehan : la première, de n'avoir jamais rien su comprendre au sentiment ; la seconde, d'être faible dans tous ses rapports avec les hommes, d'hésiter sans cesse pour prendre les résolutions les plus simples, d'être inquiet, maladroit, timide ; bref, de manquer de tendresse et de force.

Sosthènes disait de Jehan que, né moine prêcheur, prêcha, prêchant, il n'avait pas besoin de voir les hommes autrement que du haut de sa chaire, qu'il faisait bien de suivre ses idées tout seul, pas à pas, sans écart et sans dispute ; que, pour les femmes, le beau-frère agis-

sait comme un sage en les fuyant, car il est prouvé qu'à leur égard il y a fort à réfléchir. M. Lepreux reconnaissait donc plaisamment que le frère de Lucrèce possédait toutes les vertus des moines, sauf une : celle de bien boire ! Au fond, Sosthènes adorait Jehan. Il avait trouvé dans ce dernier un confident à toute épreuve par la raison bien simple que le penseur oubliait séance tenante les plus gros secrets de l'ex-médecin.

Le soir du dimanche où Jehan avait entretenu sa nièce de ses projets d'éducation, madame Lepreux, Sosthènes, Laure, le beau-frère, étaient réunis dans la salle à manger.

Jehan d'ordinaire parlait peu ; mais ce soir-là, préoccupé de la demande qu'il avait à faire, craignant toute démarche comme une action et une fatigue, ignorant les volontés de sa sœur en ce qui concernait l'éducation de Laure, il fut plus silencieux que de coutume.

— Allons, beau-frère, disait Sosthènes, buvez donc! cela vous égayera un peu. Ma parole! vous êtes lugubre! est-ce que vous enterrez demain la métaphysique?

— Tu sais qu'il faut te faire gentil, mon oncle, si tu veux que bonne maman te donne la permission de... chut! ajouta Laure avec un air malin et en mettant un doigt sur sa bouche.

La remarque était juste; elle préparait aussi les choses, et forçait Lucrèce ou le curieux Sosthènes à questionner Jehan.

— Qu'avez-vous donc à demander? repartit M. Lepreux, toujours prêt au bavardage.

— Une faveur, mon ami.

— Une faveur, austère philosophe! y pensez-vous?

— Que veux-tu de nous, mon frère? demanda Lucrèce avec complaisance.

— Pour bannir toute hésitation je te le dirai

sans préambule, répliqua Jehan : je te supplie de me confier l'éducation de Laure.

Sosthènes, étonné, consulta sa femme des yeux ; ses regards coururent de Lucrèce à sa petite-fille ; il n'osa par un mot, par un geste, révéler son opinion en un cas aussi grave ; mais la joie de garder Laure, de ne pas la mettre en pension, se trahit à son insu sur sa physionomie naïve.

— Je croyais, Jehan, répondit Lucrèce, que ton livre sur l'éducation t'absorbait tout entier ?

— Je suis prêt à le délaisser pour instruire ma petite-nièce.

Madame Lepreux réfléchit ou plutôt éprouva un vif plaisir à savourer son importance. Sosthènes, Jehan, Laure, attendaient, l'air ému et inquiet, sa décision. Elle garda coquettement le silence, parut se consulter, peser cent avantages et cent inconvénients. L'ex-

traordinaire de cette éducation lui plut tout d'abord ; elle aussi souffrait à la pensée de mettre sa petite Laure en pension ; mais elle ne pouvait consentir à voir sa chère solitude troublée par les b-a-ba de la fillette.

Elle repoussa gracieusement ses longues manches de mousseline, et, découvrant les plus beaux bras du monde, elle tendit ses deux mains à Jehan.

— Je te confie Laure, mon frère, dit-elle, ou plutôt son esprit que tu enrichiras. Je ne doute pas qu'avec tes soins elle ne devienne une femme exceptionnelle. Nous aurons ainsi dans cette éducation chacun notre lot. Sosthènes s'occupera de la santé de sa petite-fille, moi du développement de son cœur, toi de son intelligence.

— A la santé du beau-frère ! s'écria M. Lepreux, dont tous les enthousiasmes étaient un prétexte à boire. Grâce à lui nous garderons

notre fillette et je serai le plus heureux des hommes.

— Merci, Lucrèce, dit Jehan, qui, pour la première fois de sa vie, baisa les mains merveilleuses de sa sœur.

— Laure, reprit Sosthènes, seras-tu savante, mon enfant !

— Je serai savante ! s'écria la petite fille en se précipitant au cou de son oncle.

Jehan ressentit une émotion profonde. L'émotion, dans les âmes les plus froides, jaillit parfois sous quelque choc soudain comme le feu jaillit du marbre. Au milieu des grands bois sombres le frère de Lucrèce se crut tout à coup en possession de la lumière, il entrevit des horizons sans bornes. Léguer ses plus chères théories à un disciple intelligent dont on peut pétrir l'esprit à son gré, n'est-ce pas le rêve de tous les philosophes?

— Votre visage exprime un tel contente-

ment, beau-frère, que je puis bien montrer mon bonheur, dit Sosthènes. Il faut que j'embrasse ma femme pour la gracieuse manière dont elle a répondu à votre proposition.

— Ne vous gênez pas, mon ami, répliqua Jehan avec un sourire : nous sommes en famille.

VII

JEHAN AU COLONEL BARRON

« Vieille maison des Tournelles, août 1855.

« Mon ami, Dieu me donne un enfant ! et, de même que tu es heureux d'avoir un fils agissant, je suis heureux d'avoir une fille raisonneuse et réfléchie. Tu me demandes, je t'entends, d'où m'est venue cette fille, et par quelle voie le ciel l'a fait descendre dans ma retraite. Je ne l'ai point, mon ami, trouvée au bord des routes; l'enfant n'a pas pour moi de

figure nouvelle ; je l'étudie chaque jour depuis trois ans : c'est Laure, ma petite-nièce, dont je t'ai déjà parlé, et qu'à mon grand étonnement ma sœur me confie. Je vais faire son éducation, développer selon mes idées cette intelligence précoce, curieuse des causes, des pourquoi, des principes, douée d'une fermeté, d'une rectitude de jugement, d'une profondeur admirables.

« Tu ne croiras pas aux mérites de ma fille, sceptique, et cependant je crois aux mérites de ton fils. A propos de ce que tu me racontes des courses extravagantes de Pierre, de son activité bruyante, je me souviens de la première fois que je te vis à Charlemagne, et de quelle singulière façon nous nous connûmes. Tu devais avoir quinze ans et moi quatorze, n'est-ce pas ? Je marchais pensif dans la cour du collége, lorsque je me sens tout à coup bousculé, culbuté, par un grand garçon qui galopait sur un immense échalas. Tu m'as souvent reproché

de m'être évanoui alors, tandis que j'ai parfaitement conscience de n'avoir été qu'étourdi par notre rencontre. Tu es un peu brusque, mon ami. Je me retrouvai couché sur un banc; tes bons yeux inquiets, le soin que tu pris de faire mouvoir tous mes membres, ta désolation, tes excuses, me prouvèrent que tu regrettais fort de m'avoir attaqué. Tu me tendis les mains et me dis d'un air que je n'oublierai jamais : « Pardon de ne vous avoir pas vu, mais je rê« vais éveillé que j'étais militaire, ce qui est « mon unique ambition, et, qu'à moi seul, « j'enfonçais tout un carré d'ennemis ! » Je repartis sur le même ton : « Pardon de ne pas « m'être dérangé, mais je rêvais qu'à moi tout « seul je découvrais les véritables attributs de « la Divinité. » Je ris certainement ce jour-là plus que je n'ai ri depuis. La déférence que tu montras pour mes grandes doctrines, les conseils que je te donnai, nous démontrèrent

bien vite que nous pouvions éprouver l'un pour l'autre une de ces affections sans accord d'idées, mais intéressantes par leurs différences mêmes, respectueuses pour les partis pris de chacun, et qui rendent parfois, à des caractères tranchés comme les nôtres, plus de services que des amitiés, où les goûts, le tempérament, le juger, sont semblables. En tous cas, et ruminage à part, comme tu dis, nous avons été fidèles à notre liaison. Malgré tes plaisanteries continuelles, tu t'es réjoui de tous les succès de mes études, et, plus tard, tu t'es intéressé à mes recherches philosophiques ; j'ai applaudi à tes bons coups de poing au collége, et depuis à tes victoires sur les pauvres Arabes. Je crois que notre amitié contient un enseignement ; grâce à toi j'ai pu ne pas trop dédaigner dans l'histoire la grandeur des hommes d'action, et grâce à moi, tu n'as point eu tout le mépris qu'ont d'ordinaire les soldats pour les penseurs.

« Ta démission m'étonne ; quoique je connaisse tes opinions depuis longtemps, je continue d'être surpris lorsque tu les affirmes par un acte quelconque. Je ne comprendrai jamais qu'un colonel, ayant toutes les qualités et tous les défauts d'un militaire, ne soit pas impérialiste, et ne soutienne point à outrance la constitution d'un état politique dont la grandeur est dans la guerre. C'est comme si, moi spiritualiste pur, je me permettais d'être républicain, comme si je rêvais le gouvernement par tous, quand ce que j'admire le plus c'est le gouvernement divin et absolu d'un seul. Ton fils me paraît destiné à être plus logique que toi dans ses erreurs ; il est païen en poésie ou en religion, puisque religion et poésie sont pour lui même chose ; il est républicain en politique, naturiste en philosophie, ce qui, pour les Allemands, signifie antisurnaturel. Avide d'observations, d'expériences, il n'ac-

cepte que les démonstrations du palpable, du visible, les enseignements de ce que tous les orgueilleux appellent le réel, c'est-à-dire les apparences fuyantes, modifiables, trompeuses de la nature. C'est entre les siens et les miens que la lutte est sérieuse. Ou nous croyons à l'esprit, ou nous croyons au corps, ou nous sommes fils de la terre, fils de Saturne, qui pour se nourrir dévore ses enfants, ou nous sommes fils de Dieu! Il faut choisir entre la logique de la révélation et celle de la science; toutes les logiques intermédiaires sont bâtardes, et font tort soit à la doctrine divine, soit à la doctrine humaine.

« Mais parlons de ta lettre, très-bourrue et très-amicale comme toi, dans laquelle tu me reproches d'avoir emprunté à Rousseau. La simplicité de tes connaissances t'égare. On emprunte sans cesse à ceux qui ont pensé avant vous, et cependant on ne leur doit pas plus qu'ils

ne doivent aux penseurs qui les ont précédés. Dieu ne renouvelle point à chaque saison les idées des hommes. Il se peut que Rousseau et moi nous ayons quelques raisonnements semblables ; de là à prétendre que je le copie il y a loin : Rousseau possède une intelligence élevée, mais, je te le dis une fois pour toutes, mon spiritualisme est fait avec du bronze, le sien fait avec de l'argile. Il veut retremper l'homme dans le contact journalier de la nature ; or, la nature est l'adversaire irréconciliable de l'esprit, elle est pleine d'attraits pernicieux, brutale, grossière ! Assez ! vous ne me comprendrez jamais à Bélise, ni ta mère, ni toi, ni ton fils. J'ai mieux à faire qu'à vous prêcher ; je vais former des oreilles pour m'entendre. Barron, j'aurai un disciple, je donnerai la pâture à une âme ! Ne parlons plus de nous, parlons de nos enfants, de leurs facultés, de leurs promesses. Voyons en eux et par eux l'avenir. Si

tu es content, mon ami, de faire revivre en ton fils tes énergies et ta bravoure, avec quelle joie je découvrirai l'enchaînement de mes doctrines dans l'esprit de ma fille ! Ne nous plaignons plus ; le ciel semble vouloir dédommager par des récompenses et des joies intimes, un soldat du droit humain comme toi, un apôtre de l'idée pure comme moi, de l'abandon de la gloire.

« Écris-moi ; les faits de ton fils ne me laissent pas indifférent ; développe sa pensée plus que ses vigueurs ; les temps, tu le sais bien, ne sont pas à l'action. Ma petite Laure est déjà une réfléchisseuse. Je te parlerai d'elle souvent. Que tu vas être heureux, Barron, d'apprendre que moi aussi j'ai un enfant ! Je saurai bien découvrir sous tes goguenardises, dans ta prochaine lettre, tout le plaisir que t'a causé cette bonne nouvelle.

« Ton ami quand même,

« Jehan. »

VIII

N'ayant que Laure pour élève, Jehan aurait pu s'appliquer à développer les facultés propres à l'enfant ; mais, loin de songer à l'individualité de sa nièce, il rechercha par quel procédé il pourrait le mieux pétrir et façonner ce jeune être pensant qu'on lui donnait à instruire. Théoricien entêté, l'oncle croyait à la vertu de ses théories et considérait l'intelligence humaine comme une pâte préparée pour le moulage.

Il composa un plan d'éducation très-raisonné, très-suivi, très-logique, et en fut si satisfait que, sans tenir compte des seize ans révolus de Pierre, il l'envoya au colonel Barron en lui conseillant de s'en servir pour son fils.

« Tu ressembles, lui répondit celui-ci, à ce colonel qui commanda un jour dix-huit cents paires de souliers pour ses soldats et fit prendre la mesure sur son pied qu'il avait colossal; il se trouva que lesdits souliers n'allaient qu'à treize de ses hommes! Ta fille sera peut-être parmi les rarissimes enfants à qui la mesure de ton esprit ira; mais, Dieu merci! mon Pierre ne sera pas un surmoulage, ce sera un être original. Je suis loin de désirer comme toi de consacrer ma vie à une machine à raisonnement perfectionnée. Depuis qu'ils ont inventé un dictionnaire qui fait des phrases tout seul, je me désintéresse de l'industrie de l'intelligence. Entre nous, et je ne vais pas le dire à mon fils

qui aime tous les progrès, je n'ai pas grand goût pour les mécaniques. J'ai peur qu'on ne fasse des canons qui se tirent sans canonniers et qu'on ne finisse par mettre deux artilleries en présence sans soldats! Ton plan d'éducation ressemble à toutes les machines. On dirait que tu moules de la fonte, que tu calcules la vapeur qu'elle pourra contenir, que tu chauffes à un degré prévu, et qu'il te suffira tout à l'heure de presser le piston pour que ça fonctionne! Si ta découverte d'esprit manufacturé aboutit, ta fille sera cent fois plus mécanique et moins humaine que toi, ce qui n'est pas peu dire, mon vieux! Tu as réfléchi, tu as essayé, tu t'es passionné malgré toi dans tes recherches, tandis qu'elle, la pauvre enfant, sera la théorie appliquée, étiquetée, classifiée. Si le cœur de ta fille est placide, développe-le plutôt que de fournir des raisons à sa placidité. Ne la perfectionne pas trop, grâce pour elle! N'essaye pas de réaliser

en cette fillette toutes tes espérances, tu la perdrais. Produit de serre chaude, peut-être rendu inféconď par trop de culture, elle serait une espèce de phénomène monstrueux, un défi jeté à la saine nature, à la saine humanité! En voilà une à qui je souhaite d'aimer un gars comme mon fils, lui si naturel, si humain, si personnel, si superbement enthousiaste! Je te le conduirai un jour. C'est un fier enfant que le mien, tu le verras, et alors, par lui, la lumière frappera sur tes yeux aveuglés! »

Le colonel Barron ne pouvait troubler son ami; sa façon plaisante d'apprécier le fameux plan d'éducation n'altéra en rien la sérénité de Jehan.

Laure d'ailleurs satisfit bientôt toutes les ambitions de son oncle. Esprit observateur, curieux, avide, elle embarrassa dès les premières leçons Jehan lui-même par ses continuels : Explique-moi ça!

L'oncle ne manquait d'aucune des ressources nécessaires à une éducation complète, M. Lepreux étant toujours prêt à courir à Reims lorsque le soir, à souper, Laure disait manquer de livres. Sosthènes trouvait ainsi, en obligeant sa petite-fille, une occasion honnête de faire sa partie d'impériale à son cercle.

La première période de l'éducation de Laure s'écoula lentement. La fillette ne résistait point aux raisonnements de son professeur et perdait chaque année un peu de cette volonté ferme qu'elle avait à sept ans. Tous les livres que son oncle lui choisissait, toutes ses études, obligeaient son esprit et sa pensée à marcher dans le même sens que la pensée de Jehan. Dès qu'il vit les précieux résultats de son éducation, le doctrinaire poussa plus vigoureusement encore sa nièce dans la voie qu'il suivait lui-même depuis quarante ans.

La bête noire de l'oncle était la science, et

tout ce qui pouvait se rattacher à un fait vivant, à un phénomène physique quelconque, à l'expérience, lui paraissait une étude inutile ou nuisible. Emporté par sa logique, le maître ne songeait ni aux aptitudes, ni à la liberté de son élève; il lui appliquait sa méthode orthopédique, convaincu que tout perfectionnement exclusif de l'esprit pur, comme il disait, est une conquête définitive.

Un jour, que par hasard Laure se plaignait de la sécheresse de ses travaux (elle avait parcouru des livres de botanique chez son père) Jehan lui répondit :

« Je rêve, chère fille, au moment où je pourrai verser sans parcimonie dans ton âme des enseignements élevés et faciles. Tu sèmes et alors tu récolteras. Après avoir franchi la seconde époque de notre éducation, lorsque tu atteindras tes quatorze ans, nous rejetterons les petits livres d'école, étroits d'idées, courts de

souffle, sans repos aucun, qui diminuent les grandeurs, les séries, les développements, et nous nous élèverons dans les hauteurs lumineuses des généralisations, de la philosophie des idées. Presse tes jours, ma fille ; fais qu'ils s'écoulent plus vivement, que les semaines succèdent aux semaines ; sors des contrées arides que tu parcours à la sueur de ton jeune front, et entre dans la terre promise de ton intelligence, dans ta vraie patrie. »

La conviction de Jehan, son éloquence, chassaient comme par miracle les fugitives hésitations de Laure. Entrée de bonne heure dans ce que son oncle appelait « la voie sacrée de l'esprit, » et retenue dans son inflexible ligne droite, la fillette travailla quelques années sans relâche, ne donnant à son professeur qu'un peu d'inquiétudes sur sa santé. Mais les soins de M. Lepreux, qui ne marchanda point ses prescriptions à sa petite-fille, quelques jours

de repos, le bon air que Laure respirait, assurèrent ses forces, rétablirent sa santé et fixèrent sur son beau visage les fraîches couleurs que la nature donne aux jeunes filles et aux fleurs qui s'épanouissent.

IX

L'élève de Jehan venait de prendre dix-sept ans ; elle était enfin assez instruite pour que son oncle pût l'initier à cette doctrine de l'idée pure dont il lui avait parlé tant de fois. Esprit quintessencié, abstracteur, très-subtil, méprisant le fait, l'observation, la vie, Jehan d'un coup d'aile atteignait Dieu ! Laure, au début de cette initiation, eut dans l'intelligence une sorte de vertige ; retenue sur des hauteurs qu'elle eût désiré atteindre degré par degré, elle croyait

tournoyer dans l'espace, son cerveau éclatait sous la pression de l'infini. L'oncle avait supprimé tous les livres, il professait oralement; mais les joies qu'il s'était promises à l'époque du couronnement de l'éducation de sa nièce ne lui vinrent pas sans luttes. .Si semblables que soient deux intelligences, elles diffèrent entre elles comme diffèrent les feuilles des arbres. Dans leurs études élémentaires, l'élève et le maître, dirigés par des livres qu'on discute à peine ne s'étaient point arrêtés à quelques dissemblances de leurs facultés ou plutôt de leurs procédés de compréhension. Aux leçons nouvelles, le moindre débat irritait Jehan, parce qu'il mettait en cause ses croyances et ses conclusions, le froissait, comme spiritualiste et comme auteur, dans les deux vanités les plus exigeantes qui soient au monde. Le développement des idées purement métaphysiques de Laure avait quelque chose de pénible, elle se sentait souvent lasse et

attristée, trop loin de terre ; la pâte de son esprit résistait au dernier moulage.

« J'ai eu tort d'abandonner mon livre sur l'éducation pour t'instruire ; je reviendrai à mon élève en écriture, disait parfois Jehan non sans quelque amertume, elle était autrement soumise que toi. Peut-être suis-je fait pour démontrer les formules de ma philosophie religieuse en un livre plutôt qu'en paroles. L'écriture s'émeut moins que la voix, elle résiste aux entraînements irréfléchis, elle est plus favorable à l'idée abstraite. »

La jeune fille cachait avec grand soin des préférences secrètes pour certains systèmes de philosophie religieuse, qui avaient aux yeux de l'oncle le tort irrémissible de s'appuyer sur les sciences vivantes, comme celui de Jean Reynaud par exemple, et qu'il déclarait plus dangereux que le matérialisme lui-même ! Laure ne protestait point, malgré le désir impatient qu'elle en

avait parfois; elle comprenait qu'une vie très-isolée, très-individuelle, sans joies aucunes, doit détruire dans l'esprit la tolérance des jugements.

Mais ce que Laure se reprochait comme un manque de loyauté envers Jehan, c'étaient ses lectures personnelles, ses études sur l'histoire, le plaisir qu'elle prenait à connaître, dans l'intimité des biographies, certains caractères d'hommes illustres. Ses confidences à son oncle eussent été à cet égard plus injustes que sa discrétion. Jehan eût souffert d'entendre son élève parler des succès, de l'influence d'un homme d'action sur l'humanité. Les théoriciens, appliqués à l'éternelle recherche de ce qu'ils nomment la cause première, l'idée pure, ne sont jamais satisfaits d'eux-mêmes, jamais calmés par le résultat de leurs efforts. Les meilleurs sont un peu aigris de n'avoir pas trouvé ce fameux absolu dont ils cherchent toujours la fuyante formule,

le terme insaisissable. C'est une race envieuse malgré elle que celle des théoriciens purement idéalistes. Avec leur dédain, leur excommunication, leur indifférence des grands faits naturels, ils semblent s'appliquer à bâtir sur le sable, et ils voient leurs plus pénibles constructions s'écrouler, disparaître sans laisser de traces. Adversaires nés de tout progrès vivant, quoi qu'ils osent prétendre quand ils n'ont point le courage et la logique de Jehan, ils sont tournés vers le passé facile à mettre en propositions mortes, ils sont inquiets du présent, ennemis de l'avenir, de cet inconnu qui s'affirmera contre eux. L'homme d'action, jaloux de faire bien, peut se dire à certaines heures : Je n'ai pas perdu ma journée! le savant dans une science expérimentale peut s'écrier : J'ai trouvé! mais le penseur qui cherche le pourquoi des idées humaines sans vouloir étudier l'homme, le pourquoi de l'impulsion des cho-

ses sans consentir à reconnaître la puissance du mouvement, des forces, des agents physiques, celui-là, comme Jehan, demeure dans la vie, malgré ce qu'il a cru découvrir, mécontent de l'univers qui ne lui livre pas tous ses secrets; il rapetisse l'histoire, ne pardonne point à ceux qui, emportés par leurs énergies ou leurs sentiments, ont marqué leur passage en traits de flamme dans l'humanité. L'idéologue méprise la société et jalouse tous ses progrès; il se croit le divin et il est fou! Lorque son penchant l'entraîne au fond des bois, c'est un parasite social, et il ferait mieux de cultiver son jardin.

Laure se demandait parfois si l'éducation qu'elle recevait de Jehan apaiserait à la fin sa soif d'apprendre, et elle se répondait hardiment: Non! Après tant d'efforts, tant de travail, la jeune fille voyait son intelligence pleine de lacunes, elle se sentait ignorante après tant

d'études. Laure n'eût point consenti à rendre son oncle entièrement responsable des inquiétudes et des exigences qu'elle trouvait en elle-même, et qui commençaient à poindre de tous côtés dans les profondeurs mystérieuses de son jugement personnel, mais l'élève ne pouvait non plus se reprocher des contradictions dont le professeur était coupable.

A la fin d'une leçon qui avait paru fatiguer Laure et donner à son esprit une sorte de courbature, Jehan dit à sa nièce d'un ton hautain :

— Tes ailes n'ont pas encore leur envergure, mon enfant, ta pensée n'a point conquis cette assurance qui permet de planer sans chute dans les espaces. Que dois-je faire pour t'accoutumer à mes hauteurs?

— Je crois, dit-elle avec lassitude, et s'oubliant pour la première fois, qu'il me faudrait prendre terre. J'aimerais à recommencer l'étude

des idées humaines en apprenant l'histoire des peuples. Si je connaissais bien la généalogie, les migrations, le territoire, les goûts, les aptitudes, le caractère, les coutumes, les conquêtes d'une nation, je devinerais aisément quelle philosophie, quelle croyance la dirigera ! J'aimerais à voguer sur l'océan des âges, à planer dans le temps plutôt que dans l'espace; nous nous arrêterions, mon oncle, à l'entrée des grands ports, et, contemplant avec la sérénité des immortels l'agitation des villes anciennes, leurs combats, leurs triomphes, leurs jeux, jusqu'au détail de leur vie intime, nous comprendrions combien est grande la fortune de naître tard dans les sociétés et de pouvoir voyager à travers les temps accomplis. Exilée du monde comme toi, je me plairais au milieu de la foule des héros innombrables de l'histoire. J'y choisirais mes affections, mes haines, et je vivrais à la fois solitaire et entourée, hors de la société

présente, heureuse avec mes affections posthumes.

— Anathème! s'écria Jehan indigné; la rébellion, l'erreur, le matérialisme, sont entrés dans ton âme. Tu parles de l'histoire comme Lucrèce parle de ses romans. Non, non! Dieu ne voudra pas que j'aie tant travaillé, que j'aie perdu tant de loisirs précieux, pour t'enseigner à mieux traduire les goûts d'une imagination puérile et exaltée. Mon enfant, ma fille, je te conjure de faire tous tes efforts pour ne pas ressembler à ta grand'mère!

L'apparente justesse de ce reproche frappa la jeune fille, et, s'accusant aussitôt elle-même, elle supplia son oncle de la conduire comme il l'avait fait jusqu'alors, avouant que seule elle se perdrait. Les remontrances de Jehan arrêtèrent les premiers élans de l'imagination de Laure. Ressembler à sa grand'mère, qu'elle considérait comme une intelligence maladive,

passionnée, capricieuse, l'effraya et la fit rentrer brusquement dans le chemin aride et sans lumière où l'entraînait son professeur.

X

Jehan était philosophe spiritualiste dans le sens complet du mot. Jusqu'à lui, répétait-il sans cesse, aucun penseur n'avait poussé si loin la logique du spiritualisme.

« La nature, ma chère Laure, disait Jehan, n'est qu'une chose inerte en soi, stupide, aveugle, sans conditions déterminées, sans lois fixes, recevant des impulsions quotidiennes, exécutant les manœuvres voulues par le Créateur. L'homme n'est qu'un esprit, sans liaison intime

avec le corps qui le recouvre, c'est une liqueur divine enfermée dans un vase d'argile grossière. »

L'oncle ajoutait quand il voyait sa nièce attentive :

« Dieu plane sur les univers matériels ; il a emprisonné l'esprit de l'homme dans un organisme pesant pour que l'essence imperfectionnée (notre esprit) ne soit pas douée des mêmes attributs que l'essence parfaite (l'esprit divin) et ne heurte pas cette dernière dans l'infini où elle règne ; c'est seulement lorsque l'esprit de l'homme a subi tous ses degrés de perfectionnement qu'il jouit sans entraves d'une liberté dont il ne peut plus abuser. »

Jehan ne cherchait à se représenter ni la forme de Dieu ni celle de notre âme, par la raison spécieuse que notre organisme, l'épaisse matière de notre corps, voilent et troublent notre esprit au point de nous empêcher de voir clai-

rement les qualités abstraites. Il prétendait que l'idée pure de la forme n'est pas plus compréhensible que la forme de l'idée pure.

— Des mots, des mots! lui répondit un jour son beau-frère; au fond de pareils mots il n'y a pas plus de vrai esprit qu'il n'y a de vin dans une bouteille vide.

Le nom d'Être suprême dont M. Lepreux honorait la divinité mettait le philosophe hors de lui.

— L'esprit divin n'est pas un être, reprenait Jehan. Sachez donc une fois pour toutes, Sosthènes, qu'aucune parcelle de matière n'a souillé sa spiritualité.

— Ça serait bien le diable, répliquait M. Lepreux, que l'Être suprême ne vive pas un petit peu puisqu'il pense. Je vous ferai lire mes journaux de médecine, et la science vous prouvera, beau-frère, qu'on ne peut pas penser sans organes pensants et vivants.

— La science est un mirage, une hallucination, disait l'oncle. Dieu a donné à l'homme l'idée de la science pour l'occuper, l'attirer hors des jouissances dangereuses. Ainsi la mère attentive et sage fait construire à son jeune fils des palais, des forteresses, l'encourage à croire qu'il travaille, l'amuse et le distrait prudemment avec des bâtisses de carton ou de sable.

— Quel moyen donc, demandait Lucrèce, notre pauvre âme a-t-elle de se faire entendre du geôlier qui l'a emprisonnée dans un corps?

— L'esprit divin, ma sœur, continuait l'oncle heureux de trouver une occasion de prêcher, pénètre incessamment la matière, comme les vibrations de la lumière et du son pénètrent les corps.

— Voyez, le traître! s'arrange-t-il bien de cette science qu'il nie? répliquait Sosthènes. Moi, j'aurais dit tout bêtement: l'esprit fait: toc! toc! et le bon Dieu accourt. Esprit saint,

descendez en moi! Non, répond l'Esprit saint, je ne descends pas! Voilà un cantique fait pour vous, beau-frère! Vous êtes un spiritiste, et pas autre chose.

— Dieu descend-il, mon frère? demandait encore Lucrèce très-sérieuse; vient-il à la prière de l'homme? le miracle qu'il fait pour nous entendre, le fait-il pour que nous l'entendions? est-ce qu'enfin tu le sens lorsqu'il est en toi?

— Oui. Son apparition illumine mon esprit, me fait tressaillir et me découvre une vérité spirituelle restée pour moi jusque-là dans les ténèbres.

— Dieu distribue-t-il la pâture à l'esprit de l'homme comme la pâture aux petits oiseaux?

— Oui, il essème les vérités, les fait germer, les reprend pour les purifier; il les accorde avec le mouvement qu'il imprime aux êtres et aux choses. La vérité est à la fois éparse

et une sous la forme divine dans l'infini.

— Ton Dieu est injuste, Jehan; s'il était juste, pourquoi nous aurait-il mis un bandeau sur les yeux en nous disant : Marchez droit! Qui de nous lui a demandé l'imperfection?

— Là est précisément l'admirable justice divine; notre esprit est libre, responsable. Les penseurs doivent conquérir chacun la vérité spirituelle; il n'y a point, entre eux, de solidarité de perfectionnement. Les découvertes scientifiques peuvent se prouver de l'homme à l'homme, les découvertes spirituelles ne s'affirment que de Dieu à notre esprit.

— Mais tu condamnes les prêtres, le culte, tu détruis les temples, s'écria Lucrèce, toujours romantique, et qui conservait encore la folie surannée des cathédrales.

— Non, ma sœur, le prêtre est nécessaire à la multitude des hommes et des femmes, aux enfants; il est l'interprète de la parole de Dieu,

le traducteur de sa pensée, le trait d'union entre le créateur et sa créature. Les temples, leurs décorations intérieures, la lampe mystérieuse au fond du sanctuaire, les parfums, les voûtes, sont des symboles, des images, avec lesquels on appelle l'attention des âmes faibles ou vulgaires, ou ignorantes. C'est ainsi, c'est avec des images que tous les éducateurs forcent à la compréhension ceux qu'ils instruisent. Peu de gens savent lire seuls dans le grand livre divin! Je ne pensais pas à la foule, mais aux élus, aux philosophes, j'entendais parler des prêtres du spiritualisme, de ceux qui, sans intermédiaires, conversent seuls à seuls avec Dieu.

— Parbleu, si je ne me trompe, ma religion de l'Être suprême est bonne aussi, dit M. Lepreux. Depuis que j'ai vu le tonnerre tomber sur une église et sur un curé, il me semble inutile d'user de l'un ou de l'autre, et

je suis justement parmi les philosophes qui se mettent sans intermédiaires en rapport direct avec le terrible père des hommes, conducteur de la foudre.

— Mais, mon frère, reprit encore Lucrèce, comment se fait-il que l'Esprit ait eu besoin de créer les univers matériels qui lui donnent une occupation indigne de sa spiritualité? comment a-t-il créé l'homme et le mal? il s'ennuyait donc?

Jehan ne répondit pas. Lucrèce avait découvert par hasard le défaut, le point faible du système !

Laure, qui s'était tue jusque-là, repartit :

— Dieu a créé l'esprit de l'homme imparfait, il le perfectionne, il se l'assimile, il l'immortalise, parce que sa divinité est active, qu'il a le désir sublime d'ajouter sans cesse à la somme de ses perfections, et de pétrir, de former pour cela des éléments toujours nouveaux.

— O ma fille! s'écria Jehan avec enthousiasme, je te remercie! tu viens d'ébaucher le complément de mon système.

— Enfant admirable, je me proclame ton disciple, dit Sosthènes qui n'entendait pas être dépassé dans l'admiration qu'il avait pour sa petite-fille.

XI

Depuis quelques années, Lucrèce prenait son parti de vieillir. L'incomparable beauté de Laure lui faisait oublier ses plus chères prétentions. Tout entière livrée à sa solitude, elle refusait de lire les livres nouveaux, qu'elle déclarait, sans exception, ou réalistes ou classiques. Madame Lepreux vivait donc de plus en plus étrangère à ce qui ne se rapportait point à ses pâles et mélancoliques héroïnes, à ses héros tourmentés et fatals.

Sosthènes avait appris à boire davantage, résultat dont il se montrait fort content, à cause, disait-il, de son amour pour l'humanité. Il prétendait dévoiler au monde malade le plus grand des enseignements trop peu répandu, à savoir : que le vin est le meilleur des remèdes, la panacée universelle ; qu'il guérit à lui seul toutes les maladies morales ou physiques, calme l'angoisse, endort la douleur, chasse la tristesse, panse les coups de bâton, conjure les épidémies, disperse les humeurs et encourage, par-dessus le marché, à toutes les pratiques de la vertu : au pardon des injures, à la générosité, à la charité. « Qui mieux que le vin, ajoutait-il, fait mépriser les fausses grandeurs, la richesse excessive et immorale, la gloire vaniteuse, les systèmes philosophiques ennuyeux, les religions intolérantes, et porte enfin le bon buveur qui a bien bu à considérer tous les hommes comme ses frères ? »

Une inquiétude pourtant troublait l'esprit béat de Sosthènes : c'était celle du mariage de sa petite-fille. Combien de fois regretta-t-il de n'avoir pas songé, en quittant Reims, à ce qu'il appelait l'établissement de Laure ! M. Lepreux s'accusa d'être un égoïste et se gourmanda au moins une fois le jour dès que les dix-sept ans de sa petite fille eurent sonné. Qui viendrait la lui demander au fond des bois des Tournelles pour la rendre heureuse et la conduire dans le monde, où elle brillerait certainement encore plus que Lucrèce ? Au cercle de Reims, ses vieux amis le consolaient en lui disant qu'on le savait riche, que Laure était belle, un peu singulière dans un temps où, faute de véritable originalité, on recherche le singulier, l'étrange ; que, par conséquent, il tomberait un matin à Laure un épouseur excentrique réalisant jusqu'aux désirs de la romanesque madame Lepreux.

Sosthènes osa raconter un des entretiens de son cercle à sa femme. Elle devint attentive et rêva un roman, un amour au fond des bois, sous ses yeux, dont elle suivrait les péripéties, auquel elle prendrait part, qu'elle conduirait peut-être elle-même au dénouement.

Ce récit de M. Lepreux fut très-goûté par Lucrèce et permit à l'époux dédaigné de causer quelquefois avec sa femme et de se faire écouter d'elle; Sosthènes se montra très-fier de cette faveur, mais n'en abusa point, car il avait pris l'habitude d'employer les jours de beau temps à la chasse et d'occuper les vilains jours brumeux, soit dans des conversations intimes avec le vin de Sillery, soit à la revue générale de l'armée de ses bouteilles.

XII

JEHAN A BARRON

« Fin juillet 1865.

« J'éprouve une joie dont je veux te faire part tandis qu'elle est toute chaude, à toi qui me reproches sans cesse ma froideur et ma placidité..

« Hier au soir, pour la centième fois, une discussion s'était engagée entre moi, Lucrèce et Lepreux sur mon spiritualisme. Je n'eusse point cru ma sœur capable de fournir des argu-

ments serrés, presque logiques, comme ceux qu'elle apporta dans notre dispute. Je la supposais entièrement absorbée par la lecture de ses mauvais livres et fort indifférente à tout ce qui n'est pas intrigue, drame ou sentimentalité. La solitude est la meilleure des conseillères! Lucrèce me posa tout à coup une question à laquelle je n'avais pu encore me répondre moi-même; celle-ci : « Pourquoi Dieu a-t-il créé « l'homme et le mal ? il s'ennuyait donc? » Laure repartit sans hésitation : « Dieu ne se « laisse gouverner que par un désir : celui d'a- « jouter sans cesse à la somme de ses perfec- « tions et de pétrir, de former pour cela des « éléments toujours nouveaux. » O mon ami, avec cette parole trois fois sainte, mon spiritualisme est une statue sans soudure, coulée dans un moule énorme, grand comme l'infini! Les joies des savants dans les sciences vivantes, des inventeurs de procédés industriels, ne peu-

vent être comparables à celles du penseur religieux qui se dit : « J'ai trouvé une formule de « vérité éternelle. »

« Que fait ton fils? est-il devenu à Paris cet être complet, tour à tour penseur et homme d'action, dont tu rêvais autrefois? Profites-tu de sa science pour toi-même? as-tu mis d'accord ta sensibilité pour la nature naturante, ton amour de la guerre, tes instincts de soldat et ton républicanisme?

« L'éducation de Laure est terminée. Je ne puis plus ajouter aucun ornement à cette belle intelligence. Je ne serai maintenant qu'un ami pour celle qui m'a donné la clef de voûte de mon système. Qu'elle est grande, ma fille! quel caractère! Son esprit domine avec facilité les troubles de son cœur et les incertitudes de sa jeunesse; l'humaine passion ne saurait ni l'atteindre ni l'émouvoir! Elle a franchi par bonds superbes tous les degrés du développement spi-

rituel; l'instinct, l'imagination, le sentiment déraisonnable, ne peuvent rien sur elle. La sérénité règne dans cette âme que Dieu inspire et contemple!

« Tu me dis dans tes dernières lettres que l'indifférence des esprits pour les questions sociales, leur résignation en politique te révoltent. Sache que cet état paisible des âmes aide merveilleusement à l'éclosion des idées pures. J'espère donc que les peuples ne livreront pas les beaux combats que tu vois encore à livrer. Le temps me plaît à moi; malgré mon éloignement du monde, je vois qu'un souffle puissant de spiritualisme passe pour balayer les sciences positives. Les hommes comprennent enfin que les progrès scientifiques mènent droit à l'athéisme; on se raccroche aux vieilles formules, aux vieilles traditions, faute de mieux; les esprits élevés sentent le péril et se rallient au catholicisme plutôt que de voguer sans gouvernail

sur une mer furieuse. Peut-être mon heure est-elle venue d'écrire et de montrer le port. Toutes les formes des vérités seulement humaines se démodent, tous les cultes se pervertissent, toutes les lois se faussent, toutes les sûretés sociales deviennent des dangers, toutes les sciences se détruisent les unes les autres! Le spiritualisme seul, accepté dans toute sa pureté, dans toute sa logique, peut moraliser notre société corrompue, sauver les âmes et montrer que le salut de l'esprit importe autrement que toutes les joies du monde. Oui, le temps me plaît! Les vérités spirituelles s'établissent sans secousses dans la paix! Je ne crois pas comme les Juifs que Dieu préfère dicter ses lois durant les orages; il les grave lentement au fond de l'âme des solitaires. Le bruit de la foudre n'est pas l'accompagnement qu'il faut à la voix de l'Esprit divin. Il aime à parler dans le silence à qui l'écoute. Je l'ai entendu et je vais redire sa parole.

« Toi, Barron, qui as trouvé cent fois dans des batailles l'expansion de tes énergies, toi qui ronges ton mors comme un cheval de guerre oublié dans un camp, regarde-moi passer ! Ce n'est pas avec le sabre que je fais mes conquêtes, c'est avec la parole écrite, lue dans le calme et la paix !

« Ton JEHAN. »

BARRON A JEHAN

« Paris, août 1865.

« Mais c'est un hosanna que ta lettre, le Cantique des cantiques ! Je la lis et relis avec stupéfaction. Tu t'échauffes donc, mon camarade? A la bonne heure ! Il faut que j'aille voir le phénomène que tu présentes, comme disent les livres de mon fils. Un homme qui a trouvé la clef de voûte d'un système philosophique, ça doit

être curieux et ressembler furieusement à un toqué.

« Quand tu me débites tes homélies sur ta nièce, sais-tu que je n'ai pas du tout envie de répondre : Ainsi soit-il! Tu as toujours l'air de me chanter avec cette Laure si perfectible, si perfectionnée, si parfaite : « J'ai du bon tabac, « tu n'en auras pas ! » Peut-être que j'en voudrais bien; j'ai un beau garçon à marier et tu n'es pas généreux !

« Ta missive est venue me trouver à Paris où je suis depuis quatre jours auprès de mon cher enfant. Pierre est nerveux, mécontent. Persuadé qu'il manquait d'air à Paris, il est allé passer quelques jours en Suisse : mais la grande nature ne l'a point calmé ; il dit que les paysages suisses sont austères, d'une poésie protestante, ce qui ne signifie pas aimable pour un païen. Les lettres que ma mère recevait de notre voyageur à Bélise l'ont inquiétée, son brusque re-

tour à Paris l'a surprise, et elle m'a forcé de sortir de ma tanière pour rejoindre le cher fils. Je profiterai de cette escapade, j'irai t'embrasser et jouir de ton enthousiasme pour ta clef de voûte. J'invite Pierre en ton nom; la campagne lui fera du bien. Les sites, les grandes montagnes des Tournelles, d'après ce que je sais, ne l'écraseront pas comme la Suisse, avec leur sévérité, leurs contours durs, leur majesté hautaine.

« Pierre me surprend et m'inquiète; il est las, il a trop travaillé, son enthousiasme l'épuise. Il en sait par trop long, et je crois perdre la tête quand je l'entends discuter avec ses camarades. Tous ces gaillards-là ne peuvent parler d'un point sur un i sans remonter au déluge. Des moutards de vingt à vingt-cinq ans vous piquent une tête dans l'universel à tout bout de champ, font le plongeon et sortent de là sans même secouer leur jeune crinière, prêts à recommencer l'exercice. Ils me fatiguent et je ne

les comprends pas avec leur science qui doit transformer le monde. Est-ce qu'une science a jamais bouleversé quelque chose? Or, les transformations sans bouleversements, je n'y entends rien, moi ; c'est comme une victoire sans guerre! Pierre et ses amis se déclarent aussi avancés que moi en politique et ils me le prouvent avec des formules scientifiques. Est-ce qu'ils se moquent de moi, ou suis-je un vieux bêta ?

« Autrefois, pour démontrer nos opinions, nous autres, nous criions : *vive le roi !* ou *vive la république!* on savait ce que ça voulait dire, c'était clair comme le jour. Sont-ils compliqués nos enfants ! sont-ils bavards ! comme ils m'ennuient !

« J'ai vu le directeur de la Jésuitière où tu professais. J'ai chez lui le fils d'une cousine. Ce bonhomme-là n'est pas non plus très-content des siens : « Ah ! monsieur, me disait-il, l'époque des succès de notre grand Jehan est passée ;

nos élèves ont tous aujourd'hui bien peu de religion ! Malgré leur hypocrisie, des dehors pieux, ils n'aiment que le plaisir, ce sont de vrais petits crevés ! » Ne t'offusque pas de l'épithète, elle est des plus à la mode.

« Pauvre vieil ami, cette réminiscence de religiosité dont tu parles ne profitera pas à ton spiritualisme ; jamais les dévots n'ont été plus occupés des avantages matériels de la religion et, en aucun temps, ils n'ont sacrifié avec tant d'indifférence l'esprit à la lettre. Je te vois d'ici prêchant, tu serais bien vite excommunié ; je te vois écrivant, tes livres seront brûlés !

« Pierre vient de finir une thèse sur laquelle ses camarades s'extasient et qui me paraît insensée. Une chose cependant me ravit, c'est que mon fils n'est pas satisfait de son travail. « Je me sens excessif, surabondant, me disait-il hier, j'ai trop de sang militaire dans les veines ; je galope à travers tout, je veux tout combattre, tout con-

quérir. J'étudie et je connais bien les sujets que je traite, mais, quoi que tu en penses, mon père, j'ai trop d'impatience d'agir, trop peu de calme d'esprit, trop de tempérament, et je ne cherche dans la science qu'une arme contre les préjugés. On ne peut pas aimer ensemble, je le crains, la science et l'action ; il faut sacrifier l'un de ces goûts à l'autre ; au lieu de doubler l'homme, ils le tiraillent, le partagent, et détruisent en lui cette belle qualité si nécessaire à tous les actes et à toutes les pensées, l'équilibre. »

« Pierre a raison, me voilà de son avis, le père et le fils s'entendent encore une fois et se comprennent pour te vexer! Décidément les Barron sont nés pour être soldats de quelque chose ; ils sont faits pour agir, non pour vivre en tête-à-tête avec des bouquins ! J'avais eu un instant l'effroi de voir Pierre dévoré par la science, cette affamée qui engloutit toutes les énergies extérieures. Il était tellement

empoigné par ce qu'il appelle le mouvement scientifique, si convaincu que dans notre temps la science seule marque les étapes du progrès; il étudiait avec tant de passion, il s'arrangeait si bien de Paris qu'il déteste, que son professeur, un combattant de 1848, que sa grand'mère si vivante, que moi, nous avons été pris de frayeur et nous nous sommes demandés avec désolation si notre beau fils n'allait pas devenir un savant, rien qu'un savant! Il n'en est rien! mais Pierre souffre, mais Pierre s'interroge, s'attriste, ou s'enfièvre. J'étais ainsi avant d'aimer ma chère femme. Paris n'est pas bon pour ces états-là, il faut la tranquillité de la campagne et j'ai l'idée que la paix des Tournelles le guérira.

« Quels admirables prétextes je découvre dans ce que je pense et dans ce que je t'écris pour nous chamailler! Je me promets d'interminables disputes. J'entends que mon fils et ta

fille prennent part à nos batailles ; je conduirai le feu et je me croirai encore là-bas colonel de cavalerie. Souviens-toi qu'il y a près de douze ans que nous ne nous sommes embrassés ! Tudieu, je voudrais partir tout de suite, mais il y a la fameuse thèse à imprimer ; imprimons vite et partons. Gare à ta solitude ! Les hamadryades de tes bois, habituées au silence, vont s'enfuir épouvantées à notre approche. Pierre et moi nous faisons du bruit comme cinquante. J'espère que Lepreux m'emmènera tous les jours à la chasse ; se souvient-il de m'avoir vu à Paris chez toi ? Un homme qui possède à soi tout seul un bois de huit cents hectares avec lapins et perdreaux, qui fait du vin de Champagne avec ses vignes, j'en veux cultiver l'amitié !

« A bientôt ! ne perds pas la clef de voûte de ton système, j'en aurais trop de chagrin, et ça ne serait pas moi qui t'aiderais à la retrouver !

« Ton ami, Barron. »

DEUXIÈME PARTIE

XIII

L'annonce de la visite du colonel Barron et de son fils bouleversa pendant quinze jours les calmes habitudes des Tournelles. Sosthènes fit tapisser et remeubler deux chambres à la ferme, malgré les protestations du beau-frère, qui ne demandait pour son ami qu'un lit de camp et une chaise.

Le vieux médecin et Lucrèce ébauchèrent cent projets durant ces quinze jours et eurent ensemble d'interminables conversations. Les grands parents virent dans le fils du colonel ce mari tant désiré pour Laure, mari intelligent, jeune, et dont la famille réunissait toutes les conditions de richesse, d'honneur, de convenance, qu'on pût rêver.

« Un officier bourguignon, beau buveur et bon chasseur sans doute, vraiment quelle fortune ce serait de l'avoir pour allié ! » se disait Sosthènes après avoir songé au bonheur de sa chère petite fille.

Jehan regrettait de ne pouvoir offrir une chambre à Barron chez lui; mais il était impossible de reconstruire la vieille maison en quinze jours. Il se résigna d'autant plus facilement à laisser son vieil ami chez Lucrèce, qu'il ne se sentait point d'humeur à changer ses habitudes pour Pierre.

Le grand jour venu, Sosthènes se mit à la disposition de son beau-frère pour aller chercher le colonel et son fils à la gare de Reims. Jehan avait pris la fièvre à la pensée de sortir de ses bois.

Dès le matin du samedi 8 septembre 1865, les deux valets de charrue, commandés par le grand Louis, nettoyèrent ce qu'on appelait aux Tournelles la berline de chasse. On répandit du sable sous la grande porte, on rangea les charrues et les instruments de labourage, on ramassa les troncs d'arbres et les cent vieilles choses qui s'amassent dans la cour des fermes. Fanchon tua autant de poules, de poulets et de pigeons que s'il se fût agi de traiter vingt personnes. M. Lepreux séjourna dans sa cave depuis une heure de l'après-midi jusqu'à trois, et il fallut que le grand Louis allât chercher son maître pour l'arracher à la revue de ses bouteilles et l'obliger à monter en voiture.

Laure, très-désireuse de bien recevoir les amis de son oncle, surveilla les préparatifs du souper. Fanchon, qui avait monté en grade, et qui, de cuisinière des domestiques, était devenue, selon son dire, cuisinière de la salle à manger, fut dans un tel contentement d'obéir à celle qu'elle appelait sa demoiselle, que, s'appliquant à faire de son mieux, se surpassant, elle prépara au colonel et à son fils un dîner des plus réussis. Les Bourguignons, aussi beaux buveurs que les Champenois, sont de plus fort sensibles au bien manger.

Laure plaça elle-même des fleurs sur la table ; elle s'essaya au rôle de maîtresse de maison que Lucrèce méprisait et dont Jehan ne lui avait point laissé soupçonner l'existence.

La réception se faisant à la ferme, l'oncle y arriva de bonne heure dans un costume noir très-soigné qu'il croyait porter depuis douze ans, à peine usé et défraîchi. Il disait, en par-

lant de son habit, qu'autour de lui les choses matérielles elles-mêmes subissaient l'influence de ses idées. Mais cinq fois déjà, à force de ruse, Laure était parvenue à changer les vêtements du philosophe sans qu'il en devinât rien.

La berline, si le train de Paris n'avait point de retard, devait arriver à huit heures précises, heure ordinaire du souper. Madame Lepreux, vêtue assez ridiculement de mousseline blanche, Laure, avec une simple robe de fine toile grise, Jehan, bien emprisonné dans sa haute cravate, tous trois silencieux, impatients comme des hôtes qui donnent rarement l'hospitalité, regardaient la grande aiguille de la pendule glisser avec lenteur sur le cadran.

A huit heures un quart, les sons éclatants des vigoureux coups de fouet du grand Louis avertirent tout le monde à la ferme de l'arrivée des voyageurs. Bientôt le colonel, son fils et Sosthè-

nes, plus bruyant l'un, plus bruyant l'autre, se précipitèrent dans le salon.

Jehan, madame Lepreux et Laure, surpris par cette brusque entrée, demeurèrent un instant abasourdis.

Barron, très-ému, embrassa dix fois son vieil ami, puis, prenant son fils, il le jeta dans les bras du philosophe.

— Embrasse-moi aussi ce garçon-là, dit-il, c'est de mon sang et de ma chair. Pardonnez-moi mon impolitesse, ajouta le colonel en se tournant vers la maîtresse de la maison; je suis en vérité, madame, bien heureux de revoir votre frère.

— Imaginez que vous êtes chez vous, colonel, dit Sosthènes, et ne vous excusez de rien.

— Votre mari et moi, madame, nous sommes déjà liés comme deux vieux de la vieille. Je bataillerai contre son grand empereur, et, en nous

pourfendant, nous nous entendrons le mieux du monde; mais serez-vous assez bonne pour tolérer le tapage que nous ferons et qui déjà m'a tout l'air de vous assourdir?

— J'ai eu à votre entrée, je le confesse, un moment de surprise, répondit Lucrèce avec bonne humeur, mais il est passé, colonel, et je ne désire plus qu'une chose, c'est d'applaudir à vos victoires. Je ne partage pas l'enthousiasme de Sosthènes pour le grand empereur, et, si vous voulez bien m'accepter comme recrue, je bataillerai avec vous contre mon mari.

— Bravo, il est vaincu d'avance! s'écria Barron.

— Soupons, messieurs! dit Sosthènes.

Pierre s'était empressé auprès de Laure.

— Mademoiselle, dit-il, on oublie de nous présenter l'un à l'autre; mais je vous connais depuis si longtemps, que, pour moi, je trouve la cérémonie tout à fait inutile.

—Bien parlé, ajouta M. Lepreux. Allons, précédez-nous, enfants!

Pierre prit le bras de Laure et le plaça sous le sien avec familiarité. La jeune fille eut grand'peine à retenir un cri d'effroi; elle arriva chancelante à table, courbée comme une sensitive que le souffle de l'homme effleure pour la première fois.

Le colonel avait offert son bras à madame Lepreux, et marchait avec elle derrière les jeunes gens.

— Ah! madame, le joli couple! dit-il en se penchant à l'oreille de Lucrèce : ne trouvez-vous pas que ces deux beaux êtres semblent faits l'un pour l'autre ?

— Ils sont faits l'un pour l'autre, monsieur, répéta Lucrèce à voix basse.

— Je désire qu'ils se plaisent, madame, ajouta le colonel, et je compte sur votre

appui pour mener à bonne fin un projet qui me sourit depuis dix ans.

Laure n'avait pu regarder d'un œil indifférent le colonel et Pierre, dont son oncle lui parlait sans cesse, soit pour critiquer leurs opinions, soit pour rechercher de quelle manière on arriverait à convertir des esprits honnêtes aussi aveuglés. Jamais jusque-là on n'avait reçu à la ferme des visiteurs intéressants. Quelques chasseurs rémois, vieux amis de Sosthènes, vieux buveurs comme lui, venaient souvent passer quelques jours aux Tournelles; mais ils habitaient d'ordinaire un rendez-vous de chasse que M. Lepreux avait fait bâtir à la limite de ses bois, et où ils se plaisaient bien plus qu'à la ferme, n'étant pas forcés là de subir les grands airs de Lucrèce.

Durant le repas, malgré la gaieté de son jeune voisin, sa grâce aimable, Laure ne répondit à aucune des avances qu'il fit pour provoquer son

attention. Pierre était de ces natures coquettes et liantes dont l'impérieux désir en face d'une jolie femme est de plaire. Laure, à première vue, l'intéressait sans l'émouvoir. D'une beauté peut-être trop régulière, à laquelle la jeune fille ajoutait une gravité de physionomie excessive, elle parut au fils de Barron répondre entièrement à l'idée qu'il s'était faite d'une femme à l'esprit plein d'abstractions, ferme en ses utopies, étrangère à toute vanité, telle enfin que Jehan l'avait décrite dans ses lettres. Il eût voulu immédiatement entrer en luttes d'opinions avec Laure, discuter, parler, combattre. Très-spontané, ardent, sincère, bon et fort, beau et brillant, Pierre possédait un charme irrésistible.

— Je crois que ton fils me plaira quand même, dit tout haut Jehan à son vieil ami au bout d'une heure.

— Merci! répliqua en riant le jeune homme. Eh bien, monsieur, vous me plaisez à moi de-

puis toujours. On m'a dit de vous aimer, et je vous aime. Je crains que vous ne nous ayez pas rendu le même service auprès de votre nièce.

— Laure ne vous ressemble en rien, mon enfant, repartit l'oncle. Je n'aurais pu, à l'avance, lui inspirer de l'affection pour votre père ou pour vous ; quelque estime, oui. Elle est raisonneuse et calme, ma fille, et c'est lentement, en vous connaissant elle-même, qu'elle pourra vous apprécier.

— Comme elle est belle, ta nièce! dit le colonel à l'oreille de Jehan ; c'est une magnifique statue de marbre de Paros ; non, ce n'est pas une femme naturelle! Minerve ne devait pas répandre plus de froidure autour d'elle.

— Laure est sage, répondit l'oncle tout bas, elle se garde des entraînements qui vous gouvernent, vous autres, et qui sont toujours les produits trompeurs et grossiers des sensations.

— Rhéteur insupportable! s'écria Barron avec

une colère plaisante, je retrouve auprès de toi l'irritation que me causent tes lettres ; il faut que mon fils et moi nous te réchauffions, sans quoi tu te conserverais indéfiniment comme l'ours des glaces de la Sibérie. Je veux mettre le siége devant tes forteresses de sophisme et les raser comme on rase des murs ennemis après un victorieux assaut.

— Qu'a-t-il donc osé dire, le traître? demanda Pierre.

— Impossible de le répéter, cela concerne mademoiselle Laure.

— Exigez qu'on nous redise cette abomination, belle voisine, ajouta Pierre.

Laure ne sut que répondre ; toujours plus troublée par ce voisinage que le jeune homme invoquait déjà comme un titre d'intimité, elle baissa la tête et se sentit confuse, timide et sotte. L'aisance de Pierre, son naturel, parurent enviables à l'élève de Jehan ; elle regretta de ne

rien savoir du monde et crut que l'aplomb du jeune homme venait de l'habitude qu'il avait des façons de la société. Laure se dit tout à coup qu'elle ignorait les usages, les convenances, et qu'elle pouvait faire cent bévues qui la compromettraient irremédiablement aux yeux de Pierre. Il lui fallut un grand quart d'heure pour reprendre confiance en elle-même, pour faire appel à sa fierté, pour retrouver son calme habituel.

— N'étiez-vous pas à Montmirail ? demanda en riant le colonel à Sosthènes. Il me semble que j'ai entendu autrefois conter quelque chose comme cela par Jehan.

— J'ai fait une partie de la campagne de France, répliqua M. Lepreux déjà grisé. Ah ! vous buvez comme un vrai Bourguignon, colonel, vous buvez bien et je vous estime fort. Si avec cela vous aimiez mon grand empereur, vous seriez le modèle des hommes !

— Et le phénix des hôtes de ces bois! ajouta Barron. J'aime mieux votre vin, docteur. Est-ce que vous avez réellement pris part à quelque engagement autour d'ici? On se battait bien en Champagne alors, et c'est une belle guerre que celle qui a pour but de chasser l'étranger.

— Si l'on se battait bien alors, ne m'en parlez pas; je m'en souviens de reste : boum, boum, badaboum! Je vous confesse même que pendant quelques années après cet événement j'eus de la répugnance pour les coups de fusil; mais l'amour de la chasse triompha de mes souvenirs. D'ailleurs, il y a une diable de différence entre un coup de fusil et un coup de canon; vous le savez, colonel. Oui, j'ai pris part à la campagne de France! Je couche encore dans le lit où coucha le grand empereur. J'aime la guerre et je veux que nous la fassions à tous ceux qui nous regardent d'un air goguenard par-dessus la frontière. L'empire est le gouver-

nement de mon choix; vivent les empereurs!

— Grand-père, dit Laure sévèrement, votre enthousiasme vous fait oublier le premier des devoirs de l'hospitalité.

— Quel devoir?

— Le respect qu'un hôte est tenu de montrer pour les opinions de ses convives.

— Je bois à mon opinion, repartit Sosthènes humblement, libre à eux de boire à la leur.

— Nous y buvons! dirent le colonel et son fils en élevant leurs verres.

Depuis l'arrivée de Barron et de Pierre, Laure n'avait point encore pris part à la conversation générale. Sa voix grave, superbe, dont toutes les intonations se reliaient pour ainsi dire musicalement entre elles, étonna Barron et charma son fils. Aussitôt après l'avoir entendue, ce dernier eut le désir de la réentendre.

— Vous ne me questionnez point sur Paris, maître? demanda-t-il au vieux professeur dans

l'espérance de voir sa belle élève faire quelque observation et parler encore à haute voix, je puis vous en donner des nouvelles.

— Votre père m'en a écrit assez long pour que je sache ce qu'il pense et ce que vous pensez sur l'état des esprits, la seule chose qui m'intéresse. Mais nous n'allons pas dès ce soir commencer à discuter? Je demande grâce au moins pour un jour.

— Accorde l'armistice, Pierre, dit le colonel, nous ne partons pas demain. Quand nous aurons le corps en meilleur état, par conséquent l'esprit plus lucide, nous entamerons ce sujet et bien d'autres, ajouta-t-il en se levant avec madame Lepreux. Nous reconnaissons à notre intelligence le droit d'être lasse lorsque nos membres sont moulus.

Laure s'échappa pour ainsi dire de la salle à manger et courut au salon sans attendre que Pierre lui offrît son bras.

— Mademoiselle, lui dit le jeune homme en la retrouvant, pourquoi me refusez-vous votre bras? ne sommes-nous pas de vieux amis, ou, pour le moins, de vieilles connaissances? Ne vous semble-t-il pas comme à moi que nous avons souvent échangé nos idées dans les lettres de votre oncle et dans celles de mon père? Craignez-vous que mes opinions, en toutes choses si différentes des vôtres, ne se gagnent comme la peste?

— Toutes les opinions contraires ou nouvelles doivent, quoi qu'en pense mon oncle, me trouver attentive, répondit-elle. Le contrôle attache d'ordinaire les esprits sincères à ce qu'ils croient la vérité. Ne vous étonnez pas de ma sauvagerie; elle s'explique par mon existence dans ce désert; mais elle est tout extérieure et n'a aucune influence sur mes jugements.

Pierre s'inclina en silence, il ne vit là rien à répliquer. L'explication était nette, bien dite,

trop bien dite même, et ne provoquait point de réponse banale ou galante.

Placée dans l'ombre, à l'un des coins du salon, Lucrèce observait Pierre et sa fille. Retenue dans la réalité par un rêve, elle ne quitta plus des yeux le jeune héros qui occupait exclusivement son imagination depuis quinze jours. Que savait-elle des idées de Pierre sur l'amour? Certes, il ne pouvait être romantique! Mais la suite dans les réflexions n'était pas un besoin pour Lucrèce. Elle fut charmée de la grâce, de l'élégance, de l'air résolu du jeune homme; elle éprouva, en le regardant, ce coup de foudre que beaucoup de mères éprouvent aux lieu et place de leurs enfants et qui font chercher à quelques-unes un gendre là où elles ne devraient chercher qu'un mari pour leurs filles. Égoïstes, qui s'appliquent à convaincre de pauvres cœurs inexpérimentés de leurs expériences à elles, de leurs sentiments, et font épouser

leurs émotions, leurs jugements, leurs goûts, sans souci d'une jeune personnalité qu'un petit grain d'amour personnel satisferait mieux que toutes les convenances d'une mère.

Pierre suivait avec attention les mouvements de Laure qui servait du café au colonel, à Jehan et à M. Lepreux. Sa distinction paraissait plus grande que si elle eût été servie elle-même par vingt esclaves. Entre cette humble fonction qu'elle remplissait et la fierté hautaine de sa personne, il y avait tant de distance, qu'un œil moins amoureux des contrastes que celui de Pierre en eût été pourtant frappé.

Il sembla au jeune homme que c'était la pâle Hébé versant le nectar dans l'Olympe; il ne regarda que la déesse, et point les dieux. La jeune fille pénétra tout à coup dans la vive imagination de Pierre; elle y prit, de moment en moment, une plus large place; sa voix résonna délicieusement à l'oreille du jeune

homme; il ressentit pour Laure cet attrait bienveillant et curieux qu'éprouve un homme libre de cœur vis-à-vis d'une femme très-belle et très-intelligente. Les différences de sa nature et de celle de la jeune fille provoquèrent son désir de la connaître et de l'étudier.

Chose étrange! durant cette courte soirée, Pierre découvrit que Laure réunissait toutes les qualités extérieures de l'idéal féminin rêvé par lui. Il s'était toujours laissé bien plus émouvoir par la beauté traditionnelle, sculpturale, grecque, que par les agaceries des minois benoîtons de son temps; il aimait autrement les draperies que les chiffons. Parisien depuis quelques mois seulement, il s'était gardé de toute aventure sérieuse. Très-jeune encore, élevé avec sagesse, il admirait la beauté chaste et fière.

Souvent seul à Bélise, au milieu des grasses campagnes, demandant à la nature les secrets

de sa force, de ses attraits, de son mouvement, doué d'une impressionnabilité qui fait les poëtes, Pierre avait maintes fois revêtu les formes un peu sèches de la science de cette admirable mythologie grecque si naturelle, et dont le symbolisme devient de jour en jour plus scientifique. Lorsque, lassé par des études fatigantes, Pierre songeait, il évoquait alors les divinités de la fable ancienne, il en repeuplait les champs, les cieux, les prairies, les vignes, les jardins. Parmi les déesses dont la beauté frappait l'esprit de Pierre, il préférait surtout Diane chasseresse, la fille divine, brune et sauvage, qui lui était souvent apparue comme l'expression la plus complète de la beauté féminine. Que de fois, enfant ou très-jeune homme, il courut dans les bois à la poursuite de Diane, et que de fois il se persuada qu'il l'avait surprise, glissant de son pied de déesse à travers les taillis épais et sombres!

Les yeux noirs de Laure, ses belles tresses brunes, négligemment enroulées autour de sa tête, son teint mat, sa bouche sérieuse et sans sourire, sa taille haute, lui rappelèrent les poétiques visions de sa jeunesse, et il se dit à moitié rieur, à moitié séduit, en songeant à ces grands bois au milieu desquels se cache la ferme des Tournelles, que la jeune fille était peut-être Diane elle-même!

Laure, de son côté, examinait Pierre avec un étonnement profond. Après une lettre de Barron l'oncle avait l'habitude de dire : « Je le vois d'ici son fils, c'est un Bourguignon, un grand gros garçon qui parle haut et ferme ; il a des épaules d'Hercule comme son père, le visage barbu ; c'est ce qu'on appelle un beau tempérament ! » Et Laure voyait le fils du colonel comme le voyait Jehan. Mais ce Pierre qu'elle avait devant les yeux la surprenait au dernier point. Cette physionomie fine, mobile, spirituelle, cet

œil plein de lumières, cette distinction, ne parurent point à la nièce de Jehan être d'accord avec le caractère du jeune homme et pourtant la charmèrent.

La rondeur avec laquelle Pierre avait parlé à Laure de leur vieille intimité permit à la jeune fille de croire qu'il n'était pas un étranger pour elle. Le désir de se lier d'amitié avec un homme de son âge, avec un frère de son choix, lui vint et lui plut extrêmement. L'exemple de son oncle et de Barron lui prouvait d'ailleurs qu'on peut trouver des joies durables dans le commerce d'un esprit opposé au sien.

Placés en face l'un de l'autre, les deux jeunes gens n'avaient prêté nulle attention aux discours de l'oncle. Mais Jehan tout à coup interpellant Pierre, lui dit d'un ton moqueur :

— Mon enfant, je vous félicite de l'éducation que vous avez donnée à votre père, il en a beaucoup profité et le voilà de force à coudre en-

semble plusieurs raisonnements, ce que je n'ai jamais pu lui apprendre autrefois.

— Ne me rappelle pas trop que je dénoue mieux les questions philosophiques et religieuses à coups de poing, mon camarade, repartit le colonel, car tôt ou tard il faudrait que je me contente et que je te batte pour avoir raison de toi. En attendant, conduis-nous à nos chambrées respectives.

— Je ne puis t'emmener chez moi, dit Jehan. Ma sœur a prétendu avec raison qu'il était impossible de vous loger convenablement, ton fils et toi, dans ma chaumière.

— J'ai beaucoup insisté, colonel, ajouta Lucrèce, pour que mon frère me laissât vous offrir l'hospitalité à la ferme, et j'ai fait préparer pour M. Pierre une chambre favorable au travail et ornée d'une bonne bibliothèque.

— Quant à votre tente, à vous, colonel, elle est à côté de la mienne, ajouta M. Lepreux. Si

nous voulons aller à la chasse, nous ne dérangerons personne.

— Voilà qui me plaît fort, répondit Barron.

Pierre eut une véritable joie à la pensée qu'il demeurerait à la ferme durant son séjour aux Tournelles. Il témoigna tant de gratitude à Lucrèce, que le colonel dit tout bas à l'oreille de son fils :

— Tu t'échauffes déjà, mon garçon, tant mieux ! Il y a ici une Galatée superbe, et il faudra beaucoup de flamme pour l'animer !

XIV

Ému, agité plus que las, Pierre ne se coucha point; il parcourut les titres des livres de sa bibliothèque, et rangea des notes qu'il avait apportées pour les relire loin de Paris. La chambre qu'il occupait lui rappela sa chambre dans le château de Bélise, et lui donna le regret d'avoir quitté sa grand'mère, la paisible Bourgogne et les paisibles Bourguignons. Pierre n'avait pas prévu qu'en habitant Paris il ressentirait les vides de la solitude, et il s'était

trouvé parfois plus seul au milieu des foules que dans la silencieuse campagne. Cette solitude bruyante fatiguait souvent le jeune homme, l'empêchait de se recueillir. C'était l'ennui, non le repos. Lorsqu'il se mêlait aux jeunes gens de son âge, dans des réunions turbulentes, il n'en rapportait qu'une surexcitation douloureuse. Élevé aux champs, habitué à courir, à chasser, botaniste, géologue, sachant utiliser pour ses études jusqu'à ses flâneries, il se comparait, rue Taranne, à un pauvre oisillon longtemps libre qui se voit enfermé dans une cage étroite et sans lumière.

La lune se leva aux Tournelles vers onze heures. Pierre ouvrit avec précaution l'une de ses fenêtres; en face de lui se déroulait la longue avenue qui conduit de la ferme à la vieille maison. Un champ de vigne enfermé au milieu des bois n'égayait point le paysage. A toutes les fenêtres de la ferme, il y avait

de belles grilles martelées, reliées au mur par de vieux crampons de forme bizarre. M. Lepreux, en style simple, appelait ces grilles des accoudoirs, tandis que Lucrèce, toujours romantique, appelait ces choses des balcons. Pareilles à de grandes portes à double battants, toutes les croisées du premier étage s'ouvraient jusqu'au sol des chambres et répandaient à l'intérieur beaucoup de lumière et de gaieté, en même temps qu'elles donnaient à l'extérieur de la ferme un aspect monumental.

Pierre s'appuya sur l'un des accoudoirs et regarda la campagne. Phébé, souriante en Bourgogne, errait inquiète dans ce désert. Les sapins noirs, immobiles, mystérieux, dont les sommets égaux semblaient recouverts par l'impénétrable manteau de la nuit, formaient un contraste étrange avec la clarté du ciel. On eût dit que la lune s'irritait de ne pouvoir percer de son œil clair et curieux la sombre profon-

deur des bois; elle tournait autour d'eux sans parvenir à chasser leurs ténèbres.

Pierre s'était, à certains jours, reconnu un grand défaut, celui de ne pouvoir contenir la poésie abondante, confuse, passionnée, qui débordait de son imagination enthousiaste. Ce paysage monotone, sans horizon, sans accident, presque sans couleur, lui plut infiniment; il s'y sentit comme apaisé, et se dit que ce morne coin du monde était bien le pays de la réflexion calme et sage; que s'il glaçait des natures déjà froides comme l'oncle de Laure, il pouvait équilibrer un cœur trop ardent. Surmené à Paris, ne sachant pas résister aux impulsions de rencontre, irrité, mécontent et las, Pierre avait essayé, quelques semaines avant l'arrivée du colonel à Paris, d'aller se retremper dans la grande nature, et avait fait un voyage en Suisse; mais là, il s'était cru abaissé par les hauteurs, menacé par les montagnes, emprisonné au

milieu des gorges. Là, plus de plaines aux horizons sans fin, plus de grasses terres aimées de Bacchus et de Cérès, plus de nymphes rieuses au bord des paisibles ruisseaux. Il quitta brusquement la Suisse pour ne point voir dans sa douce amie la nature, si bienfaisante en Bourgogne, une puissance ennemie de l'homme, dure, violente, jalouse, et ne voulut pas connaître des dieux sauvages, produits monstrueux des premiers enfantements de Titéa.

A la ferme des Tournelles, Pierre se retrouva seul en présence de lui-même comme autrefois à Bélise; il accueillit son ancienne personne avec émotion, avec bonheur. Ainsi l'on accueille un vieil ami qui revient après une longue absence. Combien d'heures durèrent ses entretiens avec lui-même? Il ne chercha point à les compter et ne les crut pas inutilement écoulées.

Au lever du soleil il se jeta tout habillé sur son lit; mais bientôt les chants indiscrets de la

volaille de Fanchon, le hennissement des chevaux, le sifflotage inconscient des charretiers, firent comprendre au jeune homme que le moment du sommeil était passé aux Tournelles. Il se déshabilla et se réhabilla gaiement, ouvrit ses deux fenêtres toutes grandes et respira la chaude et vivifiante odeur des sapins.

Au milieu de l'avenue qui conduit à la vieille maison, Pierre aperçut tout à coup Laure; elle était vêtue comme la veille d'une robe de fine toile grise dont le corsage dessinait tous les contours de sa taille merveilleuse. Elle marchait très-vite et sa jupe longue soulevait derrière elle un nuage de sable qui se confondait avec sa toilette; cette poussière, enveloppait Laure d'une atmosphère dorée à travers laquelle la fierté de sa démarche paraissait incomparable, presque surnaturelle. Pierre accompagna un instant la jeune fille du regard, puis il descendit très à la hâte pour la rejoindre; mais Laure, rappelée

par sa grand'mère d'une voix pressante, rentrait à la ferme au moment où le jeune homme en sortait ; il ne put échanger avec elle qu'un bonjour insignifiant.

XV

Laure trouva sa grand'mère dans un état d'exaltation indicible : madame Lepreux n'avait point dormi. Sur sa table vingt romans étaient ouverts, cornés, entassés.

— Laure, mon enfant, ma fille, dit Lucrèce avec agitation, l'heure est venue pour moi de remplacer ton oncle ; elle a sonné brusquement. Mon devoir immédiat est de t'enseigner comme mère, comme amie, ce que Jehan n'a jamais compris, jamais accepté, jamais éprouvé. Sache

que la créature terrestre n'est pas seulement un esprit, mais encore un cœur! Mon frère écrase ton intelligence sous le poids des formules, domine tes résolutions, arrête tes meilleurs mouvements, combat à outrance ta sensibilité; ah! c'est un habile modeleur! Mais parce qu'il s'est soustrait toute sa vie aux entraînements du cœur, les plus féconds en grands actes humains, parce qu'il est aussi froid que ses dogmes, parce qu'il ne peut rien ressentir de chaleureux, parce qu'il se croirait sacrilége s'il laissait un moment l'imprévu se poser au seuil de sa porte, est-ce une raison pour que tu l'imites, pour que tu lui ressembles, pour que tu renonces comme lui à toutes les joies de l'existence? Non, non! C'est à moi de t'apprendre à ne pas voir dans l'attendrissement une faiblesse, à moi de commencer l'éducation de ton cœur! Si je ne me suis pas hâtée de le faire, c'est que je ne croyais pas qu'un homme digne de toi pût

venir sitôt dans notre Thébaïde. Depuis plusieurs mois je songeais à te parler de sentiment et je n'en rencontrais pas l'occasion facile; elle s'est présentée et elle est complète. Je veux donc la saisir et tu ne la fuiras pas.

— Grand'mère, repartit Laure surprise et mécontente, pourquoi ce discours? Si ce que vous allez m'enseigner doit me mettre une seconde dans l'état de fièvre où vous êtes, je refuse de l'entendre. Croyez-vous le moment venu pour moi de ressentir quelque impression nouvelle? par pitié ne me troublez pas! Tel désir que vous ayez de me voir instruite de ce que vous appelez le sentiment et de ce qui signifie l'amour, vous ne voudriez pas me faire perdre le sage esprit de conduite, la saine intelligence des choses raisonnables, et...

— Tais-toi! le sage esprit, la saine intelligence, voilà des phrases de ton oncle! voilà ce qui élèverait le grand mur de la Chine entre

l'amour et ton cœur ! Accepte ou repousse ma manière de comprendre le sentiment, il n'importe ! ce que je dois obtenir de ma petite-fille, c'est qu'elle fasse effort pour se dégager de l'appareil orthopédique dont on l'a revêtue, qu'elle déroule ses bandelèttes si elle ne consent point à se momifier. Ecoute, Laure, n'oblige pas ton cœur à se taire s'il murmure, s'il balbutie ; encourage-le, ne le maltraite pas comme Jehan te le conseille. Mon enfant, ajouta-t-elle avec une solennité romantique, un héros a passé le seuil de notre porte ; selon l'accueil que nous lui ferons, il nous laissera la joie ou le regret. Nous sommes dans un désert, et Dieu envoie rarement le bonheur deux fois à ceux qui goûtent par avance la douce paix des solitudes. Laure, tu es trop fière, trop sûre de toi, trop raisonnante, pour que je te croie en état d'aimer. Sois-en certaine, le bonheur de l'amour est le seul, l'unique, digne d'être cherché et désiré. Ton

cœur est enseveli dans une nuit profonde, il repoussera la lumière comme une souffrance. Si l'amour vient à lui environné d'éclairs, dans tout l'éclat de sa gloire, pauvre cœur ! il en demeurera peut-être aveuglé.

—J'aurais bien des choses à répliquer, grand'-mère, reprit la jeune fille avec douceur, mais je me bornerai à vous faire deux observations que je crois sensées : ou votre désir de me marier est trop vif, ou vous oubliez toutes convenances en me lançant pour ainsi dire à la conquête de l'amour. Vos romans vous auraient-ils exalté l'esprit outre mesure, chère bonne maman ?

— Ma fille, répliqua Lucrèce avec hauteur, il ne s'agit point ici de mes romans.

— C'est vrai, grand'mère, il s'agit de celui que vous voulez me voir commencer...

— Laure !

— Attendez donc ! je vais vous dire que Pierre Barron m'apparaît à moi aussi comme un hé-

ros, que je suis désireuse de l'entendre, de le bien connaître, et même de l'avoir pour ami. N'est-ce pas assez, trop déjà? Songez que je suis l'élève de Jehan, la fille spirituelle de votre frère! Fermez vos livres, grand'maman, et reposez-vous. Je crains que vous ayez mal dormi. Sachez que je n'accepterai jamais l'amour foudroyant; je ressemble à mon grand-père et j'ai la frayeur des orages. Mais je me permets de penser, après l'expérience faite par mon oncle avec le colonel, que la curiosité affectueuse, le contraste des opinions, la différence des natures, l'inimitié des doctrines, peuvent rapprocher deux esprits loyaux et sincères aussi bien que les éloigner.

Lucrèce haussa les épaules; mais flattée de la confiance de Laure, elle la baisa au front et lui dit:

— Va, tu es bien assez belle pour imposer à ceux qui t'aiment toutes sortes d'épreuves; pourtant, à cause de ta grande beauté qui au-

torise toutes les exigences, je voudrais à ta place me montrer généreuse, simple et bonne. Si tu souffres, Laure, si tu t'émeus seulement, promets-moi de ne point faire part de tes émotions ou de tes souffrances à ton oncle, il détruirait les fleurs de ton âme pour y laisser croître des ronces comme dans son jardin! D'ailleurs, c'est à une mère, non à un professeur, à un homme, qu'une jeune fille doit apporter ses premières confidences de cœur. Voilà surtout ce que je voulais te dire.

— Si vous avez voulu me dire cela surtout, grand'mère, je vous approuve et je vous remercie. Je ne sais si j'aurai besoin de conseils en matière de sentiment, mais je jure de les prendre de vous. Votre devoir était de me demander ma confiance, mon devoir est de vous la donner.

Elles se séparèrent, Lucrèce calmée par la raison de sa petite-fille, Laure surexcitée par l'exaltation de sa grand'mère.

XVI

Lorsque la jeune fille entra dans le jardin de la vieille maison, Pierre et Jehan se promenaient dans une allée que Laure avait fait ouvrir la veille à travers les broussailles.

Pressée par ses réflexions, elle était venue vite; de fraîches couleurs embellissaient son visage d'ordinaire très-pâle. En voyant les beaux yeux de Pierre l'accueillir avec admiration, elle sourit au jeune homme et rougit encore davantage.

— Ah ! mademoiselle, dit-il, l'animation vous va bien ! Que n'êtes-vous toujours animée !

— Votre phrase, monsieur, contient un compliment particulier, répondit Laure, et un blâme général.

— Oui, reprit le jeune homme avec aplomb, l'un et l'autre.

— Pierre, ajouta tristement l'oncle, ne sermonnez pas sitôt ma nièce sur ses manières ; il est bien probable qu'elle n'est point élevée à la dernière mode ; j'ai toujours été vieux et je suis maintenant vieilli ; peut-être ai-je appris à Laure des façons un peu surannées.

— Cette confession me rassure, dit-elle. Me voilà maintenant avertie que je puis avoir des façons surannées. Si ma timidité et ma sauvagerie subsistent après ça, vous conviendrez, monsieur Pierre, qu'elles sont bien tenaces.

— Ah ! le beau déploiement de logique ! s'écria le jeune homme. Je ne me sens point

coupable de toutes ces conclusions *ad hominem*. J'ai voulu dire très-simplement que mademoiselle Laure aurait cent fois plus de grâce, si elle avait dix fois moins de dignité.

— Allons, repartit l'oncle dédaigneusement, il faut peut-être que ma fille subisse vos observations pour savoir ce que c'est qu'être parfaite au goût du jour ; mais si vous lui apprenez les façons du monde, elle vous apprendra l'art difficile de penser.

— Je le veux bien, dit gaiement Pierre, heureux qu'on lui proposât un échange avec Laure. Je ne réclame qu'un privilége, moyennant quoi je goûterai toutes les prédications que l'on voudra.

— Quel privilége? demanda Laure.

— Celui de vous prêcher à mon tour sur vos airs graves déjà nommés. Je vous connais depuis dix ans, je vous ai suivie, je sais que vous êtes par nature ou par éducation très-digne et

très-calme, sans quoi, à première vue, j'aurais pu croire que vous posiez pour la sérénité. Bah, c'est dit! j'ai ouvert le feu!

— Vos projectiles sont plus meurtriers encore que ceux de votre père, repartit l'oncle, et ils me frappent en même temps que ma nièce.

—Non, maître, reprit gravement Pierre; vous avez beaucoup réfléchi, beaucoup scruté vos pensées, beaucoup creusé de difficiles problèmes, et la dignité vous va bien tandis qu'elle rend affectée, prétentieuse, une jeune fille de dix-sept ans.

— Admettez-vous qu'une femme soit instruite et intelligente, Pierre? demanda le professeur. La femme est-elle pour vous autre chose qu'une créature agréable dont la seule mission est de distraire l'homme par sa coquetterie et ses mignardises?

— Bon, dit le jeune homme en se cachant le

visage, je suis pris ! Me voilà forcé de faire une déclaration de principes et de guerre ; je vais chercher le colonel, il m'en voudrait de commencer les hostilités sans lui.

Jehan, habitué à poursuivre tout haut sa pensée avec sa nièce, ajouta sans s'inquiéter de la réponse plaisante de Pierre :

— Ne dites jamais devant moi que la femme est différente de l'homme. L'esprit a cela de supérieur à la matière, qu'il n'a point de sexe ; en tous cas, si l'esprit de la femme n'est pas exactement semblable à celui de l'homme, c'est qu'il est plus élevé encore dans les degrés du spiritualisme, et qu'il a plus de facultés surnaturelles. Tous les peuples religieux ont compris cela, et ont tenu en plus grande estime les pythonisses, les inspirées, que les augures et les voyants.

— Il ne peut y avoir ni infériorité ni supériorité entre deux êtres dont le but unique est

de former une personne sociale, répliqua le jeune homme.

Jehan haussa les épaules et continua de marcher seul. Laure, appuyée contre un arbre, réfléchissait. Pour la première fois de sa vie, elle venait d'entendre contredire son oncle par un contradicteur qu'elle prenait au sérieux. Lorsque son grand-père ou sa grand'mère discutaient avec Jehan, elle était toujours de l'avis de ce dernier. Ce jour-là, elle se prit à désirer que Pierre continuât le débat. La jeune fille admettait difficilement la supériorité des facultés spirituelles de la femme sur celles de l'homme, supériorité à laquelle Jehan tenait plus qu'il n'en voulait convenir avec un hérétique, car c'était l'un de ses meilleurs arguments pour démontrer à sa nièce, souvent lasse et découragée, qu'elle pouvait comprendre l'infini et voir Dieu aussi bien et mieux que lui, Jehan. Laure croyait volontiers à l'égalité de

l'homme et de la femme en toutes choses et elle cherchait à se faire à cet égard des opinions personnelles. Les individus étant pour elle des qualités et non des quantités, elle n'essayait pas d'additionner le nombre de femmes et d'hommes exceptionnels qui honorent l'humanité; elle n'eût pas voulu tirer son jugement d'un calcul matériel; mais, comparant un grand caractère d'homme et un grand caractère féminin, elle se disait: Ne se valent-ils point? Quoique ne partageant pas l'opinion de son oncle à l'égard de la supériorité spirituelle de la femme, elle eût cependant affirmé, trouvant en elle-même et dans les études que Jehan lui avait fait faire la preuve de cette conviction, que la similitude de l'intelligence de l'homme et de la femme est complète.

— Bien plus, reprit le jeune homme lorsque Jehan revint auprès de lui, je ne vois aucune ressemblance dans les dons intellectuels des sexes.

Laure, étonnée, redoubla d'attention.

— Je constate leur égalité différentielle, ajouta Pierre, si ce mot barbare vous fait image comme à moi; la femme pèse autant que l'homme dans la balance sociale, mais elle est autre chose. Si elle se développe en dehors de ses énergies et de ses facultés, si elle copie, imite, reproduit l'homme, emboîte son pas, court, va, vient, s'essouffle, se masculinise, acquiert la force et la solidité, ou bien si elle cherche la science et le progrès comme l'homme les cherche, avec les mêmes procédés, les mêmes expériences, elle peut être curieuse comme le sont quelquefois les produits faux et artificiels, mais elle devient sûrement pédante, excentrique, ridicule. Gardons-nous donc de détruire l'admirable variété qui différencie et accentue les contrastes dans les facultés des sexes, qui dote l'intelligence de l'homme et celle de la femme de la diversité, les préserve de la monotonie.

Ne faisons pas de la fauvette mignonne, qui chante dans les taillis, un coq de basse-cour picotant et retentissant. Laissons le féminin à l'univers! la couleur, le parfum, la forme, l'ordre, le sentiment, l'attrait, la poésie! La femme est le pourquoi de notre existence morale, la grande créatrice de notre existence physique, le lien social, l'encouragement à la civilisation, l'ennemie du droit de la force!

— A travers tout ce fatras et cet enthousiasme de collégien, dit l'oncle en interrompant Pierre, je vois que vous déclassez à la fois l'homme et la femme. Sachez donc que la personne humaine, douée d'une intelligence d'élite, est bien moins faite pour vivre que pour penser. Vivre pour vivre est le lot des créatures gouvernées par l'instinct ou le sentiment. Or, penser n'est pas autre chose que penser, jeune homme; il n'y a là ni couleur, ni forme, ni coq, ni fauvette; la femme pense exactement

comme l'homme, et mieux, lorsqu'il s'agit du but suprême auquel tout esprit digne de ce nom doit atteindre, la connaissance de Dieu !

— Oui, répliqua Pierre avec violence, si nous sommes au monde pour argumenter, sophistiquer, poursuivre l'absolu dans le temps et dans l'espace, vous avez raison, l'homme et la femme intelligents sont faits pour penser, non pour vivre ! Si nous vivons au contraire pour agir, pour former des sociétés meilleures, plus éclairées, pour progresser humainement, nous perfectionner, développer à notre profit les forces de la nature, s'il nous est permis de jouir des beautés visibles et palpables répandues à profusion dans l'univers, si nous avons des yeux pour regarder au dehors et non au dedans, si le spectacle de la terre qui se meut n'est pas illusoire, si nous avons des jambes pour marcher, des désirs et des sentiments pour nous aimer, nous entr'aider, des besoins pour y subvenir,

des organes dont le rôle est de faire jouer à l'intelligence le jeu de la vie, si sous sommes des êtres de condition naturelle et non idéale, la femme et l'homme ont d'autres devoirs que celui de rechercher tous les matins dans le fond d'un bois à quel degré spirituel de spiritualité ils sont parvenus !

Laure demeura écrasée sous ce réquisitoire ; elle regarda son oncle ; il était pâle, indigné.

— Pierre, dit le professeur, j'ai besoin de me rappeler que vous êtes le fils d'un vieux camarade pour ne pas vous exclure à tout jamais de ma présence. Vous m'avez fait beaucoup souffrir depuis quelques instants ; peut-être avez-vous détruit mon œuvre de dix années en troublant l'esprit de ma fille. J'exige que vous ne recommenciez pas le discours absurde avec lequel vous venez d'offenser les oreilles de Laure, et je vous défends de lui reparler jamais de vos théories sacriléges.

La jeune fille considérait Pierre avec tristesse et lui reprochait intérieurement sa violence. Pourquoi n'avait-il pas contenu, en présence de l'ami de son père qu'il savait immodifiable, tout cet emportement? L'oncle souffrait. Pourquoi Pierre l'avait-il fait souffrir? Les yeux de Laure s'attachèrent avec tant de reproches et de regrets sur ceux du jeune homme, qu'il tressaillit et reçut au cœur comme une blessure.

Jehan s'éloigna toujours irrité.

— Mademoiselle, dit Pierre à Laure, mes paroles vous ont-elles déplu autant qu'à notre ami?

— Déplu, non, répondit-elle, ce n'est point là le mot; j'admets qu'on professe des opinions différentes des miennes; mais quand leur forme est si passionnée, si exclusive, elles me froissent comme une injure personnelle. En cela j'ai tort peut-être et je partage sans réflexion l'intolérance de mon oncle, car, il faut subir jusqu'à

la forme de l'opinion d'autrui. Mais tenez, monsieur, la vérité vraie, que soupçonne mon cher professeur, c'est que votre discours a troublé la paix de mon esprit; toutes mes idées sont en ce moment dans une confusion inexprimable, il me semble qu'à vos paroles quelque chose s'est écroulé dans mon jugement.

Cette dernière phrase, dite avec tristesse, se grava dans le cœur du jeune homme comme un remords; de quel droit, en effet, venait-il semer des doutes dans cette âme sereine et paisible? pourquoi essayait-il de détruire l'échafaudage laborieusement dressé dans cette intelligence?

Laure rejoignit son oncle et se dirigea vers la vieille maison sans se retourner.

— Enfant, disait le vieillard, n'est-ce pas que des paroles ornées mais creuses, des raisonnements sans bases, ne feront pas fuir en ton esprit nos belles affirmations longuement discutées et déduites? Prends garde! tu es dans l'âge

où la voix d'un homme jeune et passionné entraîne et charme les filles. Domine ce qui ne pourrait être en toi que sensation. Ne descends pas de nos sommets, de ces belles et immortelles régions où tout autre que nous doit avoir le vertige. Oublie au plus tôt les discours de ce jeune païen trop séduisant, je te l'ordonne!

Laure releva la tête avec fierté. Qu'allait-elle répondre? la révolte soufflait-elle déjà dans son âme?

Mais à ce moment le colonel entra dans le jardin et dit bonjour à son ami. La gaieté communicative, l'affection bruyante de Barron, eurent en un instant chassé les nuages amoncelés sur le front de Jehan. Lorsque Pierre revint auprès de Laure, il eut la joie de voir reparaître sur le visage de la jeune fille le calme et la sérénité. On déjeuna comme à l'ordinaire dans la salle à manger de la vieille maison. Sosthènes depuis longtemps prenait son premier repas dès

cinq heures du matin pour boire plus tôt. Madame Lepreux ne sortait jamais de sa chambre que pour dîner et elle avait cru devoir laisser déjeuner seuls ce jour-là Pierre et Laure, Barron et Jehan.

Lorsqu'on fut à table :

— Je propose, dit le colonel, une promenade dans les bois.

— Nous acceptons, répondit Jehan.

— Puis pour nous délasser les jambes, ajouta Barron, que tu y consentes ou pas, mon vieil ami, j'engagerai une bonne discussion entre nos enfants. Je ferai ksss, ksss ! Nous verrons là qui du rumineur ou du soldat a le mieux développé l'intelligence de son élève !

— L'examen est fait, répliqua Jehan avec humeur ; ton fils est, par Laure comme par moi, irrévocablement jugé, condamné, s'il ne se modifie pas ! C'est ce qu'on appelle un humanitaire, pour bien dire c'est un fou qui met le

développement des progrès matériels, sociaux, au-dessus des progrès de l'esprit individuel et de la perfection idéale. Je vous le dis en vérité, il n'y a pas d'autres progrès que les progrès de l'âme ; la mesure de notre perfectionnement est l'idée progressive que nous nous faisons de Dieu. La foule des hommes, toujours résumée dans un révélateur, a tout d'abord cru voir la forme de la divinité dans une pierre, dans un animal, puis, bien plus tard, dans les forces de la nature, puis, avançant toujours, dans les sensations de l'être humain, dans le sentiment. Dieu est amour! disent encore les tendres, les aibles. Dieu est esprit ! disent les forts. Créateur dédaigneux des infinis matériels qu'il a dotés d'une fécondité aveugle, il est attentif au moindre désir de l'étincelle de spiritualité qu'il a mise en chacun de nous ! Non, non, vous ne pouvez me démontrer les progrès de l'art, je vous ferais taire avec le dernier des bijoux an-

ciens; vous ne pouvez me prouver le progrès scientifique, car, dans votre science, plus que partout ailleurs, je ne vois que débris, que décombres, qu'expériences nouvelles donnant un démenti bruyant aux expériences passées! Vous allez me parler de vos monuments, de vos routes, de ce que vous nommez les forces de chevaux. Je me retourne, voyez! les pyramides, Rome, Babylone, répondent pour moi! Agissez, agissez, mes pauvres amis, essayez de mettre la mer dans une coquille de noix, vous n'êtes que des hommes! Laissez-nous, ma fille et moi, nous recueillir, penser, nous sommes des esprits!

— Ne te l'avais-je pas dit, Pierre? repartit le colonel, il prêche à merveille.

— Il y a cette différence entre vous et moi, maître, ajouta Pierre, que je ne m'irrite pas de vos opinions quoiqu'elles soient aussi opposées aux miennes que les miennes le sont aux

vôtres. J'admire le courage et la logique de votre doctrine. Si nous sommes fils de la terre comme vous nous appelez, vous êtes bien fils de Dieu! Vous avez tort cependant de nous excommunier, car c'est nous, nous-mêmes, et non votre Dieu, qui donnons à tous les rêveurs, à à tous les poëtes de la spiritualité, à tous les prêtres, à tous les divinisants, le pain quotidien, les loisirs, la famille et l'être!

— Sois tranquille, Pierre, reprit Barron, je lui ferai faire amende honorable si je ne suis pas devenu un vieux pékin comme lui.

— N'exigez qu'une chose, mon père, qui est juste : la reconnaissance de notre droit de penser autrement que lui! et ce qu'on obtient toujours difficilement des idéalistes : la tolérance!

XVII

Les deux amis quittèrent la vieille maison et s'enfoncèrent dans le bois, suivis de Pierre et de Laure. L'oncle, inquiet de laisser les jeunes gens derrière lui, se retournait à chaque instant ; Barron, voyant la préoccupation de son ami, se donna le malin plaisir d'entamer une de ces disputes qui ne manquaient jamais leur effet sur le philosophe, et qui devait lui faire oublier sa nièce. Leur amitié s'était toujours entretenue par la contradiction ; ils discutaient

sur toutes choses, sans trêve ni repos, dès qu'ils causaient ensemble ; sans aigreur, mais aussi sans concession, pied à pied, retrouvant dans ces discussions, l'un ses instincts de batailleur, l'autre des occasions de professer. Avec leurs caractères, leurs goûts bien tranchés, loyaux et convaincus tous deux, ils s'aimaient ; et, dans cette promenade, plus d'une fois la main du colonel pressa celle de Jehan, tandis que ses paroles frappaient à coups redoublés sur les sophismes de son ami. Barron fut tour à tour tendre, spirituel, goguenard, puis brusquement passionné et colère. Si les lettres du colonel n'avaient aucune influence sur les idées de Jehan, lorsque leurs deux pensées étaient seules en présence, par contre, le voisinage de Barron animait, échauffait malgré lui le solitaire des Tournelles. Laure fut donc oubliée !

Pierre marchait auprès d'elle, et rêvait. En se rappelant que le matin la grande sérénité

d'esprit de la nièce de Jehan avait pu être troublée par quelques opinions nouvelles, il se demanda s'il n'était point possible d'arracher cette belle fille, non aux doctrines de son oncle, mais à la forme exclusive, à la sécheresse, aux conclusions inhumaines de ces doctrines. Pierre admettait volontiers tous les genres d'idéal, mais il ne voulait pas reconnaître la vérité prétentieuse et affirmative d'un seul. Chercheur, comme tous les esprits élevés de son époque, il devenait l'ennemi de ceux qui lui faisaient le reproche de n'avoir pas encore trouvé. Respectueux envers la croyance, la foi, comme envers toute liberté individuelle, il écoutait complaisamment les désirs des âmes tendres, leur besoin de croire à des mondes meilleurs, à des récompenses, à l'immortelle et consciente justice sous la figure d'un être divin. Il n'eût point essayé, dans des luttes intimes toujours douloureuses et inutiles, de détruire les convictions

d'un ami ou d'un parent; mais, dès qu'il sentait sa liberté individuelle en danger, dès que la discussion était publique, que des écrits, des prédications, des défis, menaçaient l'indépendance de son jugement, il devenait guerroyeur comme ses pères, et se tenait debout prêt à tous combats.

Si Pierre ne reconnaissait aucun droit de contrôle sur la croyance religieuse et personnelle d'autrui, en revanche, il se créait volontiers le devoir d'apprendre à ceux qu'il en jugeait digne, ce que c'est que le bien, le bon, le vrai social et humain. Il avait à cet égard des idées larges, profondes, scientifiques, une sorte de moralité naturelle.

Tandis qu'il suivait Laure pas à pas, il se di sait que, sans enlever la jeune fille aux moralités spirituelles de son oncle, il pouvait lu montrer l'utilité de l'action, de la générosité, de la bienfaisance terrestres, essayer d'animer,

de faire vivre cette Galatée avec une étincelle humaine! Sur ce front si hautain, si pâle, si froid, poli comme un tabernacle d'ivoire, la rougeur et la lumière peut-être glisseraient? Ce sourire fugitif, mais déjà doux et charmant comme une aurore, qui avait effleuré le matin les lèvres de la jeune fille, s'y fixerait-il un jour? Et ce regard si fier, si audacieux dans sa candeur, ne se voilerait-il pas au premier rayon de bonheur?...

Que de grâces naïves, que de mystérieuses émotions, la grande virginité de cœur, l'ignorance de l'amour doivent recéler chez une fille si intelligente! pensait le jeune homme.

Un peu conquérant d'instinct comme tous les Barron, Pierre se trouvait donc en face d'une femme exceptionnelle par sa beauté, son éducation, son esprit, et qu'il fallait obtenir d'elle-même, d'elle seule. Laure commandait en reine aux Tournelles, on n'en pouvait douter quand on

l'y avait vue quelques heures. Jehan, sans doute, guidait sa nièce avec des rênes courtes dans un chemin étroit, une longue habitude ramènerait l'élève au professeur tant que l'élève serait gouvernée par ses raisonnements, mais le jour où des émotions inconnues et nouvelles, réputées dangereuses et mauvaises par l'oncle, jailliraient du cœur de Laure, celui qui les avait niées et condamnées n'en deviendrait certes pas le confident.

La femme tient une grande place dans un paysage sans caractère ; elle résume à elle seule le charme, la forme, la beauté ; elle occupe en entier l'imagination, et s'empare de toutes les rêveries ; elle ramène sans cesse à elle les regards d'un poëte et d'un amoureux de la nature.

Pierre se tint un peu en arrière de la jeune fille; il prit de la distance comme pour mieux juger un beau tableau. Revêtue des grâces my-

thologiques dont Pierre s'était déjà plu à la parer, Laure bientôt s'embellit encore sous l'œil ému du jeune homme.

On eût dit que le soleil tenait en réserve ses rayons pour les déverser tout à coup en flots pressés, impatients, autour de la jeune fille, et l'en inonder. Phébus, brillant, alerte, coquet, semblait courir après Laure autour des troncs d'arbres. Sous les vieux sapins immobiles, plantés en lignes irrégulières, la marche de la jeune fille était pleine d'ondulations, de courbes, et serpentait avec une grâce superbe. Froissant à peine l'herbe moussue, elle glissait légèrement sur le serpolet en fleurs, dont sa jupe traînante secouait les parfums. Toute la poésie qui emplissait l'imagination de Pierre se répandit comme les rayons du soleil autour de Laure et l'enveloppa. Les formes dont le jeune homme avait doté ses déesses prirent corps sous ses yeux sans perdre leur beauté sculpturale,

et s'animèrent; ses rêves devinrent la réalité!

Laure, perdue dans ses réflexions, se souvint enfin de Pierre et se retourna vers lui avec brusquerie. Le regard du jeune homme était plein de feux brûlants; elle tressaillit, mais s'efforçant aussitôt de repousser une sensation trop vive :

— Monsieur, demanda-t-elle, vous êtes donc aussi un penseur?

— Mademoiselle, en ce moment je ne pense pas, je songe; c'est bien différent. Je voyais tout à l'heure marcher devant moi mes plus beaux rêves, et je me disais...

— Voulez-vous me permettre de vous apprendre que je ne suis pas curieuse? reprit-elle, en interrompant Pierre.

— Toutes les femmes le sont, répliqua-t-il avec hardiesse; si vous ne voulez pas que je vous raconte mes songes, c'est que vous les avez devinés.

Elle releva fièrement la tête, et, regardant Pierre en face :

— Vos yeux parlent d'eux-mêmes, dit-elle, vous vouliez m'adresser quelque louange.

Cette réponse naïve et franche surprit le jeune homme, qui allait répondre par une phrase embarrassée, lorsque Laure ajouta :

— Mon grand-père, monsieur, m'accable de tant de compliments que j'en suis lasse et ennuyée. Si vous désirez, malgré la défense de mon oncle, être mon ami, vous ne me débiterez jamais de fadeurs ni de galanteries.

— Chère mademoiselle Laure, vous me dites là une bien bonne parole. Quoi! malgré l'excommunication lancée contre moi par votre oncle vous consentiriez à devenir mon amie?

— Peut-être; en tous cas, je me crois libre d'essayer. Ou je vous convaincrai de vos torts ou vous m'amènerez à vos idées. Nous sommes

deux esprits honnêtes, nous chercherons ensemble la vérité.

— Ma plus grande ambition a toujours été d'avoir une amie intelligente. Je l'avais rêvée moins belle, mais moins sereine que vous, ajouta Pierre.

— Oui, répondit la jeune fille, j'ai vu ce matin dans vos discours que vous me croyez très-peu féminine, incapable d'affection, livrée à la logique, au sophisme, à l'abstraction. Je suis ainsi peut-être. Vêtue d'une robe d'amiante par mon oncle, je puis traverser le feu sans me brûler ; pourtant, je me connais mal, j'ai des inquiétudes sur mon savoir; je me sens, à certains jours, d'une ignorance complète sur les choses qui m'entourent, sur tout ce qui vit, sur tout ce qui existe. Ma sérénité n'est peut-être que superficielle, et il faut que je découvre si je suis une personne ou un reflet.

— Tenez, Laure, dit Pierre avec émotion,

bannissez généreusement tout préliminaire et laissez-moi croire, à partir de cet instant, que je suis votre ami. J'ai fait pour cela un stage de dix ans qui doit m'être compté. Votre oncle et mon père ne nous prouvent-ils pas qu'on peut s'aimer fidèlement avec des opinions très-différentes ?

— C'est à quoi j'ai pensé, répondit Laure. D'ailleurs je suis malhabile dans les transitions : je ne sais rien du monde, et je n'ai point le goût des cérémonies. Puisque déjà nous parlons d'amitié, soyons amis, continua-t-elle, en tendant sa main au jeune homme. Pour rompre tout embarras, je veux dès à présent vous demander un conseil. Depuis longtemps, je suis frappée de la contradiction que je rencontre entre mes goûts personnels et ceux que me donne mon oncle. Expliquez-moi comment il se peut faire que j'aie du penchant pour les études historiques? Croiriez-vous que les héros de mon

choix sont justement les moins raisonneurs, ceux qui, emportés par un sentiment ou une idée, ont entraîné avec eux toute une nation à des conquêtes matérielles ou morales?

— Quoi! dit Pierre, est-ce possible? Oh! que je vous remercie de cette confidence, et comme elle m'encourage dans les observations que, depuis la lecture des premières lettres de Jehan, je rêvais de vous faire à notre première entrevue!

Ils se turent, étonnés de la gravité qu'une si petite confession avait pour eux. Laure voulut retirer sa main que Pierre gardait et pressait dans les siennes.

Impuissant à se dominer, le jeune homme ne put contenir la passion subite qui jaillit en son cœur; elle éclata dans ses regards, et l'exaltation la plus fougueuse se lut un moment sur son visage comme en un livre ouvert.

La jeune fille effrayée regretta sa confiance, son amitié naissante.

— Monsieur, dit-elle, votre amitié est par trop enthousiaste. Je n'en veux pas si elle est déraisonnable.

Pierre frissonna en entendant ces mots glacés. Une sorte de malaise et de souffrance contracta sa belle physionomie. Il brava le regard froid de Laure par un regard plein de défis.

La jeune fille, retournant sur ses pas, prit le chemin de la ferme. Pierre la suivit en silence, mais la rêverie du jeune homme ne fut plus, comme au départ de la vieille maison, hantée par des visions poétiques. Une parole hautaine avait remis tout à coup en la mémoire de Pierre la promesse qu'il s'était faite maintes fois de ne jamais aimer un femme orgueilleuse ou de seconde catégorie morale, comme il disait. Irrité de la froideur de Laure, il crut se venger d'elle en la dédaignant. Pierre s'estimait haut; jusqu'à ce qu'on le comprît et l'aimât, il pouvait attendre.

Le descendant des Barron possédait une qualité rare en notre temps : la conscience de sa valeur individuelle et de sa dignité d'homme. Il s'était, avec cette conscience, garé de cent vanités mesquines et de toutes ces misérables fautes que les hommes du caractère le plus droit commettent dans leur jeunesse, mais qu'ils retrouvent plus tard, gênantes et importunes, soit en eux-mêmes, grossies par le blâme de leurs vertus acquises, soit exploitées par des ennemis. Pierre, en toute occasion, tenait à s'approuver, disant qu'on vit surtout avec soi-même, et qu'il ne faut ni se surprendre en flagrant délit de faiblesse, ni s'obliger à l'indulgence ou à la pitié.

Pareil aux premiers philosophes grecs qu'il déclarait ses véritables maîtres, Pierre regardait d'un œil clair le ciel visible et n'y voyait rien qui pût opprimer la volonté de l'homme.

La nièce de Jehan prétendait-elle, avec sa

seule beauté, dicter des lois à la raison de Pierre? voulait-elle, avec son cœur froid, poser des conditions à un cœur chaleureux? Pierre ne pouvait devenir un sot confident, calme et sage au gré d'une princesse de tragédie. Si Laure avait la gracieuse tournure d'une nymphe, si elle rappelait par son visage les déesses mythologiques, Pierre n'était-il pas de la trempe des hommes dont on faisait autrefois des demi-dieux?

Cette réflexion plaisante ramena la gaieté sur le front du jeune homme, qui continua de regagner la ferme en chantonnant.

A la porte, et vêtu de ses habits du dimanche, Laure et le fils du colonel trouvèrent le grand Louis. Le domestique se redressa de toute sa taille et dit avec bravoure, le chapeau en l'air :

— Bonjour, notre fière demoiselle !

Laure rougit de s'entendre ainsi nommer

devant Pierre, qui sourit d'un air moqueur.

— Bonjour, mon ami, répondit-elle ; mais pourquoi m'appelez-vous sans cesse votre fière demoiselle ? Suis-je, sans le vouloir, impolie avec vous ?

— Oh ! ce n'est point cela, répliqua le grand Louis ; pour Dieu, non, vous n'avez jamais montré de dédain à personne. Je dis notre fière demoiselle parce que je n'oserais point dire notre fameuse demoiselle, voilà !

Pierre à ces mots rit de tout son cœur et Laure ne put conserver sa gravité. Cette petite scène dissipa les ténèbres qui voilaient l'amitié naissante de la jeune fille et l'amour de Pierre. Ce dernier tendit gravement sa main à Laure qui ne la refusa pas, et ils se séparèrent pour rentrer chacun dans leur chambre et faire quelque toilette. La froide nièce de Jehan daigna même se retourner et répon-

11.

dre à un adieu du jeune homme par un adieu presque amical.

— A tout à l'heure, fameuse demoiselle ! à tout à l'heure! répéta Pierre.

— Ma parole, disait le grand Louis à Fanchon qu'il avait cherchée pour lui faire part de ses observations, il me va, le futur, et je le trouve joliment bien ! Notre demoiselle a déjà l'air de l'aimer. Croirais-tu que je l'ai entendue rire tout haut avec lui ?

— Qu'est-ce qui te porte à croire que c'est un futur ?

— Comment et pourquoi donc que ça n'en serait pas un ? Chez les grandes gens ça s'arrange toujours par avance les mariages ; on se connaît pour commencer en écriture. Dans les villes, si on mettait le temps que tu y mets, toi Fanchon, pour se décider au mariage, le monde finirait tout de suite.

— Bon, bon, repartit la servante, qui savait

de longue date où le grand Louis voulait en venir, je te parle de notre demoiselle et point d'autre chose; est-ce que monsieur t'a dit que le jeune invité est un futur?

— Non, mais il chante depuis ce matin une chanson de mariage, et tu connais ses manières; il n'y a qu'à l'écouter chanter pour savoir son idée; il a des couplets pour toutes les peines et pour tous les plaisirs de la vie du monde.

— C'est vrai, ça. Peut-être bien même que ce jeune homme-là, qui est beau comme le jour, aura la chance de plaire à madame et que le bon Dieu, du haut du ciel, verra nos maîtres s'accorder; mais j'ai peur que l'oncle Jehan, mon parrain, ne laisse jamais faire ce mariage-là.

— Pourquoi donc, Fanchon, puisque le jeune invité est le fils de son plus grand ami?

— Parce qu'il est, de lui-même et dans sa science, l'ennemi du mariage.

— Seigneur du ciel ! s'écria le grand Louis contenant mal sa colère, est-ce que ça serait lui qui te détournerait de m'épouser ? Si j'en étais sûr et certain, je le battrais comme plâtre.

— Tais-toi, Louis, répondit Fanchon avec tristesse. L'oncle m'a ramassée autrefois par charité, quand j'ai perdu mes père et mère ; il m'a fait gagner mon pain honnêtement, je lui dois le respect et l'obéissance. Il a un grand savoir, et ce qu'il raconte, c'est la pure vérité du bon Dieu, puisqu'il est à tu et à toi avec lui. Il empêche ceux qu'il aime de se marier, parce que le bon Dieu lui a dit que ceux qui ne cherchent pas le bonheur sur la terre le trouvent dans le ciel ; le bonheur et le contentement de l'amitié, Louis, ça gêne pour plus tard quand on est mort.

— Fanchon, répliqua gravement le charretier, qui fit un grand effort pour combattre les

raisonnements de l'oncle, tu n'es qu'une ignorante comme moi et tu n'aurais pas dû t'en laisser conter par quelqu'un qui ne peut te donner son savoir avec ses conseils. Si on nous refuse à nous autres gens de rien le pauvre bonheur que nous cherchons sur la terre, quel courage veut-on que nous ayons à nous échiner pour les riches? Je ne suis point envieux et jalousant, non, non! Je sais bien que tout le monde ne peut pas avoir le même argent, ni le même esprit; mais les petites gens peuvent être heureux et s'aimer sans déplaire au bon Dieu. Le bon Dieu est le bon Dieu, va, ce n'est point un trompeur. Est-ce que tu trouves que le curé de Sillery nous donne de la force à l'ouvrage quand il nous dit, à nous autres gens de culture, que la terre n'est que de la poussière? J'ai l'idée que le bon Dieu a fait l'homme et la femme pour le mariage, l'amitié pour qu'on s'aime, la terre pour les

biens que le laboureur en tire. Tous ceux qui nous prêchent le contraire veulent nous décourager, nous faire peur, nous prendre notre argent, ou nous rendre encore plus bêtes que nous ne le sommes. On ne me fera jamais croire qu'avec les yeux de leur corps ils voient plus loin que nous. Ça ne serait pas juste, Fanchon, que ceux qui ne travaillent pas, qui sont fortunés, qui ne connaissent jamais la misère pendant leur vie, en sachent plus long que nous sur ce qu'il faut faire pour aller tout droit au ciel. Les riches s'ennuieraient trop s'ils n'avaient des imaginations; ça n'est pas assez pour eux de savoir comme la terre est grande, ils voudraient encore savoir ce qui se passe derrière les étoiles; mais un homme est un homme, et il ne connaîtra jamais au juste la pensée du bon Dieu.

Fanchon contemplait le grand Louis avec admiration. Cette éloquence entièrement à sa

portée lui paraissait bien plus grande que celle de l'oncle à laquelle la pauvre servante ne comprenait absolument rien.

— Tu as raison en tout, Louis, dit-elle, et je n'ai, de ma vie, entendu prêcher si à mon goût. Ça me fait du chagrin, vois-tu, de monter en graines, et si notre petite Laure se marie, ma foi, je me marierai de même !

— C'est moi qui vas pousser à la roue du mariage de notre demoiselle ! s'écria joyeusement le charretier, qui embrassa Fanchon sur les deux joues malgré sa résistance.

XVIII

Laure avant de s'habiller entra au salon et y trouva sa grand'mère. Madame Lepreux ne sortait jamais de sa chambre à cette heure ; mais après s'être un peu reposée le matin sur le conseil de sa petite-fille, Lucrèce n'avait pu demeurer enfermée chez elle. Que devenait son héros? que faisait son héroïne? Pierre et Laure se rencontraient-ils? qu'exprimaient leurs regards? quelles impressions leurs paroles amenaient dans leurs cœurs? Il fallait qu'elle sût tout cela.

A l'entrée de Laure, madame Lepreux, croyant voir une animation nouvelle sur le visage de sa petite-fille, lui prit les mains et lui demanda si elle venait de causer avec Pierre, ce qu'ils s'étaient dit.

La jeune fille un peu troublée, ou plutôt ne voulant pas raconter à Lucrèce sa subite confiance en Pierre et ses regrets de lui avoir proposé une amitié qu'il ne demandait point, s'approcha de sa grand'mère et l'embrassa tendrement.

— Mon enfant, ma chère Laure, s'écria Lucrèce, fort émue, tu ne m'as jamais embrassée comme cela sans motif. Ah! si tu n'étais pas si raisonnable, si tu m'aimais mieux ou plus fort, tu ne sais pas ce que tu pourrais faire de moi !

— Je vous aime beaucoup, grand'mère.

— Beaucoup, selon toi, et encore! Il entre dans ton affection pour moi plus d'indulgence

que de tendresse; tu me juges, tu me condamnes, mais, par devoir, tu me pardonnes et tu t'efforces de m'aimer. De quoi suis-je donc coupable, Laure? continua-t-elle, voulant placer des réflexions qu'elle avait faites depuis le matin. J'ai cherché l'idéal du sentiment dans un monde créé par l'imagination des littérateurs et des poëtes, je me suis fait une société d'ombres et de fantômes; est-ce là un si grand crime? Ce que mon frère appelle ses idées pures me semblent à moi plus chimériques que mes personnages de roman. Oui, je me permets de trouver l'existence de don Quichotte aussi réelle que l'existence de Jehan, quoique je voie l'un tous les jours et que je n'aie jamais aperçu l'autre qu'à travers les vagues contours d'une peinture écrite. Si je compare mon frère et don Quichotte, ce n'est pas sans motif: la même toquade d'idéalisme, le mépris du monde véritable, dominent leurs

actes à tous deux, et ton oncle, aux yeux de certaines gens, n'est pas moins ridicule que le chevalier de la Manche; il est le don Quichotte de la spiritualité comme l'autre est celui de l'amour. Je comprends mieux mon frère que personne, parce que j'ai avec lui cent points de ressemblance. S'il avait fait des efforts sérieux pour m'amener à ses doctrines, je les eusse certainement goûtées; elles sont poétiques et romanesques, je m'y connais! Ah! s'il parlait d'imagination, de cœur, d'idéal, qu'il serait aisément victorieux, comme il écraserait le réalisme et les réalistes!

La jeune fille était stupéfaite d'approuver tout ce que sa grand'mère disait. Deux fois dans le même jour on avait discuté l'infaillibilité de son oncle, et deux fois elle s'était vue de l'avis du contradicteur. Pourquoi frappait-on ainsi à coups répétés sur sa croyance en Jehan? Hélas! cette croyance n'était-elle pas déjà un

peu ébranlée! Quel intérêt pressant avaient Lucrèce et Pierre à la détruire?

L'esprit est-il si simple, si étroit, qu'il ne puisse contenir un instant des opinions différentes? L'expérience ne peut-elle se former par alluvion comme les terres, et faut-il sans cesse, lorsqu'on fait la conquête d'une idée nouvelle, déblayer son cerveau de toutes les idées anciennes? Quelle fatigue et quelle tristesse!

En y réfléchissant, Laure ne pouvait douter que son oncle ne fût l'adversaire de ceux qui lui prêchaient le sentiment, la tendresse, l'amour, enfin tout autre chose que le renoncement aux joies humaines, le dédain de tout fait réel, de toute émotion vivante. Sa grand'mère comme Pierre, ardents et passionnés tous les deux, étaient donc irrésistiblement entraînés à combattre l'influence de Jehan dans l'esprit de Laure.

—Je vous écoute, bonne maman, dit la jeune

fille après un long silence, et je crois que vous êtes logique.

Lucrèce eut un éblouissement; toujours un peu théâtrale, mais le cœur plein de fiertés, elle repartit :

— O chère Laure, merci, merci! logique, moi! Ce mot dit par ma petite-fille m'est un grand encouragement à penser et à réfléchir. Tu es juste et tu seras très-bonne quand tu daigneras comprendre les douceurs de la bonté. Deviens plus attendrie, je deviendrai plus calme. Si tu le voulais, mon enfant, peut-être réaliserais-je par toi l'idéal que j'ai en vain cherché, et pourrais-je me dire que ma vie à moi n'a pas été perdue puisqu'elle a été utile à la tienne et que tu as trouvé le bonheur!

— Que faut-il faire pour cela, grand'-mère?

Lucrèce hésita. N'allait-elle pas chasser par un mot magique, trop tôt prononcé, la con-

fiance de sa petite-fille? Mais, son exaltation l'emportant, elle répondit avec force :

— Aimer Pierre Barron !

Laure rougit et se tut.

A ce moment Sosthènes entra ; il chantonnait sa chanson de mariage :

— Quand une fille est aussi belle, vite un mari accourt, dit-on, tontaine...

— Taisez-vous, grand-père, dit Laure avec impatience, votre chanson est tout à fait hors de propos.

— Comment se fait-il que tu l'entendes aujourd'hui, ma jolie romance? Je l'ai chantée vingt fois sans que tu aies daigné la remarquer.

Laure, ennuyée, quitta le salon, poursuivie par les moqueries de M Lepreux.

— Prends garde, mon ami, dit Lucrèce avec douceur, ne plaisante pas trop notre Laure ; les résolutions de son cœur sont loin de nous être connues. Nous la détournerions certaine-

ment du but où nous voulons la conduire en le lui montrant avec trop d'insistance.

— Si tu savais, Lucrèce, comme ces Barron me plaisent ! Ah ! si Pierre aimait notre petite-fille ?

— Il l'aimera, Sosthènes.

— Oui, mais ton glaçon de frère empêchera Laure d'aimer Pierre.

— Je crois qu'il nous sera facile d'arracher Laure à quelques-unes des doctrines anti-humaines de Jehan ; mais la réchaufferons-nous? s'attendrira-t-elle? ce cœur si longtemps comprimé aura-t-il son jour d'expansion ? et, si elle se réchauffe, s'attendrit, la pensée de faire souffrir son oncle qu'elle aime plus que nous tous, de le désespérer, de l'humilier dans sa foi exclusive en ses utopies, hélas ! hélas ! tout cela ne la poussera-t-il point au sacrifice d'elle-même ?

XIX

Aussitôt entré dans sa chambre, Pierre roula un fauteuil auprès de sa fenêtre ouverte et il essaya de se recueillir; mais, étourdi par le grand air qu'il n'avait plus l'habitude de respirer, et lassé de sa fatigue de la veille, il s'endormit. Son sommeil fut tout rempli de l'image et de la présence de la belle nièce de Jehan. Abandonné par sa volonté, le jeune homme se crut, en songe, amoureux de Laure, tendre, ému, sans orgueil avec elle, et suppliant; il

trouva une douce amie, séduite, attirée, qui, voyant l'orgueil de son adversaire en fuite, laissait sa froideur et sa dignité fuir en même temps. Il baisa cent fois la belle main de la jeune fille, cette main qu'on lui avait tendue comme à un sage ami quelques heures plus tôt, et qu'on lui tendait maintenant comme à un amoureux bien-aimé.

Mais Pierre est tout à coup réveillé par la voix de Barron et de Jehan, qui se disputent sous sa fenêtre. En passant devant la ferme, l'oncle se rappelle brusquement sa nièce, qu'il a oubliée durant une heure, et cherche querelle à son ami. Le colonel aperçoit Pierre, qui feint de dormir, et le montre en riant au philosophe.

— L'innocent repose du sommeil du juste, et tu l'accuses! dit-il.

— Laissons-le dormir, répliqua l'oncle apaisé comme par enchantement.

Pierre, éveillé, prit une plume; et, tout ému

encore de son rêve qu'il ne pouvait secouer, il commença la lettre suivante à la vieille comtesse de Barron :

« Les Tournelles, 7 septembre 1865.

« Grand'mère, je suis amoureux ! amoureux de l'entêtée raisonneuse des lettres de Jehan. Si vous saviez comme elle est belle! Elle a cette grande et superbe dignité qui va si bien aux immortelles, à mes déesses, mais qui rend trop hautaine une simple fille de la terre. Sa majesté froide me déplaît et me plaît à la fois. Que voulez-vous, grand'mère, je suis amoureux et je vais certainement commencer à me contredire en tout. Laure est votre Julie elle-même; je la crois, quoi qu'en pense son oncle, comme l'héroïne de Rousseau, raisonnable mais sensible. Jehan nous la faisait trop indifférente aux choses humaines et ne nous la montrait point assez belle. Mais, grand'mère, je ne puis cepen-

dant aimer votre Julie après m'en être tant moqué ; je ne suis pas taillé sur le modèle des Saint-Preux. Laure changera, je l'affirme, ou je la fuirai. Son calme n'est peut-être qu'apparent. Pareille à l'eau des lacs, enfermée au milieu des terres, il suffit peut-être qu'elle trouve une issue pour s'échapper bouillonnante. Voilà une image que vous allez bien me reprocher ! Parce que l'oncle est indifférent à la passion, aux sentiments tendres, impuissant à ressentir ou à comprendre les entraînements subits d'un cœur pour un autre cœur, est-ce une raison pour que sa nièce l'imite en tout ? J'ai l'espoir, grand'mère, que la paisible sagesse, la froideur de Laure, sont le fruit d'une éducation monotone; mon rôle est de détruire par l'émotion tant de sérénité. Il me faut cette belle fille, je la veux ! Je suis impatient de faire cette admirable conquête. Quand j'aurai animé ma Galatée, comme l'appelle mon père, quand elle

se sera échauffée, qu'elle vivra, qu'elle m'aimera, j'ai cent projets qu'il faut que je vous dise.

« Je suis un homme de geste, un homme d'action ; les faits de la vie journalière, collective, sociale, humaine, me passionnent et m'emportent avec facilité dans leurs tourbillons ; je ne puis être un spectateur refroidi de quoi que ce soit de vivant ; tout ce que je vois développe mon ardeur d'agir ; la nature m'invite à des études, à des recherches toujours nouvelles ; une fleur, un caillou, un insecte, me pénètrent d'admiration pour leur beauté; le moindre contact avec mes semblables m'enseigne la vertu, l'honneur, la nécessité du bien ; il me suffit d'ouvrir le matin mes yeux au jour, ma poitrine à l'air, mes oreilles aux harmonies de la nature, mon cœur à la pensée de ce qu'il aime, mon intelligence au souvenir de ce qu'elle a compris durant les jours écoulés, pour être joyeux et reposé. Vivre, et avoir conscience de la vie,

penser, léguer son action et son existence à ses enfants, se développer pour soi, s'améliorer pour tous, que faut-il de plus à l'homme? Nous agirons longtemps encore avant de connaître la cause première de notre action. Travaillons, cherchons sans conclure, agrandissons le domaine de ce qui appartient à l'œil de l'homme, comme l'humanité l'a fait jusqu'à présent; repoussons dans l'espace, avec le flambeau de la science, repoussons le miracle jusqu'aux confins du réel! Nous risquerions de faire le divin trop petit, trop étroit, trop obscur, trop ignorant, si nous le renfermions dans le cercle encore restreint de nos connaissances. En avant! en avant! Agir, agir, comme les vieux Gaulois nos pères, voilà mon rêve!

« Cependant, à Paris, grand'mère, cette ville de l'action, je me suis souvent senti las et découragé. Il me manque un point d'appui pour assurer mon équilibre. Où le prendre? Je

le cherche dans l'amour, est-ce là que je le trouverai ? Je veux vivre en ma courte existence, grand'mère, plus que des millions d'êtres ne sauraient vivre en dix siècles. Le champ ouvert à l'action individuelle de l'homme me paraît immense ; lorsque je l'aurai parcouru, je m'endormirai apaisé sans me plaindre de la longueur du repos. Avez-vous remarqué que les hommes vraiment hommes, qui ont aimé l'action, sont ceux qui meurent le mieux et font à la mort le moins de conditions orgueilleuses, intéressées, tandis que les rêveurs maladifs, paresseux, inutiles, veulent des assurances sans fin d'existence outre-tombe?

« Grand'mère, n'ai-je pas assez causé avec vous? Pourtant j'ai cent choses à vous dire encore, mon amie, mon maître, mon cher conseil. Arrêtez-vous là ; reprenez ma lettre plus tard ; je suis inquiet de la fatigue que tant de grimoires peuvent vous causer.

« Quand j'aurai trouvé ce poids que je cherche, le dernier appoint de mon équilibre, lorsque je connaîtrai le degré exact de mes forces, les impulsions auxquelles je dois répondre, avec cet irrésistible besoin d'agir qui m'emporte, est-ce que je serai tout entier livré aux puissances extérieures? Le croyez-vous, grand'-mère, vous qui me connaissez mieux que je ne me connais, parce que vous m'avez étudié en mon grand-père et en mon père? L'amour n'occupera-t-il dans ma vie qu'une place restreinte et n'aura-t-il pour mission que de me débarrasser de mon harnais de combat? Non, non, si Laure m'aime, elle vaut plus que cela! Il faut que j'aie la certitude de lui rendre autant qu'elle me donnera.

« Mon père et vous, grand'mère, vous aviez formé le complot de me la faire aimer cette Laure si calme, n'est-ce pas? vous, pour combattre ma nature trop expansive; mon père,

pour triompher de Jehan. Cette idée qui vient de naître dans mon esprit y prend une consistance extraordinaire...

« Jehan luttera contre moi à outrance ; si je ne me plaisais par goût aux combats, je n'affronterais pas celui-ci. Laure m'aimera-t-elle comme je désire être aimé d'elle ? Vous savez bien que je n'accepterai pas un demi-amour !

« La tristesse du lieu où je suis, sa froideur, l'immobilité de ces grands bois, tout cela est morne, grand'mère ; vous n'imaginez pas ce que c'est que huit cents hectares abandonnés à eux-mêmes. Si Laure m'aime, je changerai ce cadre qui lui sied trop bien à cette heure. J'appellerai mille ouvriers à mon aide, je défricherai, je planterai sur ce sol trop paresseux la vigne qui donne un vin pétillant. N'y a-t-il pas, aux Tournelles, dans un temps où l'action politique est impossible, un champ assez vaste pour mon activité? Je vous enlèverai à la froide

bise de Bourgogne qui vous fait tant souffrir, grand'mère, pour vous amener dans cette plaine si douce à laquelle je laisserai une ceinture de ses bois. Dans ma grande ferme j'aurai vaches, cochons, poulets. Nous sommes riches, il faut l'être pour faire bien l'agriculture. J'intéresserai mes ouvriers à la réussite de mes plans, je leur bâtirai des maisons, je ferai du socialisme pratique; vous fonderez chez moi votre fameuse école populaire! Avec quelques centaines d'hectares de plus, achetés avant de commencer mes défrichements, je serai l'un des plus grands agriculteurs de France. Quel rêve, quel heureux projet! Pourvu que mon pot à lait ne casse pas!

« Grand'mère, votre fils toujours bavard et bavardant vous embrasse de tout son cœur,

« Pierre. »

XX

— Nous fêterons demain la clôture de tes études, dit Jehan le soir à Laure, quand tout le monde fut réuni au salon ; tu peux maintenant te développer seule dans le sens des facultés qu'ensemble nous avons développées en toi ; il faut que tu prennes vis-à-vis des tiens et des étrangers la responsabilité de tes idées, et que l'on ne croie point qu'en défendant les grands principes de la spiritualité, tu répètes une leçon apprise la veille.

— Je me suis déjà un peu accoutumée à réfléchir en dehors de vous, mon oncle, reprit Laure, sans remarquer le sourire qui glissait sur les lèvres de Pierre et sur celles de Lucrèce. Oui, vous avez raison, il faut que je me connaisse seule et bien. Je vous remercie de votre confiance.

— Surveille-toi, ma fille, lutte sans relâche contre les influences étrangères à nos doctrines, ajouta l'oncle un peu attristé de la facilité avec laquelle Laure renonçait à ses leçons.

— Mon cher oncle, répondit la jeune fille peinée de la tristesse de Jehan, je ne puis oublier que je suis votre élève.

En rentrant chez elle, Laure s'enferma, comme si sa pensée pouvait fuir par la porte, et elle éteignit sa lumière, s'imaginant de cette façon lire plus aisément dans son esprit avec la lueur faible et tremblotante qu'elle cherchait en elle et dont elle s'éclairait pour la première fois.

Voir en soi ! faire cet acte étrange de se regarder, détacher de la masse confuse de ses jugements ceux qui vous ont été appris par une autre intelligence ou par des lectures, et ne vouloir garder que les jugements qu'on a pour ainsi dire conquis, formulés à nouveau soi-même, cela est difficile à qui l'essaye souvent, presque impossible à celui dont toutes les pensées sont écloses dans un milieu uniforme. Comment séparer ses propres idées de celles d'un professeur, quand l'esprit n'a connu qu'une seule méthode, subi qu'un seul contact? Les idées alors se lient au point de ne plus permettre de savoir où commence la personne morale de l'élève, où finit celle du maître. Cependant nulle intelligence ne peut se croire en voie de progrès, si elle n'a la précieuse faculté de résistance à l'opinion d'autrui. Nul être pensant n'est digne de ce nom, s'il ne sent l'impérieux désir d'apprendre à reconnaître les

jugements auxquels, en dehors de toute influence, il a su donner une forme particulière. L'amour seul, qui confond les individus, peut légitimer l'union complète et perpétuelle des idées, même lorsqu'il rapproche des esprits de nature différente. Son but et sa fin étant de former une seule personne sociale de deux êtres, comme disait Pierre, il entremêle sans froissement des énergies dissemblables. L'amour à deux tue l'amour de soi, l'amour-propre; il apaise les révoltes, triomphe par l'attrait d'emportements contraires, calme les vanités et les ambitions égoïstes mieux que la gloire. Il ramène sans cesse ceux qui le ressentent, malgré obstacles, séparations, à la commune désirance d'unir des facultés, des sentiments, des forces qui se sont déjà possédés.

En dehors de l'amour tout provoque les esprits à d'interminables luttes. Le maître, qui, jugeant l'intelligence de son élève suffisamment

assouplie et formée, la délie tout à coup de ses chaînes, l'encourage à juger seule, à n'admettre des idées longtemps acceptées que sous bénéfice d'inventaire, peut garder un ami, mais s'expose presque sûrement à perdre un disciple.

Ainsi pensait Laure, seule dans sa chambre ; elle usait de son premier moment de liberté pour définir l'amour, le comprendre et presque le justifier. Qu'elle était loin de l'absolu, loin du renoncement aux joies humaines, loin de ce que l'oncle appelait la voie sacrée de l'esprit ! En y réfléchissant, Laure s'effraya d'être en désaccord avec Jehan sur un point aussi capital de sa doctrine. Dès la première contradiction subie par le philosophe, à propos de l'idée de supériorité spirituelle de la femme sur l'homme, Laure s'était vue plus rapprochée des opinions du contradicteur que de celles de son maître. Or, les principes de ce dernier, touchant le rôle

que les femmes intelligentes sont appelées à jouer comme interprètes de la pensée divine, formaient la base de son système. Ainsi, pour admettre l'égalité de l'intelligence de l'homme et de celle de la femme, l'élève se séparait déjà de son professeur. Cette pensée lui eût été insupportable, si, à côté de la figure chagrine de son oncle, la jeune fille n'eût aperçu en même temps la figure souriante de Pierre Barron. Déjà l'image du jeune homme l'accompagnait dans sa recherche d'elle-même, son beau regard approbateur la guidait. En forçant l'esprit de Laure à subir pendant douze années sa direction inflexible, Jehan avait pour toujours peut-être enrayé la marche propre des idées de sa nièce ; ayant subi la domination d'une intelligence, la jeune fille n'y échapperait sans doute que pour se replacer sous celle d'une autre. A moins que Pierre, respectueux comme il le prétendait pour les aptitudes féminines,

en acceptant de conseiller Laure, ne s'efforçât de la soustraire à un nouvel esclavage intellectuel.

Laure se coucha le cœur vaguement ému, songeant à Pierre, et son imagination fut bientôt visitée par des songeries plus poétiques que raisonnables; elle écouta des voix étranges qui chantaient à son oreille et berçaient sa raison. Une belle lumière soudaine apparut tout à coup en elle, éclaira ses rêves oubliés et leur donna dans son souvenir une importance qu'ils n'avaient jamais eue. Ces personnages historiques auxquels la nièce de Jehan s'était attachée dans ses études particulières, dont elle eût désiré faire sa société, au grand scandale de l'oncle, défilèrent dans sa pensée sous les traits de Pierre; ils lui prirent la main comme le jeune homme la lui avait prise durant leur promenade, l'entourèrent, la retinrent, puis disparurent pour ne laisser que son nouvel ami à ses côtés.

L'éveil du sentiment chez Laure, chez cette fille apprise à nier les émotions, fut doux et conscient. Elle crut l'éprouver dans toute sa plénitude, parce qu'elle l'éprouva presque subitement. Cette brusque tendresse pour laquelle Jehan n'avait jamais assez d'excommunications, n'était point déjà si terrible ! Le mot de sa grand'mère, aimer ! aimer ! se répéta délicieusement dans la pensée de la jeune fille et la poursuivit jusque dans son sommeil.

XXI

Pierre, reposé par une nuit pleine de rêves de bonheur, se leva gaiement. Sa première pensée fut pour Laure ; il chercha du regard la jeune fille dans l'avenue, et, ne la voyant pas, il se mit en faction à la fenêtre et attendit.

Le soleil n'avait pu balayer encore l'épaisse couche de rosée qui s'élevait de la terre, ni dissiper le brouillard qui planait sur les grands bois. Le champ de vigne, à moitié voilé, s'agitait singulièrement sous les yeux de Pierre : les

échalas semblaient servir de hauts bâtons à de petits faunes contrefaits, bossus, courts de jambes, mal vêtus de feuillage et de grappes rougeâtres, qui dansaient une sarabande effrénée en l'honneur de Bacchus champenois. Une brise légère balançait mollement le brouillard et lui donnait le va-et-vient des vagues; les ramées frissonnantes des sapins rappelaient à l'oreille du jeune homme le bruit lointain de la Méditerranée qu'il avait entendu dans son enfance. Par instant, les rayons du soleil perçaient de leurs dards visibles le voile brumeux étendu sur la campagne et inondaient de chaleur, de couleur et de lumière, un coin circonscrit du paysage.

Pierre, toujours poétique et toujours tenté de rattacher ses impressions intimes au mouvement de la nature extérieure, vit dans ce matin l'image de l'affection de Laure pour lui, affection brumeuse encore et voilée, mais que l'a-

mour et ses flèches, comme les rayons du soleil sur la terre, pouvaient d'un moment à l'autre illuminer et réchauffer.

Laure parut enfin. Avant d'entrer dans l'avenue, elle se retourna du côté des fenêtres de Pierre et répondit amicalement au salut que le jeune homme lui adressait.

— Puis-je...? demanda-t-il en montrant l'avenue de la main.

— Oui, dit-elle avec empressement.

— Bonjour, déesse du matin, reine des bois, nymphe des accords champêtres, fameuse demoiselle! s'écria-t-il à peine arrivé auprès de Laure.

— Bonjour, monsieur le bruyant, répondit-elle. Soyez sage, je vous en conjure, ou je me sauve; laissez-moi m'habituer par degrés à votre tapage. Ménagez des oreilles qui n'ont entendu jusqu'à présent que le silence.

— Une personne forte et insensible comme vous ne doit se troubler de rien.

— Vous voilà comme hier, répliqua-t-elle avec impatience. Dès qu'une pensée naît en vous, vite aussitôt, sans y réfléchir, sans égard pour ceux qu'elle peut blesser, vous la lancez dans la circulation! Préparez donc un peu les gens à recevoir vos coups; les transitions polies sont nécessaires même avec des êtres intelligents. Hier, dès les premiers mots de notre conversation, vous m'appelez poseuse, aujourd'hui vous me déclarez insensible.

— Oh ! je désire bien vivement me tromper sur ce dernier point, repartit Pierre avec aplomb.

— Je ne suis pas insensible, dit-elle ennuyée, et la preuve, monsieur, c'est que tout de suite, en vous voyant, j'ai désiré de vous avoir pour ami.

— Pour ami, répéta-t-il, la belle sensibilité que cela prouve ! Jehan lui-même admet cette

affection raisonnée, sage, comme vous dites, que tous les hommes et toutes les femmes, vieilles ou vieux, laids ou laides, peuvent inspirer. Le mot de sensibilité ne s'emploie que pour parler d'émotions vives, de...

— Taisez-vous! repartit la jeune fille, ou je n'ose plus songer tout un soir à vous.

— Quoi! déjà vous avez songé à moi tout un soir? reprit-il, touché de cet aveu naïf.

— Oui, je m'interroge sur des idées nouvelles et des résistances intérieures contre certaines doctrines de mon oncle ; je m'inquiète de ce détachement subit que votre venue semble avoir provoqué ; mais, quand je pense à vous, je me sens toute rassurée. Sans vous, je n'eusse point cherché ma personne morale, je n'eusse point osé discuter mon maître : il fallait pour cela un événement dans mon existence monotone. Si je reste fidèle à la plupart des principes de mon oncle, ce sera librement

et après examen ; si, au contraire, j'abandonne des raisonnements qui s'écroulent au moindre choc et perdent leur poids apparent dès qu'ils sont contrôlés, eh bien, je vous demanderai à vous de me dire quel procédé vous employez pour arriver à des conclusions plus vraies que celles qu'on m'a fait admettre.

— Prenez garde, chère Laure, répondit le jeune homme avec loyauté, ne courez pas le risque de n'être que mon reflet après avoir été celui de Jehan ;. il est malheureux que vous m'ayez attendu pour vous interroger. N'allez pas justifier ce que les sots disent des femmes : qu'elles ne sont point créatrices de leurs idées. Je n'ai pas comme votre oncle une foi aveugle dans la vérité de mes recherches philosophiques. L'homme qui croit avoir trouvé l'absolu est tout vulgairement un toqué. Pour mes recherches sur ma personne morale, je les recommence depuis que je vous ai vue. Jusqu'à no-

tre rencontre j'ai seulement agi en vue de mon approbation intime, jamais pour plaire à une amie capable de m'éclairer sur moi-même. Si vous le vouliez, Laure, nous conclurions un traité d'alliance plus sérieux que celui d'hier ; vous vous efforceriez d'être moins raisonneuse, moins sereine, moi plus contenu. Nous nous étudierions chacun et ensemble ; nous marcherions dans le même cercle avec nos aptitudes différentes, nous séparant au point de départ, nous rejoignant au point d'arrivée.

Hélas! pourquoi Pierre ne devait-il pas être toujours aussi habile qu'à ce moment! il eût été certain de sa conquête. En faisant taire son orgueil, le jeune homme n'avait pas un seul instant éveillé la fierté de Laure ; ne résistant plus au doux penchant qui l'entraînait vers le jeune homme, elle lui donna sa main et la lui laissa baiser tendrement.

Pierre supplia sa chère amie de ne pas aller

à la vieille maison et de s'asseoir auprès de lui sur le talus gazonné qui sépare l'avenue du champ de vigne; il lui parla des bois, du soleil, du matin, de toutes les joies qu'un beau jour fait germer dans le cœur. Il fut aisément poëte; il anima ce paysage si morne en y faisant défiler la longue procession de ses divinités mythologiques ; il charma Laure, et tint, durant une heure, l'imagination de la jeune fille en éveil.

Le regard attaché aux lèvres de Pierre, Laure devenait poëte avec lui. Comme ces enfants des pays brumeux et froids auxquels on raconte les splendeurs de l'Orient, elle frappait des mains, riait, demandait à chaque instant un récit nouveau.

Que Pierre la trouvait belle et séduisante avec sa grâce naïve! Il comparait Laure à ces jolies alouettes que la grande lumière affole, coquettes étourdies qui s'oublient dans un rayon de soleil. Cent fois il eut la pensée d'attirer

Laure sur son cœur, de lui dire qu'il l'aimait d'amour ; il ne l'osa pas, et fit bien. L'alouette n'était pas encore assez enivrée pour se laisser prendre au miroir de l'oiseleur.

XXII

— Laure! monsieur Pierre! allez me chercher Jehan et le colonel, il me les faut tout de suite, criait Sosthènes à l'entrée de l'avenue. Ils sont à la vieille maison. Amenez-les vite. Je vous prépare à tous une jolie surprise.

Laure demeurait immobile et rêveuse; mais Pierre, obéissant à M. Lepreux, courut à la vieille maison, et revint bientôt suivi du colonel et de l'oncle, qu'il avait trouvés bataillant encore.

— Messieurs, dit Sosthènes, je vous enlève! Nous allons déjeuner à mon rendez-vous de chasse. Fillette, tu nous suis! Lucrèce m'a donné des châles pour toi.

— Est-ce que ma grand'mère ne vient pas? demanda la jeune fille.

— Non, mon enfant, je l'ai trouvée fiévreuse ce matin et je l'ai priée de demeurer à la maison. Le colonel et monsieur Pierre voudront bien l'excuser. En route, messieurs, en route!

Le grand Louis à cheval, vêtu d'un beau costume de postillon, menait la berline de voyage que l'on avait découverte. Un grand char à bancs, conduit par deux valets de charrue qui devaient servir de rabatteurs, portait les fusils et les provisions nécessaires au déjeuner.

Laure allait à Reims une ou deux fois l'an avec sa grand'mère, mais, comme madame Lepreux était fort nerveuse en voiture, on at-

telait ces jours-là les plus vieux chevaux de l'écurie à un carrosse fermé et très-lourd. Étourdie par le grand air, impressionnée par le mouvement de la berline lancée au galop de deux bons chevaux dans les allées sablonneuses du bois, la jeune fille regardait s'enfuir derrière elle les petits sentiers de sa connaissance ; il lui sembla qu'elle faisait un grand voyage, qu'on l'enlevait pour toujours à ses vieux sapins, au champ de vigne, à la grande avenue, à tous les lieux qui lui étaient chers. Renversée au fond de la voiture, elle vit tout à coup les arbres tourner autour d'elle en une ronde fantastique et ferma les yeux ; la voix de son grand-père qui chantonnait un refrain de chasse lui parut surnaturelle ; ses oreilles bourdonnèrent, mille sensations nouvelles l'envahirent.

Mais brusquement la voiture s'arrêta. Laure se sentit emportée dans les bras de Pierre ; effrayée, elle rouvrit les yeux... Tous les sa-

pins, petits et grands, se tenaient immobiles; les chevaux piétinaient sur place; elle-même était debout, à terre, son bras passé sous celui de son ami; Jehan, Barron et M. Lepreux marchaient derrière la jeune fille.

— Est-ce que je vous fais peur, chère Laure? demanda tristement Pierre.

— Non, mais cette voiture m'a donné des étourdissements. Oh! le joli endroit! dit-elle en promenant ses regards sur le petit paysage qui l'entourait et qu'elle ne connaissait pas.

Le rendez-vous de chasse, situé à la limite extrême des bois des Tournelles, était un lieu charmant, composé dans le style rocaille, disait Sosthènes, mais dont la nature avait merveilleusement voilé la prétention et la préciosité. Une chaumière tapissée de lierre du pied au faîte se mirait coquettement dans un ruisseau limpide qu'on faisait jouer en jets d'eau et en cascades à la fin de tous les déjeuners.

Ce ruisseau, malgré sa venue de fraîche date, avait déjà transformé la flore d'alentour. Le sable aride s'était couvert de belles mousses épaisses et régulières comme le gazon d'un parc. Au bord du ruisseau, des plantes de toutes sortes, accourues de fort loin peut-être ou nées de l'eau, envahissaient ce que Sosthènes appelait le courant de la rivière. Aussi M. Lepreux se proposait-il tous les étés de les faire arracher l'hiver suivant; mais en hiver, comme il était très-frileux et n'aimait que les plaisirs sans fatigue, ne quittant plus les alentours de la ferme, il oubliait son rendez-vous de chasse. En été et à l'automne, ces plantes fleuries le séduisaient avec leurs vives couleurs, et il les laissait vivre, ce qui ne l'empêchait pas chaque fois qu'il venait déjeuner, et par habitude, de dire au grand Louis :

— Fais-moi donc penser l'hiver prochain à t'envoyer pour arracher ces vilaines herbes.

Ce à quoi le grand Louis complaisamment ne manquait pas de répondre :

— Tiens, c'est vrai, monsieur.

Mais ce jour-là Sosthènes rencontra des résistances, et, à son grand étonnement, souleva des protestations.

Pierre, en attendant que le déjeuner fût servi, se promenait sur les bords du ruisseau et y cueillait des plantes pour son herbier. Lorsqu'il entendit Sosthènes donner son ordre, le jeune homme s'indigna plaisamment, et, en un discours qui amusa beaucoup le colonel et Laure, il prouva au pauvre M. Lepreux que jamais homme doux et bon n'avait conçu le projet d'un pareil acte de vandalisme.

Sosthènes demanda grâce et jura d'un ton comique qu'il ne détruirait point ces herbes, dût leur croissance arrêter totalement la marche des jets d'eau et le courant de la rivière.

Le déjeuner fut des plus gais. M. Lepreux

voulut fêter la fin de l'éducation de Laure; il but, en les additionnant, sans se tromper, douze fois à la santé de Jehan.

— Beau frère, dit-il, vous avez fait de notre petite-fille une savante, et je ne vous reproche qu'une chose.

— Quoi donc? demandèrent les convives ensemble.

— C'est de lui avoir donné trop de gravité, de sérieux, de majesté froide; elle avait de l'esprit léger quand elle était petite, je m'en souviens; elle me ressemblait un peu et possédait même de l'imagination comme Lucrèce; mais vous nous l'avez changée en abstracteuse de quintessence. C'est beau et c'est triste. J'ai préparé, messieurs, à ce propos, un apologue; vous allez me dire s'il est juste.

On prêta une attention moqueuse à M. Lepreux qui, fier de parler au milieu du silence général, continua ainsi:

— Ma fille ressemble à un cheval...

— Oh ! s'écria Pierre avec indignation.

— A un cheval, dit Sosthènes en détachant soigneusement les syllabes de ces trois mots, à un cheval, répéta-t-il, qui porte sur son dos de trop lourds sacs d'avoine ; ça l'empêche d'avoir des gaietés parce qu'il est chargé outre mesure ; mais, attendez ! Cette avoine est pour lui, pour sa nourriture, et, lorsqu'il se sera bien assimilé son fardeau, picotin par picotin, ses gaietés lui reviendront. Or, comme il aura plus de forces, il n'en sera que plus vivant, voilà !

— Superbe ! magnifique ! dirent Barron et son fils en éclatant de rire.

— Idiot ! murmura le beau-frère.

— A la santé de Jehan ! recommença Sosthènes pour la treizième fois.

M. Lepreux, qui se grisait plus aisément avec des paroles qu'avec du vin, débita cent

sottises sur les philosophes, la philosophie, l'Être suprême, la chasse, la politique, la guerre et l'empereur Napoléon Ier. Comme il était très-spirituel, il amusa beaucoup le colonel, Pierre, Laure elle-même, qui rit plus d'une fois des balivernes et des plaisanteries de son grand-père, malgré la mine grave et irritée de Jehan.

L'oncle ne quittait pas sa nièce des yeux. En la voyant babillarde, animée, rieuse, coquette à son insu avec Pierre, il eut peur, et résolut de frapper quelque grand coup sur l'âme de la jeune fille. La pauvrette était naïve et ne soupçonnait pas le péril! il fallait le lui montrer bien vite. Sa soumission passée dans les circonstances graves répondait à Jehan de sa soumission à venir. Le démon du sentiment est habile, et c'est avec des armes puissantes que l'esprit doit le combattre.

Après le déjeuner, les hôtes de Sosthènes

allèrent voir un instant la cascade et les jets d'eau.

— Choisissez vos fusils, messieurs, vinrent dire les valets de charrue ; nous partons pour la chasse!

— Je ne chasse pas, répondit Pierre.

— Ni moi non plus, ajouta Jehan, qui prit le bras du jeune homme, mais je marche et j'aime à causer en marchant. Vous comprenez bien, continua-t-il avec un visage sévère, que je ne veux pas vous laisser trois ou quatre heures en tête-à-tête avec mon élève. Vos théories sont trop dangereuses, mon enfant, et je vous soupçonne de vouloir convertir Laure à quelque doctrine de mariage en opposition avec mes projets les plus arrêtés.

Pierre dit un adieu chagrin à Laure et s'éloigna. La jeune fille demeura seule au bord du ruisseau sous la garde du grand Louis, qui rangeait la chaumière et surveillait ses chevaux.

L'amoureux de Fanchon vit le vieux de la vieille maison, comme il l'appelait, entraîner Pierre malgré sa résistance polie et les regards attristés que le jeune homme jetait sur son amie.

« Hélas! pensa Louis, Fanchon ne m'a point trompé; l'oncle est l'ennemi du mariage, et c'est lui qui va gâter celui de notre demoiselle, sans compter qu'il gâte le mien en même temps. »

XXIII

Laure s'était assise auprès d'un haut buisson qui l'abritait de son ombre épaisse contre la chaleur de midi. Songeuse, elle repassa dans sa mémoire les longues années de ses études, années si remplies, et elle éprouva ce vague ennui qu'on évite rarement à la fin d'un travail déterminé, réglé par d'autres, et qu'on se voit tout à coup livré à sa propre fantaisie. Qu'allait-elle entreprendre? Elle ressentit comme une lassitude immense et le tardif besoin de ne pas

penser. Une douce paresse prit possession de son esprit actif, une délicieuse nonchalance l'envahit tout entière. Cette solitude fleurie ramena dans son imagination le souvenir des récits mythologiques de Pierre.

Les oiseaux, lassés par l'extrême chaleur, se reposaient en gazouillant dans les taillis et sous les sapins; l'eau jaillissante se brisait et murmurait sur les rocailles de Sosthènes. Jamais la jeune fille n'avait admiré la beauté de l'eau; elle contempla longuement la légèreté, la grâce, la couleur de la jolie poussière et des fines perles qui retombaient sur la mousse et sur les fleurs autour de la grande cascade; elle crut entendre, dans la voie mélodieuse du ruisseau, le mystérieux chant des naïades. Ce petit coin de terre, enfermé, sans horizon, décoré avec mauvais goût, lui révéla cette attrayante nature qu'on ne peut admirer à demi. Elle arracha des fleurs, des herbes, pour en mieux

voir la couleur et la forme. Le soleil, la lumière, la verdure, la profondeur des bois, la senteur chaude des sapins, tout lui parut nouveau et enivrant. Trois heures se passèrent sans qu'elle eût conscience du temps écoulé, sans qu'elle songeât à autre chose qu'à la mousse, aux fleurs, au réveil des oisillons, aux voix de la cascade, à l'éloquence poétique de Pierre...

Mais, tandis qu'elle rêve, Jehan, pâle et grave, se tient debout à ses côtés. Laure, qui n'a point entendu son oncle marcher sur la mousse, jette un cri d'effroi en l'apercevant.

— Ah ! que vous m'avez fait peur ! dit-elle.

— Peur, répéta-t-il avec tristesse, tu te troubles aujourd'hui pour bien peu de chose.

— Êtes-vous revenu seul ? tout le monde est-il à la chaumière ? demanda Laure.

— Est-ce que Pierre n'est pas ici depuis longtemps ? demanda l'oncle à son tour.

— Non, je ne l'ai pas même aperçu.

Jehan respire.

— Il nous avait quittés pour te rejoindre, mon enfant. Sosthènes et Barron, qui s'entendent comme larrons en foire, l'ont envoyé auprès de toi sous prétexte qu'un jeune homme galant et français ne doit point laisser une belle jeune fille seule dans la campagne.

— Eh bien, répondit-elle, je regrette de n'avoir pas eu le bénéfice de l'amabilité du colonel et de mon grand-père.

— Écoute, Laure, répliqua Jehan avec solennité, je ressens, depuis ce matin, comme une vague irritation en présence de Pierre. Je ne me trompe jamais dans mes pressentiments, et il me semble que ce garçon si spirituel, si brillant, peut avoir sur tes idées une influence désastreuse. Avec ou sans raison, je veux te prévenir des dangers que tu cours, te mettre en garde contre des séductions mondaines qui, si tu ne leur résistais qu'à demi, détruiraient

ton beau caractère et le fruit de mon dévouement à ton éducation.

— Un mot, mon oncle? m'interdisez-vous...?

— Écoute encore, ma fille, dit Jehan qui détestait les interruptions; je désire que tu recherches à nouveau, sans moi, les causes de tes idées; mais n'oublie pas que j'ai longuement étudié ton esprit, et garde-toi de le sortir des grandes lignes que je lui ai tracées. Ne laisse pas les trompeuses amorces du sentiment émouvoir ta belle âme. On te dira peut-être que tu n'es pas assez féminine; réponds que tu es mieux qu'une femme, que tu es un esprit! Si l'on te parle des joies humaines, montre ton mépris pour elles, pour toutes ces passions mesquines, toutes ces luttes grossières qui conduisent à ce qu'on appelle le bonheur terrestre, l'amour, l'ambition satisfaite, ou la richesse! La foule est là pour ramasser ces miettes de notre table. Si nous sommes au-dessus de la foule, ne cher-

chons ni ses plaisirs, ni ses récompenses; nous n'en avons pas besoin, nous qui sommes déjà entrés dans l'éternité par notre détachement de la misérable condition humaine. On te conseille, pour en revenir à des raisonnements vulgaires, de ne point admettre la supériorité spirituelle de la femme sur l'homme ; mais ne sais-tu pas que nul ne peut classer les aptitudes spirituelles des sexes d'une façon irrévocable? Il faut laisser à chaque esprit le droit d'empiéter sur les aptitudes d'autrui. Ces facultés différentes de l'homme et de la femme dont parle Pierre, mises en tas, et arrivant à une sorte de poids égal, cela me paraît du gâchis socialiste ou humanitaire, comme ils disent à présent ; l'égalité est toujours absurde dans ses conséquences. Quoi ! au milieu de l'essor intellectuel d'un esprit, nous faudra-t-il lui crier : Halte-là, tu sors de ta tribu, tu dépasses tes droits? Non, non, je l'affirme,

Laure, Dieu n'a pas donné de sexe à l'esprit.

L'apparente logique de l'oncle ébranla les idées nouvelles de Laure sur l'égalité de l'homme et de la femme, et combattit victorieusement dans la pensée de la jeune fille l'influence des arguments de Pierre.

— On ne peut, il est vrai, répondit-elle, obliger l'intelligence d'un homme ou d'une femme à se tenir dans des limites fixées à l'avance; ce serait la pire des injustices! Mais vous n'avez jamais en vue que les exceptions, mon oncle, en tout et partout; vous jugez tous ceux qui vous intéressent d'après vous-même. Moi, par exemple, vous voulez m'obliger à penser, à juger, à conclure, toujours comme vous; n'est-ce pas trop d'intolérance?

— Ah! Laure, Laure, j'avais bien raison de craindre! Déjà la révolte souffle dans ton âme. Il faut que je t'arrache à tout prix et bien vite à l'influence sacrilége des Barron.

— Pourquoi vous imaginez-vous que je cours des dangers avec des gens si bons, si sincères, si honnêtes, mon oncle ?

— Parce que, malgré leur loyauté incontestable, ce sont des orgueilleux, ma fille, des conquérants, qui aiment les victoires et recherchent toute occasion de vaincre quelque chose ou quelqu'un. Sais-tu pourquoi le colonel est venu ici avec Pierre ? Pour combattre l'influence que j'ai sur toi et la détrûire. Le père et le fils plaisantent depuis longues années de ta conversion, qui leur paraît des plus faciles ; ils ont fait à ce propos une sorte de gageure ! Depuis leur arrivée ils s'applaudissent des résultats obtenus. Tout marche au gré de leurs désirs et comme ils l'ont prévu, réglé, ordonné à l'avance ; Barron me l'a dit ! Ils se jouent sans scrupules de mes inquiétudes, de mon chagrin, de ton repos, de ta dignité ! Le fils voit son excuse dans un mot : la pas-

sion ! Le père, en soldat, s'absout avec la pensée de ma défaite. Lucrèce pour contempler un roman en action, Sosthènes pour te marier, tous les deux, sans qu'on les prêche, seront bien vite du complot. Leur égoïsme, Laure, aura-t-il raison de nous ? verrai-je ma vieillesse désespérée ? seras-tu le gage d'un orgueilleux pari ?

L'humiliation, le trouble de sa nièce, répondirent à l'oncle mieux que des paroles. Tandis que la jeune fille se levait et brisait avec colère les jeunes branches d'un buisson, Jehan s'éloigna pour aller dans le bois à la rencontre de Sosthènes et de Barron.

En tournant autour du ruisseau, l'oncle vit le grand Louis couché par terre, le visage collé à la mousse, comme un homme qui dort profondément ; il n'entendit pas le charretier murmurer avec menace :

« Ah ! le traître !... »

TROISIÈME PARTIE

XXIV

Les vagues songeries que Laure s'était permises lui semblèrent puériles après le discours de son oncle. Si les Barron la traitaient comme une petite fille, comme un esprit sans consistance, malléable, hésitant, c'est qu'ils l'avaient devinée et jugée! Sa conversion était vraiment trop facile, et le succès de la

gageure trop certain ! Depuis trois heures que Laure s'annihilait dans la nature, ne suivait-elle pas les leçons de Pierre? ne s'était-elle pas efforcée, comme il le lui conseillait, de revêtir de formes poétiques les contours un peu vagues des choses? n'avait-elle pas essayé de mettre en pratique un axiome fleuri du jeune homme, d'endormir un instant sa raison sur le sein gonflé de Cybèle? Les opinions paradoxales de Pierre l'égaraient déjà ; le danger que voyait l'oncle n'était pas éloigné mais imminent...

Une fois sur le chemin de la réaction, la jeune fille ne s'y élança pas à demi. Elle incrimina tous les actes du jeune homme, toutes les manifestations de son cœur. Ce désintéressement qu'il avait montré le matin et qui avait tant ému sa nouvelle amie, cette préocupation hypocrite de laisser Laure se chercher elle-même, tout cela, c'était de la ruse! Pierre vou-

lait séduire une adversaire, l'entraîner à ses idées, triompher de Jehan, tenir au colonel l'orgueilleuse promesse qu'il lui avait faite, et remporter une victoire pour ajouter aux lauriers des Barron ! L'amour de Pierre ne pouvait être qu'un amour impatient, irritable, jaloux, exclusif, qui condamne dans le couple l'un des deux époux à devenir la proie de l'autre, amour qui oblige le plus contenu à subir la loi du plus expansif, dirige le vaincu comme un valet dirige des bœufs, les force à se tenir dans le sillon qu'il trace, à marcher sous la pointe de son aiguillon, à subir un joug déshonorant !

La personne morale de la fière demoiselle refusa de se laisser conduire et mener. En y réfléchissant, Laure découvrit que Pierre était trop ardent pour ne pas désirer la passion emportée, trop personnel pour ne pas la vouloir absorbante ! Et comment, comment Laure avait-

elle pu douter un moment de la déraison, de la folie d'un amour conseillé, protégé par sa grand'mère? En additionnant ses griefs, elle se souvint d'un jugement que Pierre avait porté le matin sur l'oncle, et qu'elle avait accepté sans y répondre; elle en reconstitua mot à mot chacune des phrases, comme pour mieux se convaincre elle-même de la culpabilité de son ami d'un jour.

« Mon père et moi, disait Pierre, alors qu'il était assis sur le gazon auprès de la jeune fille, nous avons toujours classé Jehan parmi les phénomènes excentriques, non parmi les créatures de son espèce. De même, lorsque je rencontre une plante, une pierre, trop manufacturées par la culture ou la civilisation, je les regarde, elles m'occupent, mais je ne les confonds pas avec une belle plante, une belle pierre, un bel animal, produits normaux et spontanés de l'univers vivant. »

Elle avait entendu cela de ses oreilles ; elle avait souri peut-être à ces paroles ou à celui qui les prononçait ; elle avait rêvé de conclure une alliance éternelle avec un hérétique, un réaliste, un négateur de l'idéal ! Quoi ! déclarer les produits de la nature plus admirables que les produits de l'intelligence de l'homme, n'est-ce pas arrêter toute recherche, nier les bienfaits de la réflexion, obliger l'esprit à tourner dans un cercle fatal? La préférence de Pierre ou même sa seule admiration pour le spontané parut barbare à la nièce de Jehan. Elle se dit que sans doute l'affection du jeune homme pour elle était spontanée, qu'il eût aimé une femme stupide à la condition de recevoir d'elle le choc magnétique et soudain qui fait l'amour foudroyant. Tendresse, dévouement, n'ajoutent et ne peuvent rien ajouter aux passions de cette sorte, qui ne se raisonnent, ni ne s'éclairent, ni ne s'augmentent, mais qui se

reçoivent et qu'on subit! Ainsi était l'amour païen représenté avec un bandeau sur les yeux !

Laure quitta les bords du ruisseau, et, marchant vite pour secouer son engourdissement physique, elle exagéra l'agitation de son esprit.

Mais elle s'arrête et croit entendre une voix pressante l'appeler :

— Laure, Laure, attendez-moi ! lui criait Pierre.

Elle se retourne et voit le jeune homme.

— Que se passe-t-il ? demande-t-elle.

— Rien ; je me suis perdu, voilà tout! Je voulais vous rejoindre, ne pas vous laisser seule, continuer notre bonne causerie du matin. Hélas ! dans ces bois uniformes, sans allée, sans indication aucune, je n'ai pu retrouver mon chemin.

Laure garda le silence. La pensée que Pierre

aurait pu la surprendre au milieu de ses rêveries la fit tressaillir ; elle s'accusa d'avoir alors évoqué le jeune homme, et se dit que peut-être s'il était venu, s'il ne s'était point égaré, elle aurait pu s'engager à lui, et donner sa parole qu'elle l'aimerait, qu'elle l'aimait déjà...

La voyant émue, il lui dit :

— Laure, combien je me réjouirais de ma fatigue si, durant votre long isolement, vous aviez un peu songé à moi !

— J'y ai songé beaucoup.

— Ah ! j'en suis bien heureux, Laure, chère Laure ! Et vous avez deviné sans doute mon enthousiasme pour votre fière beauté, mon amour subit, ardent, irrésistible, un amour qu'aucune froideur, qu'aucun refus de vous, ne peuvent ni attiédir, ni vaincre?

— J'ai deviné plus encore, reprit-elle avec un sourire étrange.

— Quoi donc? Que vous m'aimerez, Laure,

ajouta le jeune homme, en s'agenouillant aux pieds de la fière demoiselle, et que ma passion aura la puissance de vous obtenir de vous-même malgré vos raisonnements ?

— J'ai soupçonné, dit-elle, que vous m'aimiez avec cette fantaisie qui, du soir au matin, emplit une existence de vagues contemplations, avec cet emportement qui dompte les énergies spirituelles, triomphe du sens moral, et fait, d'une créature d'élite, une girouette livrée à tous les vents de la passion ! Je ne veux pas de cet amour, je ne l'accepterai jamais, dussé-je promener toute ma vie, au fond de ces bois solitaires, le regret de n'avoir pas été comprise !

Pierre baissa la tête, accablé par cette déclaration et ne comprenant pas quel chemin le cœur de Laure avait parcouru tout seul pour arriver à donner un démenti si amer à sa confiance, pour nier si durement son émotion du matin.

L'orgueil cependant releva le jeune homme. Il redressa de toute sa hauteur sa taille qu'il avait un instant courbée, et dit avec violence :

— Vous êtes bien l'élève de Jehan ! grande de la grandeur que votre oncle voit en vous ! La stérilité sera votre lot comme celui du maître de vos pensées ; enfermée dans ce désert, vous vous dévorerez vous-même, satisfaite d'avoir été aussi insensible qu'inutile ! Gardez, mademoiselle, la hautaine majesté de ceux qui savent se tenir dans les régions inaccessibles aux simples mortels. Oui, je vous aimais, et je songeais à mon amour tout à l'heure au fond des bois. Je croyais encore poursuivre Diane comme aux jours de mon enfance, et c'est elle que je poursuivais en effet, la froide déesse !

Ah ! pauvres discoureurs ! ils se regardaient l'un et l'autre, l'œil brillant et plein de défis, cherchant quelle parole, quel argument frapperait le mieux sur les raisonnements de l'ad-

versaire. Et leurs émotions, les oubliaient-ils assez au profit de leur cher amour-propre? Les malheureux! ils s'appliquaient à creuser un abîme entre deux cœurs qui se cherchaient depuis l'enfance...

— Vous n'êtes pas seulement la nièce de Jehan, reprit Pierre après un silence, vous êtes la digne petite-fille de Lucrèce Lepreux. Cet amour romanesque et platonique, imaginé en dehors des conditions humaines, rêve des cœurs glacés, des esprits chimériques, des tempéraments épuisés ou malades, cet amour que votre grand'mère cherche encore, je vous le dis à mon tour, mademoiselle, je n'en veux pas plus que vous ne voulez du mien! Allons, je suis content que vous ayez vous-même soufflé sur ma belle flamme! Peut-être, sans votre franchise, eussé-je par degrés subi toutes les conditions que vous auriez daigné me faire. Vous vouliez sans doute récompenser ma fidélité,

ma patience, ma sagesse, en m'octroyant, après un long stage, une place d'honneur dans le panthéon de votre belle âme. De quoi me serais-je plaint en compagnie de Jehan et de ces héros historiques que vous aimez de votre froide tendresse?

— Mais, dit-elle, n'essayant pas de contenir l'ironie qui débordait de son cœur et l'irritait, pourquoi me parliez-vous ce matin de votre calme, de cette paix bienfaisante que vous trouviez dans nos solitudes? ces assurances étaient donc des mensonges?

— Non. La nouveauté pour moi d'une affection comme la vôtre, une coïncidence qui me faisait chercher le recueillement lorsque je vous ai vue, l'obligation où je me sentais d'apaiser mon trop d'ardeur, votre voix, votre beauté, votre crainte de l'enthousiasme, le désir impérieux que j'avais de vous plaire, m'eussent transformé !

Elle le regarda toute surprise de ces paroles, hésitante, se disant qu'il avait fait, lui, un instant bon marché de l'intégrité de sa personne morale.

Mais, n'écoutant que sa colère qui grossissait dans son cœur, Pierre poursuivit :

— Rassurez-vous ! je me serais lassé de rouler le rocher de Sisyphe et de déchirer ma poitrine à ses angles aigus. Auras-tu jamais assez de feux pour animer cette Galatée? m'a dit mon père. Non! il y a entre nous des montagnes de glace, et je ne fusse point parvenu à les fondre. C'est pour vous qu'on aurait dû trouver un mot dont on use mal et qui vous peint tout entière : inhumaine, inhumaine!

— C'est vous qui m'apportez la bonne nouvelle! répondit la jeune fille avec tristesse ; me voilà détachée des joies, des passions, des faiblesses de ce monde, et je vais devenir comme mon oncle un pur esprit!

— Votre belle voix sonore résonne dans une poitrine de cristal de roche, reprit-il. Non, vous n'êtes pas un esprit pur comme Jehan ! Vous avez été coquette avec moi, et vous m'avez trompé par des semblants d'émotion. Vous êtes de ces femmes égoïstes qui deviennent cruelles à leurs moments perdus ; de ces femmes, oui, vous en êtes de celles-là, qui paralysent tous les efforts, congèlent les énergies, dévorent les intelligences et les cœurs ! Créatures implacables et despotiques, insensibles aux joies de l'existence, elles détestent ceux qui ont l'audace de vivre plus qu'elles ! Avec vos dix-sept ans, votre beauté, votre savoir, vous deviendrez tout sèchement une fille sans cœur !

Et comme elle se taisait, il dit encore :

— Ai-je assez raisonné, assez argumenté, ai-je assez enfoui sous des paroles la souffrance qui est, peut-être, au fond de mon cœur ? avons-nous bien brisé les faibles liens qui pouvaient

nous attacher l'un à l'autre? sommes-nous assez ennemis? Adieu, Laure, je quitte les Tournelles ce soir, et vous ne me reverrez plus!

Pierre, découragé, refroidi, malheureux, entra dans la grande chaumière pour s'y reposer des fatigues de sa course. Il avait lu, quelques jours avant son arrivée aux Tournelles, le récit d'un voyage au Sénégal; il se souvint tout à coup de cette lecture et compara Laure au baobab, l'unique arbre de ce pays désert, toujours seul, sans verdure, sans ombre, sans fleurs.

Sosthènes et le colonel revinrent chargés de gibier; l'oncle arriva de son côté. M. Lepreux et Barron félicitèrent le jeune homme sur la bonne fortune qu'il avait eue de retrouver Laure. Pierre fit bonne contenance sous le regard interrogateur de Jehan.

Tandis que les chasseurs se désaltéraient dans la maisonnette, Pierre s'entretint longuement avec le grand Louis. Décidé à entrer aveu-

glément dans les intérêts du futur, le charretier reçut très-respectueusement tous les ordres que le jeune homme lui donna, et promit de les exécuter de son mieux. On convint donc que Pierre trouverait, à sept heures du soir, deux chevaux et un domestique à l'entrée de l'avenue qui conduit à la route de Reims.

Le grand Louis, qui avait entendu Pierre et Laure se quereller dans le bois, crut que ce départ était quelque manœuvre habile d'amoureux riche et instruit. Heureux d'être dans la confidence d'un gros secret, le soupirant de Fanchon ne soupçonna point, lui qui aimait et espérait depuis tant d'années, qu'on pût renoncer si vite à l'espoir et délaisser un amour.

Laure monta en voiture sans prononcer un mot; elle était pâle et sombre. Sosthènes et l'oncle la questionnèrent en vain; ils ne purent obtenir d'elle aucune réponse.

Les chevaux qui retournaient à l'écurie,

pressés par leur postillon, franchirent au galop la distance qui sépare la ferme du rendez-vous de chasse.

Durant le trajet, Pierre et Laure, absorbés par leurs réflexions, n'échangèrent pas un regard. Déjà ils semblaient indifférents l'un à l'autre; le jeune homme avait donc raison de partir!

XXV

Pierre, ne voulant pas laisser soupçonner à son père le motif de son brusque départ, lui écrivit le billet suivant :

« Louis me remet une dépêche de Gustave, mon meilleur ami, qui se bat demain à huit heures du matin et qui me demande d'être son second témoin. Il faut que je parte à l'instant même, et ne puis aller te dire adieu chez Jehan, où tu es depuis une heure.

« Adieu, cher père, excuse-moi auprès de M. et de madame Lepreux, de mademoiselle Laure et de Jehan. Assister un ami qui se bat en duel, voilà un de ces devoirs que tu ne discutes pas.

« Ton fils, qui t'aime,

« PIERRE. »

Après qu'il eut écrit ce billet, le jeune homme regarda, par sa fenêtre ouverte, la grande avenue, la vieille maison, le champ de vigne, les petits sentiers qui s'enfoncent dans le bois... Mais, profondément blessé par le dédain de Laure, il ne voulut pas accorder un regret aux lieux témoins de son amour. Ce paysage étroit, enfermé, sombre, monotone, lui parut sans beauté aucune. Le jeune homme se promit à lui-même, en récompense de la force d'âme qu'il avait montrée dans sa rupture avec Laure, de voyager beaucoup après son départ

des Tournelles, de parcourir des champs sans limites, dont les horizons n'ont point de bornes aux yeux, d'aimer toutes les jolies femmes qu'il rencontrerait sur son chemin ! La beauté n'est pas rare pour ceux qui voyagent ; dès qu'on se met en route, on la trouve partout. Pierre fit cent projets, traça vingt buts à sa vie, et se dit qu'il réaliserait des désirs plus nombreux que les grains de sable des Tournelles.

Au moment où l'on se mettait à table pour souper, Louis apporta au colonel le billet de Pierre. Barron le crut véridique et le lut tout haut. Laure baissa la tête, Jehan sourit. Lucrèce, devinant quelque complication, se troubla ; mais son inquiétude dura peu. Cette intrigue entre Pierre et Laure, qui semblait se nouer et se dénouer lentement, toute seule, au fond de deux cœurs tranquilles ; cette fausse passion discutée, débattue, et mise en formules, ne lui paraissaient ni intéressantes,

ni possibles. Le choc des idées ne produit pas d'étincelles, n'allume point de feux brûlants ; il ne fait jaillir que le discours, ne provoque dans un roman que l'ennuyeux dialogue, l'interminable monologue, les raisonnements des personnages épisodiques. L'action peut-être commençait ! les événements allaient éclater, les cœurs allaient s'émouvoir, trembler, souffrir et vivre ! Alors Lucrèce aurait son rôle !

Il y avait un secret dans ce départ ! Madame Lepreux se jura de le pénétrer.

Aussitôt après le souper, Laure se leva et rentra dans sa chambre.

Tandis que Jehan, le colonel et Sosthènes s'installaient dans le salon, Lucrèce sortit de la salle à manger et se dirigea vers la cuisine des domestiques. Une animation si grande éclatait dans les yeux de madame Lepreux, qu'à son entrée les serviteurs de la ferme jetèrent des cris de frayeur et crurent à un accident. Lucrèce

appela seulement le grand Louis, à qui elle donna l'ordre de la suivre. Louis s'attendait à quelque gronderie à propos du départ de Pierre, et s'était dit qu'il ferait le mystérieux ou l'innocent. Au premier mot de Lucrèce, il oublia toutes ses résolutions. Madame Lepreux lui demanda, en lui tendant la main, à lui, Louis! s'il était dévoué à la fière demoiselle, et s'il voulait aider une grand'mère à faire le bonheur de sa petite-fille? Le charretier, au comble de l'émotion, répondit à tout ce que lui demanda Lucrèce; il conta de point en point la venue de Jehan au bord du ruisseau, ce que l'oncle avait dit à sa nièce, les paroles de la jeune fille; mais, sur quoi il appuya davantage, ce fut sur le pari que le colonel et son fils étaient censés avoir débattu ensemble, d'après les assurances du vieux de la vieille maison, et dont la demoiselle devait être le gain!

Louis dépeignit à la grand'mère sa petite-

fille, ordinairement si calme, frappant du pied, cassant les branches des jeunes buissons ; il montra Laure ensuite dans le bois, où elle marchait à grands pas, comme un semeur qui sèmerait de la colère au lieu de blé ! Il dit comment la demoiselle avait rencontré Pierre et s'était disputée avec lui ; comment le pauvre jeune homme, triste et malheureux, avait demandé deux chevaux pour le soir ; de sorte que la dépêche n'était pas plus vraie que les mensonges du vieux de la vieille maison !

Lucrèce remercia chaleureusement le grand Louis de ses confidences. Celui-ci ne pouvait manquer une si belle occasion de parler à sa maîtresse de son amour pour Fanchon, amour que Jehan se plaisait à contrarier depuis longtemps. Autre roman que madame Lepreux pouvait mener à bien.

Il s'agissait pour Lucrèce d'user de son secret, d'en parler au colonel. Elle se répéta mot à mot

le petit discours que Barron lui avait tenu : « Madame, ces enfants sont nés l'un pour l'autre; vous m'aiderez à réaliser des projets qui me sont chers. » Habituée à trouver dans ses lectures des personnages créés tout exprès pour l'action à laquelle ils assistent, madame Lepreux se persuada aisément que le colonel entrerait dans toutes ses combinaisons.

Comme elle passait dans la salle à manger pour revenir au salon, Lucrèce trouva Sosthènes et lui dit à la hâte :

— Occupe Jehan, il faut que je parle au colonel.

— Ma femme, ma chère femme, murmura M. Lepreux, qui craignait d'être entendu de son beau-frère à travers la porte fermée, Barron pense comme nous au fameux mariage ! Nous en avons causé pendant la chasse.

— Très-bien, Sosthènes, répondit madame Lepreux, confirmée par cette nouvelle dans la

pensée que tous les acteurs de son roman commençaient à bien jouer leur rôle.

Le cœur de Lucrèce battait comme celui d'une jeune fille lorsqu'elle s'approcha de Barron, qui fumait à la fenêtre, et paraissait absorbé par quelque grave préocupation.

— Trouvez-vous le départ de votre fils très-expliqué, colonel? demanda Lucrèce à demi-voix, sans aucun préambule.

— Non, madame, et je songeais à ce brusque départ qui m'étonne.

— Voulez-vous en savoir le secret?

— Certainement, et tout de suite.

Lucrèce alors recommença, sans omettre un seul détail, le récit du grand Louis, pendant lequel Barron retint mal deux ou trois jurons énergiques, mais qu'il écouta jusqu'au bout le plus patiemment qu'il put. Surpris de voir son vieil ami fort habile, lorsqu'il le croyait naïf, le

colonel sentit son amour-propre complétement engagé dans sa lutte contre Jehan.

— Madame, dit-il à Lucrèce, concluons tous deux une alliance offensive. Tracez vous-même un plan de campagne et agissons ! Hélas ! peut-être avons-nous déjà perdu beaucoup de temps, peut-être bataillerons-nous trop tard ! Qui sait si ces deux enfants ne se détestent point ? ils s'aimaient si peu encore !... Usez de moi pour tous les combats que vous déciderez.

— Je suis d'avis, colonel, répondit Lucrèce, qu'une scène dramatique attirait malgré elle, de rompre immédiatement avec toute hypocrisie. Jehan sera pris au dépourvu par une brusque attaque. Si nous lui laissons le temps de réfléchir, après ce départ de votre fils causé par les conseils qu'il a donnés à Laure, il amassera des raisonnements, et nous battra avec son grand sang-froid qui me démonte et doit vous exaspérer. Déclarez à Jehan que Pierre aime

Laure et désire être admis à lui faire la cour. Comme mon frère nous voit causer ensemble, ajoutez que vous venez de me parler de vos projets d'union pour nos deux enfants ; je dirai moi-même la joie que j'éprouve à l'idée de ce mariage.

— En avant ! repartit le colonel qui, sans hésitation, se plaça devant le philosophe et lui dit d'un ton rude :

— Écoute-moi, s'il te plaît !

Madame Lepreux se tint debout auprès du colonel. Sosthènes, devinant quelque acte audacieux, commença de trembler.

— Que me veux-tu ? demanda Jehan, inquiété par l'attitude de son ami.

— Je te prie d'accorder à mon fils, lorsqu'il sera de retour, la permission de courtiser ta niece qu'il aime, repartit Barron sans la moindre diplomatie.

Jehan se leva de sa chaise, la bouche frémissante, l'œil agrandi, le poing fermé.

— Je te défends, s'écria-t-il avec colère, de marier Laure et ton fils ! Non, non, jamais cet hérétique ne possédera la fille de mon intelligence ; ce serait un sacrilége ! Je n'ai pas, durant douze années, spiritualisé cette âme pour qu'on me la corrompe ! La marier à un païen, ma Laure, c'est impossible ! Est-ce qu'il n'y a pas d'autres femmes à épouser ? Le monde en est plein. Pourquoi Pierre et toi voulez-vous de ma fille? Elle n'a rien dans l'esprit qui puisse vous plaire.

— Je veux Laure pour mon fils, répliqua Barron avec violence, parce qu'elle est belle, intelligente, et que Pierre l'aime ! Je la veux, entends-tu ?

— Ah ! je ne me croyais plus accessible à la douleur ni à la colère, s'écria l'oncle, mais tu me révoltes, et tu me fais bien mal !

— Mon frère, dit Lucrèce, puis-je me permettre une observation ?...

— Tais-toi, tais-toi, répéta le philosophe hors de lui, c'est ta folle imagination qui a tramé cet amour, j'en suis certain ! Si je n'y avais pris garde, tu aurais troublé l'esprit de Laure. Tu veux voir un roman vrai, une action réelle, des héros vivants, malheureuse, et tu risques pour un si pauvre spectacle le bonheur de tous les tiens !

— Oui, je le risque, répondit-elle avec un grand air ; mais j'espérais mieux de toi, tu noues mal les intrigues, et ton idée de gageure entre le colonel et son fils me paraît à moi une pauvre idée.

— Qui t'a raconté... Lucrèce? est-ce Laure? demanda Jehan avec épouvante. Mon Dieu, vous ne me réservez pas cette épreuve, ils n'ont point déjà séduit ma fille !

Lucrèce souriait étrangement.

— Sais-tu à quoi je pense, Jehan? dit-elle en prenant le bras de son frère, je pense que ton cœur n'est pas mort comme tu le prétendais : il parle en ce moment, il s'agite, il crie, il pleure! Ah! tu niais le sentiment, pauvre fou! il éclate en toi, te domine, te torture. Je te reconnais pour mon frère, tu aimes Laure de tendresse idéale comme j'aimais autrefois les héros de mes rêves. Regarde au fond de toi-même et réponds! Si l'on trouvait pour ta nièce un mari qui partageât toutes tes opinions, la donnerais-tu?

— Je la donnerais, si la pauvre enfant avait le malheur de croire que le mariage est un devoir! répondit le philosophe. Mais tant qu'il me restera une étincelle d'existence, je m'opposerai au mariage de Laure avec un humanisant, un naturant, un ennemi du divin, un matérialiste! C'est impossible, impossible, impossible! répéta-t-il trois fois en s'échappant du salon les

bras étendus comme un homme poursuivi par une vision terrible.

— Eh bien, où en sommes-nous, madame? dit Barron à Lucrèce.

— Si nous n'avons pas l'amour pour allié dans le cœur de nos enfants, colonel, répondit madame Lepreux, je crois que nous allons faire une campagne inutile.

— Ah! s'il ne s'agissait que d'aller au feu! répondit Barron avec un soupir.

XXVI

Aussitôt après le souper, tandis que madame Lepreux cherchait le grand Louis, Laure était rentrée dans sa chambre. Elle y repassa un à un les événements de cette journée si remplie pour elle d'émotions, d'amertumes et de souffrances.

Les joies humaines, que l'oncle exorcisait, lui apparurent pleines de tromperies. Du fond des bois, la nièce de Jehan regarda le monde et se permit de le juger. Les hommes

lui déplurent parce qu'elle les vit tous aussi impétueux, aussi passionnés que Pierre, mais bien moins spirituels, bien moins honnêtes, bien moins séduisants que son ami d'un jour. Quant aux femmes, qu'elle ne connaissait pas du tout, elle les entrevit, ou sentimentales et excentriques comme madame Lepreux, ou affolées de plaisir, ou abaissées par l'ignorance. Appuyée sur ce beau jugement, elle se contempla elle-même et fut surprise de se trouver tant de hauteur et de sûreté d'esprit. Alors, son grand orgueil aidant, elle rêva de donner au monde le spectacle d'un caractère. Quel exemple, au milieu de toutes ces laideurs, de toutes ces sottises, de toutes ces folies, de tous ces appétits de jouissance, que celui d'une femme instruite, calme, dédaigneuse des plaisirs, très-belle et très-sage ! Combien d'hommes surpris, que de galants humiliés, que de femmes vengées ! Où trouver le piédestal qui doit mettre en relief tant

de grandeur ? Aux Tournelles ! Non, sans doute. A Paris ! Mais est-ce qu'on croit à la sagesse d'une fille qui se sépare des siens pour aller donner l'exemple d'un grand caractère ?

Laure, quoi qu'elle fît, ne put se maintenir dans son indignation contre Pierre. Le souvenir de ce qu'elle avait éprouvé au moment de se mettre à table, le serrement de cœur qu'elle avait eu en voyant à côté d'elle la place vide de Pierre, la poursuivaient comme une image douloureuse... N'étant pas prévenus de l'absence du jeune homme, les domestiques avaient mis son couvert. Le repas avait été triste et silencieux. Ainsi ce charmant voisinage, cette aimable compagnie de Pierre, la jeune fille ne les retrouverait plus ! Cette place vide serait maintenant toujours vide !

Laure, enfermée dans sa chambre, s'y sentit mal à l'aise ; elle alla tristement se promener dans la grande avenue. Pierre était parti, bien

parti, pour ne plus revenir! Le paysage, qui s'était comme éclairé par la présence du jeune homme, semblait assombri par son absence. L'ennui, la tristesse, planaient sur l'étendue des sapins noirs, et Laure prit tout à coup en aversion ce coin paisible où elle avait passé tant d'années laborieuses. Elle eût voulu quitter à l'instant ce cercle d'arbres immobiles, où l'inquiétude, le mécontentement d'elle-même, le tourment vague, menaçaient de la poursuivre. Cependant, c'était dans ce lieu qu'il fallait laisser l'espérance ! Laure, si elle l'avait voulu, pouvait sortir des Tournelles, la main dans la main d'un ami, d'un compagnon estimé et choisi; ce compagnon, cet ami, la nièce de Jehan, la fière demoiselle, l'avait repoussé, tandis qu'avec un peu d'encouragement, de patience, de bon vouloir, elle l'eût à tout jamais conquis, et gardé.

Laure, en regrettant le départ de Pierre, sa

rupture avec lui, s'accusa de l'avoir mortellement blessé. Elle se rappela l'attitude du jeune homme, attitude que son imagination lui dépeignit méprisante. Pourquoi Laure avait-elle provoqué ce mépris? La pensée de la jeune fille lui retraça, en même temps que le souvenir du visage ironique de Pierre, le visage souriant de l'oncle à table. Sur les conseils de Jehan, elle s'était attiré les dédains, le mépris d'un ami, et, cet ami parti, Jehan s'applaudissait; la défaite de Pierre amenait son triomphe! L'oncle n'avait-il pas agi comme un doctrinaire entêté ou comme un égoïste? cette gageure de Barron et de son fils, si incriminée par Jehan, n'était peut-être qu'un désir ambitieux, très-naturel chez des gens qui voulaient faire de Laure leur fille et leur femme?

La nièce, en condamnant l'oncle, se condamna elle-même. Que n'avait-elle attendu quelques

semaines pour rompre avec Pierre, s'il était immodifiable! Et, puisque le jeune homme disait chercher le calme, peut-être eût-il ramassé miette à miette la froideur qui s'échappait du cœur de Laure, tandis qu'elle se fût nourrie de l'enthousiasme qui débordait du cœur trop chaleureux de Pierre. Ils eussent échangé chacun des défauts qui fussent devenus des qualités chez autrui; ils eussent conclu cette union si confiante, si douce, à laquelle Laure avait rêvé tout une nuit et tout un matin. L'amour est une pierre précieuse, on le trouve presque brut dans une gangue grossière; il faut le tailler, l'orner, le parfaire. Toutes les occasions qu'on a d'y ajouter quelques facettes lumineuses doivent plaire et non irriter. Ceux qui cherchent dans la nature la pierre précieuse toute ciselée risquent de rejeter les plus beaux diamants avec les cailloux du chemin!

Laure en vint donc à s'avouer que sa desti-

née morale et celle de Pierre étaient visiblement liées l'une à l'autre, et qu'elle était grandement coupable d'avoir brisé ces liens ; la tristesse, la confusion, le regret, assaillirent en même temps la jeune fille ; elle s'accusa, et ne put s'absoudre. Son orgueil, ses exigences lui semblèrent coupables. La fière demoiselle comprit enfin qu'il lui manquait deux vertus : la modestie et la simplicité ; que c'était bien plus la façon prétentieuse, doctorale, dont elle revêtait ses pensées, que ses pensées elles-mêmes qui l'avaient mise en contradiction avec Pierre. Pourrait-elle craindre d'être une épouse menée en laisse, portant bracelet et signe d'esclavage, avec celui qui lui avait montré (elle ne doutait plus alors de sa loyauté) le désir de la voir se conduire, se diriger elle-même? Comme elle se gourmanda sur son pédantisme ! Elle se déclara poseuse, désagréable, ridicule. Quel charmant spectacle elle eût donné à Pierre en ce moment !

Hélas ! il était bien loin et bien peu disposé à regarder derrière lui !

Rien n'est gracieux comme une jolie femme qui se gronde, s'accuse, se réprimande. L'homme le plus irrité, quand il est sensible, proteste aussitôt, réclame une indulgence qu'on se refuse. Le pardon vient vite, et tout se répare et s'oublie.

Laure essaya, en marchant dans la grande avenue, de décomposer son maintien, d'assouplir ce port de déesse dont le colonel se moquait si spirituellement ; elle parla haut pour apprendre à baisser le ton sonore et élevé de sa voix. Le voile épais de son orgueil se déchira, et son cœur se prit à bondir librement dans sa poitrine. Elle éprouva enfin ces doutes naïfs, cette émotion vague, ces espérances inquiètes, ce trouble infini qu'apporte l'amour. Elle aima, et ressentit la douleur poignante d'avoir repoussé celui qu'elle aimait ! Assise à la place

où ils s'étaient assis le matin, elle et lui, Laure évoqua Pierre, l'appela, crut qu'il viendrait la délivrer de son chagrin et de ses regrets. Il ne répondit pas, et Laure rentra dans sa chambre pour pleurer toute la nuit. Ses larmes creusèrent une blessure dans son cœur, comme l'eau limpide creuse le rocher.

XXVII

Le matin, pâle, agitée, les yeux rougis, ne pouvant plus tenir contre une douleur trop violente, elle courut chez sa grand'mère, certaine d'être comprise et consolée. Mais elle trouva Lucrèce triste, nerveuse, et tenant à la main un billet qu'elle froissait avec impatience.

Laure, devinant que le billet était de Pierre, le saisit et lut ce qui suit :

« Madame,

« Veuillez laisser croire au colonel que je suis

rappelé par l'obligation de rendre service à un ami, mais veuillez me permettre de vous dire que j'ai quitté la ferme pour un autre motif. J'étais épris de mademoiselle Laure ; mon père encourageait mon amour et je ne prévoyais pas que vous, madame, ou votre mari, dussiez me décourager. Mais votre fille, sans motif aucun, et conseillée par la seule antipathie que j'ai eu le malheur de lui inspirer, m'a repoussé ! Je ne puis la revoir ni retourner aux Tournelles. Je suis calme, et j'ai compris qu'une pauvre petite émotion fugitive, n'eût point transformé la nature de la fière demoiselle. Mon amour eût obtenu peut-être la faveur d'un sentiment raisonnable qui ne peut me suffire. En m'éclairant sur elle-même, en m'éloignant au début de ma passion, mademoiselle Laure a bien agi, et, grâce à sa franchise ou à sa générosité, je pourrai me reprendre, me guérir...

« Adieu, madame, agréez mes regrets qui sont nombreux.

« Pierre Barron. »

« Reims, lundi soir. »

La colère, l'injure, eussent moins désespéré Laure que cette justice et cette convenance.

— Ah ! ma fille, dit Lucrèce, tu pleureras un jour cet amour-là ! mais tu le pleureras trop tard.

— Trop tard, non, non, grand'mère ; je l'aime, j'aime Pierre, il faut le lui écrire ; vous l'avouerez au colonel. L'absence a plus d'une fois révélé à des amoureux leurs sentiments ; il doit y avoir un moyen facile de convenir qu'on regrette de s'être trompé. Mon orgueil, qui mettait une barrière entre l'amour et moi, s'est brisé. Grand'mère, aidez-moi, je vous en conjure, je serais trop malheureuse, je suis trop peu habituée au chagrin, j'ai la fièvre,

ma tête éclate, je sens mon cœur souffrir ; par pitié, secourez-moi !

Et Laure, le visage inondé de larmes, se jeta en sanglotant dans les bras de sa grand'mère.

— Chère enfant, répondit madame Lepreux tremblante d'émotion, je suis à la fois bien heureuse et bien désolée de te voir une douleur d'amour. Mais c'est à moi d'être calme en ce moment, d'être raisonnable. Pierre est parti, c'est toi qui l'as repoussé, il le dit, et je suis certaine que Jehan t'a conseillé de te méfier du colonel et de son fils. Il craint à bon droit de te voir enlevée par eux à ses dogmes antihumains. Pour que Pierre revienne, il faut que nous puissions l'assurer du consentement de l'oncle à ton mariage, sans quoi il aurait tort d'affronter de nouveau une lutte dans laquelle il serait sans cesse écrasé. Avant de le rappeler, ma fille, peux-tu nous donner l'assurance, à moi et au colonel, que tu es bien

arrêtée dans tes résolutions, que ton attendrissement ne tournera pas au profit de Jehan ! Verras-tu sans chagrin son désespoir ? supporteras-tu la pensée de briser toutes les espérances, de détruire toutes les illusions de ton cher oncle ? Ta désobéissance le rendra malade, mettra sa vie en danger peut-être ! Cette nuit, Laure, que j'ai passée tout entière à réfléchir, a modifié le plus grand nombre de mes opinions sur moi-même et sur les autres. Pauvre Jehan ! nous l'avons torturé hier au soir, le colonel et moi, en lui parlant de ce mariage. Comme il a souffert ! C'est bien à lui de nier le sentiment ! Que n'a-t-il aimé ! un pauvre petit grain d'amour aurait culbuté son bel échafaudage de formules. Songe à lui, Laure, songe à ton vieux maître qui t'aime, lui aussi, avec passion ! Ne nous redemande Pierre que quand tu seras bien certaine de le vouloir malgré Jehan, ou lorsque

tu auras trouvé dans ton cœur un baume capable de guérir la blessure de celui qui t'a consacré sa vie pendant douze années.

— Grand'mère, chère grand'mère, que vous me faites de bien ! murmura Laure qui pleurait dans les bras de Lucrèce ; oui, oui, vous avez raison. Je n'ai pas le droit de rappeler Pierre avant de savoir quelle influence aura sur mes sentiments le chagrin de mon oncle. L'absence de Pierre, notre rupture, me laissent libre dans mes décisions. Je vais subir une épreuve et je l'accepte !

XXVIII

L'oncle, rassuré par le calme apparent de sa nièce, oublia bien vite le trouble que lui avait causé la demande de Barron.

Conseillé par sa nièce elle-même, il se remit au travail et reprit avec suite un livre qu'il avait cent fois délaissé pour s'occuper de son élève. Il s'enferma pendant deux jours, et Laure seule eut le droit de venir l'interrompre pour lui soumettre des scrupules, des hésitations, qui devaient, dans les combinaisons de la jeune fille,

habituer l'oncle, degré par degré, à la pensée du mariage de sa nièce. Que d'habileté, que d'esprit, que de bonté, la jeune fille se promit de déployer pour calmer l'irritation de Jehan contre Pierre! Elle voyait une blessure et la voulait guérir!

Elle en vint à juger son oncle et l'admira davantage à mesure qu'elle s'éloigna des doctrines surhumaines qu'il lui avait prêchées et qu'elle sentit plus ardemment le désir des joies terrestres. Le caractère du vieux théoricien, austère, fidèle à ses sophismes, convaincu, loyal, courageux même dans sa logique, ne vivant que pour cultiver ses chères abstractions, qu'il croyait la vérité, prit aux yeux de la jeune fille des proportions nobles et grandes.

— Je ne sais pas nettement quelle idée domine le livre que vous faites, mon oncle, dit-elle un jour, quoiqu'elle le sût très-bien, mais permettez-moi de vous témoigner un désir à propos

de ce travail. Il me semble que vous devriez trouver en vous-même et dans votre expérience, plus sûrement que dans ma gratitude, le bénéfice de la peine que vous vous êtes donnée pour m'instruire. En suivant les progrès de mon éducation, vous avez noté, avec grand soin, si je ne m'abuse, les lacunes de mon esprit, ses résistances ; il s'agit pour vous maintenant de créer une vraie femme idéale, sans vous assujettir à des conditions terrestres qui vous importunent. Montrez la fille de votre esprit dans toute sa gloire, parfaite, lumineuse, éthérée, divine ! vous ne pouvez cela que dans un livre ! Faites une élève plus soumise encore que moi, mieux attachée à vos doctrines, et qui échappe par sa condition abstraite, véritablement spirituelle, aux faiblesses humaines, aux exigences sociales.

— Laure, répondit le philosophe avec enthousiasme et les yeux brillants d'orgueil, c'est là justement ce que j'ai fait ! Depuis deux jours

je classe des chapitres épars, qui maintenant s'enchaînent d'eux-mêmes avec une suite admirable. Écoute, écoute, mon enfant!

Jehan lut à la jeune fille tout son livre. Œuvre étrange et curieuse, hachée, sans liens, résumé de notes et d'observations ramassées de ci, de là, et juxtaposées plus qu'unies. Au dessus de froides formules, d'axiomes intolérants, une belle jeune fille à l'image de Laure semblait planer. Elle conduisait le lecteur à travers tous les cercles de la pensée de l'écrivain, le guidait au milieu de l'encombrement des théories, menait les scènes du livre. L'auteur la faisait parler en son nom à elle, puis tout à coup la redressait, la rendait circonspecte et respectueuse.

Laure, prise à huit ans, quoiqu'à peine dessinée et décrite, répandait, malgré l'auteur, avec sa jolie figure, ses questions d'enfant, ses raisonnements précoces, de la grâce et du charme dans ce livre glacé. Quant au reste

rien n'y vivait! La mort semblait avoir passé là. L'histoire s'y montrait momifiée, couverte de bandelettes. Dieu conversait lui-même avec des personnages symboliques comme la Vérité, l'Esprit, personnages sans corps, sans passion, sans réalité, glissant comme des ombres et ne laissant nulle part la trace de leurs pieds, ni l'empreinte d'une pensée vivante.

Laure dit à Jehan que la société avait besoin d'un guide comme son livre pour entrer dans la voie de la perfection idéale, mais que ce livre était trop abstrait pour être compris de la foule, et qu'il lui faudrait de jeunes vulgarisateurs ardents, instruits, honnêtes, dont l'esprit se tiendrait dans la moyenne d'élévation où le public peut atteindre. Pourquoi l'oncle avait-il renoncé si vite à convertir Pierre? Enfin, le plus pressant, ajoutait la jeune fille, était de terminer ce beau livre.

Jehan se prit de passion pour son œuvre. Lui, qui autrefois appelait la mort de tous ses vœux comme le couronnement le plus désirable d'une vie de labeurs spiritualistes, craignait la moindre migraine ; il se pressa comme un homme inquiet d'être appelé au rendez-vous par une amie longtemps désirée.

« Si je ne meurs pas, disait-il à sa nièce, et si notre pauvre France, toujours impatiente de résoudre des problèmes divins par des faits, attend quelques livres de moi paisiblement, une ère de progrès moraux s'ouvrira pour l'Europe et pour le monde. »

Laure admirait la hauteur de caractère de son oncle, sa foi, cet enthousiasme nouveau qui faisait resplendir le visage du philosophe, mais, quoique le sort de son amour fût pour ainsi dire attaché aux illusions de Jehan, la jeune fille regrettait la naïveté de ces illusions. Jeune, on s'attriste volontiers de la confiance que les

hommes âgés ont en eux-mêmes; on prend leur assurance pour de la vanité. Pourtant, lorsque un vieillard, après une longue carrière parcourue, s'est donné maintes preuves de sa valeur réelle ou supposée, qu'il se retrouve d'accord avec l'idée de perfectionnement qu'il s'était faite au début de sa vie, qu'il a été tout ce qu'il voulait être, pourquoi n'aurait-il pas confiance en soi, et ne croirait-il pas qu'il est quelqu'un et doit servir à quelque chose?

XXIX

Pierre était donc revenu à Paris. Son premier mouvement avait été d'écrire à sa grand'mère pour la prier de ne point se donner la peine de répondre à la longue lettre qu'il lui avait adressée des Tournelles. Laure, ajoutait-il, repousse mon amour; j'ai rompu toute possibilité de rapprochement avec les Lepreux, par des injures violentes à la petite-fille, par un billet glacial à la grand'mère.

Il reçut courrier par courrier une lon-

gue lettre accompagnée du mot suivant :

« Ton père m'envoie par dépêche la nouvelle de ta fuite, laquelle, dit-il, n'a plus rien d'inquiétant depuis une explication entre Laure et madame Lepreux. Je t'expédie donc, malgré ta prière, ma réponse à ta lettre des Tournelles, et je veux que tu la lises. Tu sais bien que les conseils de ta vieille grand'mère ne te sont jamais inutiles ! »

Malgré son irritation, sa souffrance, une colère qui s'accroissait d'heure en heure, le jeune homme lut en entier la lettre de la comtesse de Barron. En voici le contenu :

« Mon cher enfant, ta surexcitation me désole. Aucune sagesse, aucun effort de calme, ne combattent l'expansion de ta trop riche nature. Cet amour dont tu me parles me plaît par les côtés qui te déplaisent et je le désire pour toi depuis longtemps. Tu ne dois chercher dans une

compagne qu'une fille un peu froide qui te force à te contenir. Tu es un être cent fois trop ardent ; tu te dépenses à tort et à travers sans profit ; tu es trop bruyant, il faut que tu fasses le silence autour de toi. L'éclat de tes opinions te fatigue, bourdonne dans ton esprit et t'empêche d'entendre tes pensées intimes, la voix de ta raison et celle de ton cœur. Tu vis dans un temps où il n'y a pas de place pour tant de courage et de passion; économise tes forces : qui sait si tu n'en auras pas besoin un jour? Use, mon fils, de cette belle faculté dont Jehan abuse, qui permet à l'homme de se retirer de lui-même et de l'univers, de juger froidement, sereinement, comme un immortel, les choses et les êtres qui l'entourent. Fais cela durant quelques jours et tu te connaîtras, tu prendras la juste mesure de ce qui est. Comme le voyageur qui se repose, et, en contemplant du regard le chemin parcouru, s'encourage à mar-

cher encore, repose-toi un instant, Pierre, repose-toi !

« Que toutes tes opinions perdent leurs contours trop rudes, leur forme excentrique; elles s'enchaîneront plus aisément les unes aux autres. Si ton exaltation s'abat, ce sera, j'en suis certaine, au profit des jugements de ton intelligence et de tes approbations intérieures. Sujet du domaine du grand Pan, tu crois l'intelligence humaine pour le moins égale à celle de la nature. Jaloux de ta dignité d'homme, sachant que tu réponds de toi à toi-même, à une conscience exigeante, scrupuleuse, apprise depuis longtemps à juger en dernier ressort, responsable de ses faiblesses, se punissant de ses fautes, ton premier devoir est de faire des efforts sérieux pour unir deux puissances qui souvent se contrarient dans les êtres forts : le tempérament et la conscience ! Quand on a, comme toi, le bonheur de n'avoir commis au-

cune faute le jour où une circonstance fortuite oblige à fixer sur soi-même une attention toujours distraite dans la jeunesse; lorsqu'on n'a rien à renier dans son passé, qu'on s'est promis, qu'on s'est juré, certain de tenir son serment, d'être fidèle à l'honneur et au bien; lorsqu'on se surveille, qu'on se morigène, qu'on se règle, et qu'on peut se mettre la bride sur le cou, avec le poing toujours fermé : c'est alors qu'on devient quelqu'un pour soi! On n'agit pas en vue de forcer autrui à une admiration dont l'absence, le refus, découragent les faibles habitués à la récompense, mais on travaille à conquérir son propre respect, sa propre estime, celle que les apparences et les accommodements ni les absolutions ne trompent jamais!

« Tu m'écrivais de Paris, avant ton séjour aux Tournelles, que tes défauts n'irritent que toi-même. Passionné, impétueux, surabondant,

fécond, tu te laisses trop aisément entraîner dans le monde à des discussions qui fatiguent ton intelligence sans lui apporter d'aliments réparateurs. Las de ces joutes, rentré chez toi, tu te sens épuisé, mécontent, tu te reproches de t'être mis hors d'état de poursuivre seul des idées qui te sont chères, que nul ne développe avec plus de puissance que toi, lorsque tu parviens à les tenir en ta présence. Trop avide à Paris du choc des autres esprits, tu as négligé les impulsions du tien. A Bélise, tu étais curieux de toi-même, empressé à développer ton originalité; tu le faisais comme toutes choses, avec exagération. Tu es si sincère et si vrai, si loyal et si intelligent, que je ne puis m'attrister d'aucune de tes expériences, mais, cher enfant, je voudrais que tu pusses trouver dans l'amour la science de te gouverner, et, dans des émotions secrètes et contenues, douloureuses même, ta formation morale définitive. Tu le vois,

Pierre, c'est tout un sermon que je te fais ; je ne m'en excuse point, sachant tout le profit que tu cherches dans mes leçons.

« Tu es né pour l'action, je te l'accorde, et je suis de celles qui trouvent autant de grandeur dans un homme de geste et de tempérament placé dans son milieu, que dans un homme de réflexion et d'études forcé par ses travaux de se soustraire au devoir social. L'homme d'action a besoin d'une femme intelligente qui l'encourage et parfois le redresse. Par sa vie plus retirée, plus calme, plus livrée à la réflexion, l'épouse juge plus sainement les actes individuels et sociaux que ceux qui les produisent. L'homme va, vient, court ; la femme se recueille, classe les phénomènes que l'homme constate, devine et conseille les expériences, en tire les conclusions. La femme penseur et instruite devient la moitié nécessaire de l'homme agissant. Privé d'elle, il ne saura point démêler le

droit de la force, il confondra ses victoires avec la justice. Si tu aimes Laure, ce n'est point par une contradiction capricieuse de ton cœur, le contraste est nécessaire dans l'amour. Quand vous vous aimerez véritablement, elle et toi (et elle t'aimera par les mêmes raisons qui te font l'aimer), vos facultés dissemblables et complémentaires s'unissant, vous serez à vous deux une vraie personne sociale lancée, rênes en mains, sur la voie du progrès !

« Ne va pas tyranniser le cœur de Laure ni lui faire quelque brusque déclaration ; il faut acclimater cette âme paisible à l'amour ; la lumière elle-même ne doit point aveugler, les plus beaux sons ne doivent point blesser l'oreille. Malgré tes protestations, tu es provincial dans tes idées sur la manière d'aimer et d'être aimé ; tu es en arrière sur le progrès ou sur la mode de l'amour ; tu es romantique, tu veux l'impossible, l'extraordinaire, le foudroyant. Cette fille

froide et sage, élevée gravement, devait, dès les premières heures de ton arrivée à la ferme, changer tout en elle pour te plaire, et se jeter dans tes bras! Ah! le romantisme, Pierre, cet idéal à la fois naïf et cherché, fournissant aux rêves toutes les formes, aux sens tous les désirs, jamais satisfait, irréalisable, avide d'étrange, corrompu, hors nature! souviens-toi de ce que je t'ai raconté sur les beaux jours du romantisme, sur cette mêlée confuse d'amoureux insensés, dansant une ronde folle, une sorte de sabbat, d'où l'on revenait assourdi, malade de corps, amer, désenchanté, blasé. J'aime mieux les héroïnes de mon cher dix-huitième siècle, ces femmes exceptionnelles, un peu froides, raisonneuses comme ta Laure; j'aime mieux la Julie de Rousseau que Lucrèce Borgia. Vouloir tout embrasser, tout conquérir, jusqu'au laid, jusqu'au difforme, tout mettre en beau relief, jusqu'au crime, tout classer, jusqu'aux phénomènes les

plus monstrueux, consentir à faire les honneurs de l'art à ce qu'on devrait jeter au charnier, cela est tout aussi faux, tout aussi inutile que de tout dédaigner dans le monde vivant, de tout nier hors la pensée pure, comme Jehan. Derrière la sage limite qu'on recule avec mesure, lentement, sûrement, il n'y a que la folie, l'impuissance ou l'abîme !

« Conquiers la sagesse, celle que tes vieux Grecs confondaient avec la science. Tu perdras un peu de ta séduction en perdant ton adorable vivacité et ton enthousiasme excessif, mais tu deviendras un homme, cher enfant. L'existence dévore toutes les forces, et, si l'on ne veut de bonne heure arriver à l'épuisement, il faut économiser, amasser, mettre en réserve, se faire riche, pour pouvoir dépenser. Laure t'aimera ! Comment ne pas t'aimer, toi le meilleur, le plus intelligent de tous les êtres ? Le travail que tu feras sur toi pour émouvoir le cœur de ton

amie, pour la rassurer, pour t'accoutumer à sa douce affection, il faut que tu le fasses pour conquérir ton caractère, mon approbation, et le bonheur!

« Pour finir ma longue lettre, presque un traité sur tes défauts, mon cher fils, laisse-moi terminer par deux mots qui résument en ce moment tous mes conseils : ne fais pas de conditions, aime !

« A toi, mon enfant, de tout mon cœur.

« Louise de Barron. »

XXX

Les conseils de sa grand'mère avaient le don puissant de faire réfléchir le jeune homme et de l'apaiser. Après la lecture de la lettre de madame de Barron, Pierre se sentit plus coupable que Laure ; il se reprocha d'avoir mal compris le cœur de son amie, d'avoir eu trop d'impatience, de n'avoir pas su, un instant, maîtriser sa passion. Mais que signifiait cette dépêche du colonel à Bélise? quelle explication pouvait-il y avoir eu entre Laure et madame Lepreux?

Pierre s'était interdit par son billet à son père, par celui qu'il avait envoyé de Reims à Lucrèce, toute demande d'éclaircissement à cet égard. Sa dignité exigeait impérieusement qu'il fût muet, et qu'il attendît un signe amical venant des Tournelles. Lui-même ne devait rien provoquer.

Sa douleur d'amour, le croirait-on, lui parut digne d'être soufferte, et il n'essaya point de la combattre ; il se permit tous ses regrets ! S'il versa des larmes, il ne se les cacha pas à lui-même, il ne les crut pas le signe d'une nature faible et pusillanime. Il accepta cette épreuve de la vie, la trouva saine, bienfaisante, et se refusa le pouvoir de s'y soustraire.

Dès le surlendemain de son arrivée à Paris, il s'était senti fiévreux et malade. Paris n'est pas bon à ceux qui souffrent. Pour agir, et participer sans trop d'efforts à la surexcitation générale, il faut être très-enthousiaste, très-ambitieux,

très-heureux ou très-indifférent ; il faut voir tout en beau, se donner un but, posséder le moelleux plastron du bonheur, ou ne se laisser entraîner par rien. Pierre était déjà bien moins enthousiaste, pas ambitieux, pas indifférent, pas heureux. Il partit pour Fontainebleau et promena son chagrin tout un jour sous les arbres de la forêt ; mais le soir, et comme malgré lui, il fut ramené rue Taranne par l'idée fixe qu'une lettre des Tournelles l'y attendait. Malheureusement deux jours se passèrent encore, deux jours cruels, pendant lesquels Pierre espéra en vain des nouvelles de Laure. Enfin, un soir, bien tard, son domestique lui remit un mot du colonel qui le laissa dans la plus grande perplexité.

« J'espère que tous les ennemis de ton ami sont morts, disait Barron, et que tu vas revenir. Diable ! vous y mettez du temps, vous autres, pour bacler un duel. Nous t'attendons demain à l'heure du souper. »

Lucrèce n'avait donc pas parlé du billet qu'elle avait reçu? peut-être s'était-il égaré? Barron croyait donc encore au duel? s'il en était ainsi, pourquoi Pierre ne retournerait-il pas à la ferme? Tous les amoureux savent bien que cette question une fois posée, on part!

Laure, habile et bonne, était parvenue à détacher son oncle d'elle-même, et à l'engager davantage dans la voie de ses créations idéales. Elle l'avait entretenu beaucoup de l'impression de son livre, de la nécessité de veiller sur les épreuves, de trouver un bon éditeur. Jehan même en vint tout seul (il le crut du moins) à regretter que Pierre fût parti, car, mieux que personne, ce Pierre si actif pouvait s'occuper de ces questions matérielles. Laure avait fait ajouter au livre le portrait un peu vague d'un jeune homme converti par l'héroïne idéale, la Béatrice de l'oncle. Il était bien entendu qu'en demandant cette addition, Laure s'inquiétait du

mauvais goût public, lequel exige sans cesse que la silhouette d'un amoureux se dessine à côté du profil d'une jeune fille. Si l'on veut enseigner à la foule des vérités idéales, il faut la toucher par des apparences de réel.

Un matin que le colonel avait lu à Laure une lettre de madame de Barron, parlant de la patience attristée de Pierre, de sa douleur calme, de sa modération, Laure, qui se sentait incapable de supporter plus longtemps l'absence du jeune homme, dit à son oncle :

— Pierre revient et je crois que je vais accepter de lui être promise ; mais sachez que je ne suis arrivée à cette décision qu'après y avoir longuement réfléchi.

— Tu es arrivée à cette décision par le raisonnement ? demanda Jehan étonné.

— Oui.

— Par lequel ?

— Je me suis dit qu'en vous occupant de

moi, de mon éducation, vous aviez fait un acte de désintéressement tout humain, qui m'autorise à en faire un pareil ou plusieurs, si les conditions de ma vie me les permettent, conditions que je ne puis rencontrer aux Tournelles.

— Et pour commencer ta mission humaine, as-tu converti Pierre?

— Oui, mon oncle, répondit la jeune fille sans hésiter, en pensant à la lettre de madame de Barron. Pierre était passionné et il est calme. Je jure que mon affection pour lui n'a diminué en rien mon respect, mon admiration pour vous, pour votre caractère. Je ne sens dans mon esprit ni abaissement, ni défaillance. Je ne réclame qu'un droit nouveau dont vous avez peut-être fait trop bon marché, mon oncle: je voudrais vivre.

— Hélas! dit-il.

— Assez parlé de moi, reprit-elle. Formée par

vous, je n'oublierai jamais un seul jour que je suis votre élève. Vous avez maintenant une autre éducation que la mienne à terminer; ne vous laissez pas émouvoir par des désirs humains de la Laure terrestre ; soyez tout entier à la Laure idéale, à la véritable fille de votre esprit, à la Laure de votre beau livre !

XXXI

Laure, après sa conversation avec Jehan, pria Barron d'envoyer une dépêche à son fils ; mais celui-ci refusa en disant qu'un billet, le billet qu'il avait écrit la veille à Pierre, était tout ce qu'il fallait pour le rappel d'un déserteur, d'un fuyard.

Le jour même, à l'heure du souper, on entendit les grelots d'une voiture de poste, et Pierre Barron entra dans la salle à manger. Laure et le jeune homme, tout d'abord, s'inter-

rogèrent du regard. L'un et l'autre avaient changé d'aspect, et ils eurent, en se voyant, un moment de grande surprise. Pierre était pâle, grave et triste : un caractère était né en lui. La nièce de Jehan était devenue femme ; elle avait perdu son air de déesse, son col droit et fier s'était amolli. Une grâce naïve, humble, modeste, se montrait dans tous les mouvements de la fameuse demoiselle.

Touché jusqu'au fond de l'âme, Pierre allait se jeter aux pieds de cette adorable Laure féminine, quand madame Lepreux lui fit un signe et lui montra Jehan. On causa de choses banales. Pierre répondit à peine, et l'oncle vit dans ce silence la preuve d'une transformation du jeune homme.

Le soir, assez tard, lorsque Jehan fut parti, le colonel dit tout à coup sans préambule :

— Ah çà ! mes enfants, est-ce que vous comptez longtemps encore faire des cachoteries aux

vieux et dissimuler vos amours ? Parlons mariage à la fin ! Apprends, Pierre, que depuis bien des jours, Lepreux et moi, nous avons chassé plus de projets que de lapins. Nous sommes des papas intelligents, respectueux envers notre progéniture, autant que des papas bien élevés doivent l'être ; par conséquent, mademoiselle et monsieur, si vous avez quelque supplique à nous adresser, ne prenez point la peine de la jeter à la poste ; nous vous écoutons.

Les jeunes gens interdits, inquiets, n'osaient répondre.

— Mais l'oncle ? dit madame Lepreux, qui comprit l'embarras de Laure et de Pierre.

— Oh ! nous lui dorerons la pilule. Je suis acharné pendant le combat, mais fort généreux après la victoire. Ce vieux fossile vaut encore la peine qu'on lui fasse un beau mensonge. On lui dira que Pierre est converti au détachement des joies humaines, et on le lui prouvera en lui

demandant sa jolie nièce en mariage. Je parie qu'il ne verra point là de contradiction. D'ailleurs il est trop content de son livre, trop enthousiaste de celle qu'il nomme sa Laure idéale, pour souffrir encore des faits et gestes de sa Laure vraie et naturelle. Mais qui donc me fait ainsi jacasser, de qui suis-je la victime? A quoi réfléchit-on pendant que je pose? Laure, ajouta le colonel gravement, voyez-vous quelque difficulté à devenir ma belle-fille?

— Non, répondit-elle sans hésiter.

Madame Lepreux jeta un cri de joie. Pierre, fou de bonheur, et poussé par son père, serra Laure avec passion dans ses bras, malgré la résistance de la jeune fille.

— Embrassez-la, embrassez-la, Pierre, embrassez-la, cette sauvage! s'écria Sosthènes qui ne se contenait plus et frappait des mains comme un enfant.

— Embrasse-la donc! répéta Barron, toujours impatienté des lenteurs, quand il s'agissait d'une conquête.

— Pierre, ne m'embrassez pas sans que j'y consente, je vous en prie, murmura la jeune fille à l'oreille de son ami.

— Laure, chère Laure, pardonnez-moi d'avoir voulu vous obliger à m'aimer comme je vous aime.

— Embrassez-moi, Pierre, et merci pour la bonne parole que vous venez de me dire, ajouta la jeune fille, en appuyant avec abandon sa belle tête sur l'épaule du jeune homme.

Il eût préféré que ce premier baiser lui fût accordé au milieu des grands bois qu'il considérait comme le cadre de son amour. Que de belles actions de grâces, éloquentes, il eût chantées alors, et qu'il se vit contraint d'enfermer dans son cœur trop empli! La jeune fille trouva dans la retenue de Pierre une confiance qu'elle n'es-

pérait pas trouver après un aveu, un consentement définitifs. Heureuse, attendrie, babillarde, coquette, elle attira son ami à l'écart, et, tandis que les parents se complimentaient, elle dit à Pierre avec une naïveté, un charme, qui le pénétrèrent de part en part :

— J'avais rêvé de grandes phrases, un grand apprêt, une grosse dispute, avec une belle réconciliation, pour notre première entente d'amour. Cette bourgeoise déclaration en famille me rassure et me plaît mieux. Nous étions trop haut perchés, mon ami, voilà qui nous pose à terre. Je me suis appliquée depuis votre départ à me faire simple et féminine, et il me semble que vous me revenez plus sage et plus contenu. Tout est bien, et il faut que nous nous aimions, puisque nos parents nous marient.

— Vous avez cent fois raison, Laure, et vous êtes adorable! Mais je suis trop heureux; ma joie ferait éclater ma poitrine, si je demeurais

enfermé dans ce salon. Venez, je vous en conjure, ma belle fiancée ; la nuit est brillante, allons parler de notre amour sous le ciel étoilé !

XXXII

Un croissant de la lune éclairait brillamment la grande avenue. Le jeune homme se rappela la première nuit de son séjour à la ferme, ses rêves éveillés ; il vit un augure heureux dans la présence de la déesse blonde, favorable aux amants, le soir où il recevait l'aveu de la tendresse de Laure.

Il ne laissa point échapper ce prétexte de conter à la jeune fille quelle impression profonde elle avait faite instantanément sur son

imagination. Elle convint que Pierre lui avait plu au premier abord.

Les amoureux raffolent de ce genre de conversation. Menteurs ou naïfs, ils rapportent à leur première entrevue les lentes expériences qu'ils ont amassées; ils avaient vu ceci, deviné cela, même la chose qu'ils viennent de découvrir à l'instant! Puis alors suit une énonciation interminable des nombreuses perfections de l'être adoré. Les plus vieux amants, dans leurs jours d'effusion, se plaisent à redire : « T'en souviens-tu ? » Ce mot a presque autant de charme que l'éternel : « Tu m'aimes? » Il signifie d'ailleurs la même chose, puisque le souvenir ne sourit qu'à ceux dont le présent est l'approbation du passé. L'amour véritable est avide; il veut tout contenir, tout garder, tout embrasser; rien ne lui est indifférent à partir de la première impression qu'il a reçue ou provoquée; la moindre émotion a pour lui son

importance. Pour qui a le bonheur d'aimer, un regard, un sourire, le don d'une fleur, une pensée commune, un goût semblable, un beau jour, une promenade, un serrement de main, sont parfois des souvenirs d'une grande valeur. L'un de ces petits incidents, qui se dessine avec tant de netteté dans l'esprit d'un amoureux et occupe souvent autant de place dans son cœur que des années de constance, ce petit incident, ce fait microscopique, a peut-être formé en lui l'orage de la passion, fait éclater l'amour, déchiré le voile de ses sentiments.

L'amour de Pierre et de Laure, libre, sans sacrifices, sans regrets, assuré de l'avenir, sans souci du passé, pur comme la rosée légère qui descendait du ciel sur les bois, eut à son début cette plénitude, cette confiance, cette sûreté nécessaires au vrai bonheur, et que certains amours tardifs ou semés d'obstacles ne conquièrent qu'à force de volonté, de luttes, d'in-

telligence, de dévouement, de preuves enfin.

Les deux jeunes gens connurent dès la première heure cette sérénité joyeuse, ce doux plaisir d'aimer, cette complète suffisance d'un grand amour, cette fusion entière, généreuse, ce contentement d'être, qui attire, emporte irrésistiblement ceux qui aiment dans le courant de l'harmonie universelle, leur montre l'existence heureuse, grande, superbe, et jamais chagrine comme elle l'est pour ceux qui n'aiment pas ! L'amour fait à l'amoureuse nature des approbateurs de ses plus orgueilleux adversaires !

Ils sentirent passer sur eux le souffle attrayant qui donne l'impulsion aux mondes étoilés, la chaleur vivifiante au soleil, l'azur aux profondeurs du ciel, le parfum aux fleurs, l'amour à tout ce qui peut aimer ! Ils entendirent chanter poétiquement dans leur cœur la nature, cette grande berceuse des douleurs humai-

nes, cette compagne, cette amie de toutes les joies.

Pierre et Laure rencontrèrent donc, en se promenant sous l'œil de Diane, l'amour, le vrai amour, qui donne en même temps la passion de l'existence et le secret du repos dans la mort; qui permet à l'homme et à la femme aimés de dire en mourant : J'ai vécu! qui fait de deux créatures intelligentes, à la fois l'individu heureux en soi, et le couple social bienfaisant et actif.

L'amour a besoin de s'alimenter au dehors, sous peine de voir sa flamme tourbillonner sur elle-même et se consumer. La chaleur du cœur est faite pour se répandre ; elle aussi vivifie et féconde. Ceux qui, en aimant, ne voient pas leur cœur s'ouvrir à toutes les tendresses humaines, leur intelligence se passionner contre toutes les injustices, aiment mal et pour peu de jours. La moralité de l'amour n'est point dans le

mystère, dans le soin que certains amants prennent de cacher leurs joies à ceux qui n'aiment pas ; non ! elle est au contraire dans l'affirmation du bonheur. Ceux qui aiment ont le devoir d'encourager ceux qui n'aiment pas à conquérir la fortune de l'amour. Oui, la fortune ! Aimer donne aux oublieux le souvenir, aux corrompus la chasteté, aux orgueilleux la crainte, aux prodigues l'ordre et la richesse. L'amour n'est pas seulement la fortune, c'est encore la vertu ! Une vertu praticable sans entraves de castes, de situation, de rang, démocratique dans le sens élevé du mot.

— C'est beau et bon d'aimer, dit Laure en pressant le bras de Pierre sous le sien. Ah ! je ne combats plus, et je me sens à tout jamais séduite et désarmée.

Il attira la jeune fille sur sa poitrine, et, dans le silence mystérieux de la nuit, il murmura dix fois un mot que la bien-aimée trouva

plus délicieux à entendre que les soupirs de la brise, et qui la fit trembler comme tremblent les ramées des sapins durant l'orage.

— Je t'aime, répéta-t-il; vois, mon amie, comme spontanément et sans phrases, sans argumentation, l'amour nous façonne l'un pour l'autre; il nous suffit de ne point y résister. Qu'il est supérieur au raisonnement, à la froide logique! Crois-moi, nous n'avons perdu en aimant que le sot orgueil, et tu verras nos deux intelligences voler bien haut avec leur double envergure.

— Marchons, Pierre, dit-elle, l'agitation que vous avez délaissée semble me poursuivre; je ne me reconnais plus. J'aurais grand besoin en ce moment de la paix que mon amour vous a donnée.

— Laure, n'allez pas vous reprendre!

— Non, non, Pierre. J'éprouve une sensation étrange, comme si, pour la première fois, je me mêlais à l'existence de l'univers. La terre

se meut sous mes pieds, la lune m'accompagne, les arbres s'animent, prennent de nouvelles formes à mes yeux. L'horizon enfermé de ces bois me fait souffrir, je voudrais voir, du haut des montagnes, l'univers entier pour l'embrasser du regard. Que les étoiles sont belles et vivantes ! Mais je n'aimais rien, Pierre, je n'aimais ni la senteur des mousses fleuries, ni les clartés du soir, ni l'ombre de la nuit, ni la grande poésie des choses ! Demain matin j'aimerai pareillement l'aurore, la lumière du jour, la rosée qui monte de la terre au ciel, le soleil éclatant, le vert des arbres, la couleur des fleurs, l'or du sable ! Parlons de notre amour ; si je n'essemais un peu mon bonheur en paroles, je ne pourrais le contenir.

— Parlons d'amour, Laure, l'amour est le commencement, la fin, le pourquoi, le but de toutes choses ; il enchaîne partout l'être à l'être, la créature à l'univers, l'univers à lui-

même ! Sans l'amour la nature est incompréhensible ; il n'y a point de science, point d'art possible, point de morale humaine. J'admire les vieux Grecs qui ont adoré la nature sous des symboles éternellement poétiques parce qu'ils sont vrais ; je les admire, parce qu'ils ont donné aux sciences des bases naturelles. Leur culte de la beauté, leur croyance à la demi-divinité de l'homme, leur généreux don de l'existence et de la forme à tout ce qui se meut sur la terre et dans l'étendue visible, à tout ce qui se marie, à tout ce qui réchauffe, éclaire, à tout ce qui siffle, court, vole, s'agite, murmure, chante, tonne ou seulement frémit, n'est-ce pas naturel et humain, Laure, et ne vous sentez-vous pas quelque peu païenne maintenant que vous aimez ?

— Je comprends, Pierre, le culte à la fois éclairé et poétique que vous avez pour la nature. Je vous aime avec toutes vos opinions

maintenant, et j'admets celles que je ne partage pas. L'uniformité d'esprit n'est pas nécessaire dans une union comme la nôtre, elle n'y amènerait que la monotonie et la servitude; rien ne peut donc désormais troubler notre bonheur, notre entente, notre cher amour : rien au monde !

— O mes ambitions, dit le jeune homme, vous voilà donc réalisées ! Une femme belle, intelligente comme vous, Laure, pouvait seule donner à mon cœur cette joie qui l'enivre ! La femme ! ajouta-t-il en découvrant ses beaux cheveux, qui, tout dorés par les rayons de la lune, entourèrent sa tête d'une auréole lumineuse, la femme ! l'être qui inspire, partage et récompense l'amour ! Je n'échangerais pas celle que j'ai choisie pour la terre entière ! Si le roi Henri, continua-t-il en chantant, m'offrait Paris sa grand'ville, je répondrais au roi Henri : J'aime mieux ma mie, au gué, j'aime mieux ma mie !

XXXIII

Les parents, eux aussi, avaient beaucoup jasé et s'étaient entendus. Désintéressés tous trois, ils avaient glissé sur ces questions d'argent qui prennent, dans la plupart des mariages, de si exorbitantes proportions.

Ils convinrent de laisser Pierre et Laure habiter Paris durant l'hiver, et s'étendirent avec complaisance sur la distinction de l'esprit, la beauté, la hauteur du caractère de leurs enfants. Alors, ils conclurent en riant que ce serait

égoïste et coupable de retenir deux personnes si parfaites et si intelligentes loin de la société parisienne.

On arrêta que Pierre, Laure, le colonel, sans qui Sosthènes déclarait ne pouvoir plus vivre heureux, passeraient le printemps aux Tournelles. Arrivés à la saison des vendanges, le Bourguignon et le Champenois faillirent se brouiller, et leur discussion menaça de devenir dangereuse. La vieille et solide Bourgogne céderait-elle ses droits à la légère et pétillante Champagne? le vin des environs de Dijon était-il inférieur au vin des entours de Reims? chez qui ferait-on la vendange?

La dispute fut vive, le combat acharné. Lucrèce ne trouva qu'une solution pour mettre les deux buveurs d'accord; elle leur conseilla de faire la vendange chacun chez eux.

— Ainsi, je ne vous verrai pas en automne, nous ne chasserons pas ensemble dans mes

bois au bon moment de la chasse? demanda tristement Sosthènes à son ami.

— Libre à vous d'abandonner vos vendanges pour faire les miennes! répondit en riant le colonel... A quand le mariage?

— Le plus tôt possible, répondit Pierre qui rentrait avec Laure.

— Je le veux bien, mes enfants, répliqua Barron; j'irai faire demain ma demande solennelle à l'oncle, et je partirai le soir avec toi, Pierre.

— Tout seul, vous partirez seul, mon père, et vous reviendrez dans quinze jours pour nous marier à Sillery.

— Est-ce que tu crois que je vais obéir comme cela à un conscrit? Je ne puis tout faire moi-même, et...

— Ce serait mal de nous séparer, mon beau-père, dit Laure, et je vous prie de ne pas me refuser la grâce de la présence de Pierre.

— La grâce de sa présence ! répéta le colonel en riant; nous sommes en plein pays du Tendre. Cette petite nous mènera tous, je vous en préviens. Il sera fait, déesse des Tournelles, comme vous le désirez.

Le colonel, qui ne doutait point de sa victoire sur Jehan, fut bon et patient avec son vieil ami, et, malgré bien des discours, Laure fut accordée à Pierre par l'oncle lui-même.

Le jeune homme se revit sans ennui au fond des grands bois qui rompent la tempête à leur lisière, que rien n'agite et ne tourmente, et dont l'uniforme tranquillité repose vite des lassitudes de Paris. Il rapportait le désir très-arrêté de se fixer aux Tournelles. Dès qu'il y fut réinstallé, il rêva d'appeler Cérès au milieu de ces bois stériles, et d'encadrer le visage de Laure d'une couronne de moissons.

Au spectacle des amours et des joies de leurs

enfants, Sosthènes oubliait sa partie d'impériale, Lucrèce oubliait ses romans.

Le grand Louis était heureux enfin, car Fanchon lui avait donné sa parole de l'épouser huit jours après le mariage de Laure, et s'était montrée sensible à la perspective de posséder un bel homme pour mari.

Dans la vieille maison, Jehan travaillait nuit et jour; toute sa passion, comprimée depuis cinquante ans, éclatait à la fin.

Laure avait pris grand goût aux sciences vivantes, et les deux jeunes gens couraient dans les bois des heures entières, cherchant une plante, un caillou, un insecte, ou poursuivant une idée. La gaieté de Laure, pleine encore d'étonnement, son esprit bavard, naïf, original, son cœur tantôt brûlant, tantôt craintif, eussent rendu Pierre fou d'amour, si quelque obstacle fût venu entraver la marche régulière et grandissante de son affection. Dans les certitudes

que lui apportait chaque jour la confiance de son amie, il ne reconnaissait pas son amour romantique d'autrefois; mais il ne croyait pas aimer moins parce qu'il aimait avec plus de sécurité et de raison.

Le colonel eut le bon goût de ne pas se faire attendre; il revint au bout de quinze jours, avec la grand'mère, plus joyeuse encore que Lucrèce. Barron conduisit la noce au pas de charge et la ramena de même.

L'union transforme l'amour et l'augmente, de personnel elle le fait double, et les amants, dans un mariage consacré par un sentiment vrai, se reconnaissent, après s'être donnés l'un à l'autre, supérieurs à ce qu'ils étaient chacun. Une sorte de création nouvelle, que l'isolement ne saurait enfanter, naît du mariage des cœurs et des intelligences comme du mariage des corps.

L'impétuosité de Pierre, la rhétorique de Laure, ont disparu sans laisser de traces; l'ac-

tivité du jeune mari, les facultés de réflexion de la jeune femme, dominent tour à tour dans le ménage, au grand profit de la paix et du bonheur. Jamais une discussion ne s'est engagée entre eux à propos d'idées religieuses; Laure a compris que le surnaturel s'éprouve, mais ne se prouve pas; que les disputes métaphysiques sont irritantes et dangereuses dans l'intimité, parcequ'elles tournent nécessairement au reproche et au sentimentalisme. Les jeunes gens ont d'ailleurs trouvé une formule de morale qui les réunit dans tous leurs actes.

— Il me semble, disait Laure, l'an passé, qu'Ormuzd le bon, Ormuzd le parfait, régnera bientôt, puis qu'Arhiman gouverne le monde au moins depuis six mille ans.

— Pour arriver au règne du grand Ormuzd, répondit Pierre, l'humanité doit poursuivre et conquérir trois termes de moralité, le beau, le vrai, le bien : la moralité du corps et de la

forme, celle de l'esprit, et celle du cœur. La civilisation grecque a donné au monde la démonstration entière du beau ; le christianisme a possédé le vrai métaphysique, idéal spirituel auquel on n'ajoutera pas plus qu'on n'ajoute à l'art grec ; il nous reste un terme de perfectionnement à fournir, terme un peu bourgeois, sans grandeur, sans éclat, sans mystères, complaisant, facile, sans rudesse, sans exaltation, sans austérité, commun à tous les jargons philosophiques, à toutes les religions : le bien, le doux bien !

Faire bien et faire le bien, sont pour Pierre et pour Laure les deux termes de la vertu individuelle et sociale ; ils en déterminent les différences, les rapports, les points de jonction. Prêts à se dévouer au bien général, ils n'oublient pas que, dans tous les temps de corruption et d'indignité, l'homme sert la société en développant ses facultés d'honneur, et en

donnant le spectacle du désintéressement, de la force d'un caractère.

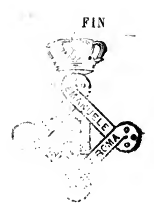
« Faire bien, répète souvent Pierre, c'est conserver en soi le souvenir d'une belle phrase musicale qui chante longtemps et nous charme. Faire le bien, c'est jeter sur un clavier des notes sonores qui se répètent, s'harmonisent et peuvent émouvoir cent oreilles. »

Le jeune mari ne s'est laissé amollir ni par les joies de son amour, ni par les joies de la paternité. Depuis trois ans il a travaillé au défrichement des Tournelles, que ni lui ni Laure ne veulent plus quitter.

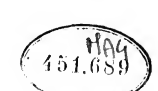
Le volume de l'oncle a eu un très-grand succès. Peu de gens l'ont lu; mais il y a des livres qui ont la destinée singulière de servir de projectiles à un parti. Les catholiques intelligents se sont emparés de celui-là et s'en servent comme d'un fusil meurtrier. Que leur importe la pensée qui dirige leur allié, le bras qui

frappe? Dans ces temps de matérialisme, les ennemis de la foi ne sont pas les métaphysiciens, mais les savants. Il faut, d'où qu'ils viennent, encourager les uns et détruire les autres.

FIN



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.


MAG
451,689

